

Faculté de philosophie, arts et lettres

Adrien Reland (1676-1718) linguiste et orientaliste.

Deux contributions à l'histoire de la philologie comparée

Auteur : Constance Meyers

Promoteur : Lambert Isebaert

Lecteurs : Herman Seldeslachts, Jan Tavernier

Année académique 2018-2019

Master en langues et lettres anciennes, orientation classiques à finalité approfondie

Remerciements

Je souhaite avant tout exprimer ma profonde reconnaissance envers mon promoteur, M. Lambert Isebaert, pour m'avoir accompagnée et guidée tout au long de ces deux années. Ce mémoire a pu voir le jour grâce à sa disponibilité, ses encouragements et ses conseils avisés.

Je remercie également M. Herman Seldeslachts pour son aide dans l'interprétation de certains mots perses ainsi que M. Jan Tavernier pour m'avoir donné accès à son article inédit sur les explorations de Persépolis.

Je tiens finalement à remercier ma famille pour son soutien et plus particulièrement ma mère pour ses relectures attentives et mon frère Dimitri pour son aide dans la lecture de certains articles.

Table des matières

Introduction	5
La figure d'Adrien Reland.....	9
A. Vie	10
B. Œuvre	15
Première partie : Adrien Reland et l'élaboration d'une méthode comparative. Analyse de la <i>Dissertatio de linguis Americanis</i>	19
A. Introduction	19
1. Sommaire des <i>Dissertationes</i>	19
2. Aperçu global des conceptions sur la parenté des langues aux XVI ^e et XVII ^e siècles	21
3. La question des premiers habitants des Amériques	30
4. Présentation de la <i>Dissertatio</i>	33
B. Texte latin et traduction annotée	38
1. Préambule	38
2. Remarques sur deux sources de Reland.....	38
3. Texte et traduction	41
C. Commentaire historiographique	79
1. Les origines des langues	79
2. Développement d'une méthode	80
3. Le vocabulaire du linguiste : reflet de son objectivité ?	86
Deuxième partie : Adrien Reland et le développement des études perses. Analyse de l' <i>Oratio pro lingua Persica</i> (1701)	92
A. Introduction	92
1. L'élaboration de l' <i>Oratio</i>	92
2. L'origine des études perses : les XVI ^e et XVII ^e siècles	93
3. Présentation de l' <i>Oratio</i>	98

B.	Texte latin et traduction annotée	102
1.	Préambule	102
2.	Texte et traduction	103
C.	Commentaire historiographique	175
1.	La parenté linguistique germano-perses	175
2.	Les catalogues des correspondances germano-perses.....	183
3.	La place de Reland dans l'histoire des correspondances lexicales entre le perse et le germanique (et d'autres langues européennes)	193
4.	L'apport du perse à la connaissance du vocabulaire grec, latin et hébreu	195
	Conclusion.....	199
	Bibliographie	204
A.	Auteurs antiques	204
B.	Auteurs des XVI ^e -XVII ^e siècles	206
C.	Auteurs des XVIII ^e -XIX ^e siècles	208
D.	Auteurs des XX ^e -XXI ^e siècles	209
E.	Ouvrages de référence	214
F.	Sites internet	215
G.	Images.....	216

Introduction

En 2018, le *Collegium trilingue* de Louvain fêtait le 500^e anniversaire de son inauguration le 14 septembre 1518. Dédié à l'étude du grec, du latin et de l'hébreu, ce collège concrétisait l'intérêt scientifique porté par les humanistes aux langues sacrées. Les savants de la Renaissance privilégiaient un retour aux sources dans l'étude des textes et des savoirs transmis depuis l'Antiquité. La fondation du Collège trilingue constitue le point de départ de la philologie, qui connaîtra un important développement dans les siècles suivants. En plus de l'étude des langues anciennes et modernes déjà connues et pratiquées en Europe, le matériau linguistique s'étend : le savoir des anciens Grecs conservés dans des manuscrits et des traductions arabes amènent les intellectuels à étendre le champ des langues étudiées. La découverte du Nouveau Monde et les rapports commerciaux avec l'Orient apportent de nouveaux idiomes à la recherche. Cette abondance de langues forme un domaine d'étude à elle seule, car la plupart comportent de remarquables points communs, principalement au niveau lexical. Ce constat dirige la question sur une origine commune à toutes ces langues. L'hébreu en tant que langue biblique est tout d'abord considéré comme la mère de toutes les autres, mais rapidement la réflexion scientifique soulève d'autres hypothèses. La montée du protestantisme et du nationalisme entraîne une prise de distance avec la doctrine catholique et les origines européennes sont cherchées ailleurs que dans l'hébreu. C'est en quelque sorte le début de la linguistique comparative, qui se développa surtout dans les milieux intellectuels flamands et néerlandais. Abraham Mylius (1671-1760), par exemple, défendit dans son *Lingua Belgica* (1612) une origine néerlandaise des langues européennes.

L'année 2018 est également le 300^e anniversaire de la mort d'Adrien Reland¹. Ce savant néerlandais et professeur à l'Université d'Utrecht s'inscrit précisément dans le courant philologique de la Renaissance. Il maîtrisait non seulement les trois langues sacrées, mais nous pouvons également citer l'arabe, le malais et le persan parmi ses compétences. S'il utilisa ses connaissances linguistiques comme outils pour l'étude théologique, c'est surtout à l'Islam qu'il accorda le plus d'attention. Son principal ouvrage est le *De religione mohammedica*, publié en 1705 et traitant entre autres de toutes les méprises des Européens au sujet de leurs ennemis de

¹ Cet anniversaire a été marqué par une conférence à Utrecht le 18 avril 2018 (<https://www.oud-utrecht.nl/agenda/evenement/503-adriaan-reeland-hoogleraar-oosterse-talen-in-utrecht>) et à l'Université d'Utrecht le 5 février 2018 (jour de la mort de Reland) : *Colloquium on Professor Oriental Languages Adrianus Relandus (1676-1718)*, voir <https://www.uu.nl/en/events/colloquium-on-professor-oriental-languages-adrianus-relandus-1676-1718>.

toujours, les Musulmans. Cette contribution importante de Reland dans l'évolution des vues européennes sur l'Islam fait déjà l'objet de plusieurs travaux et ce n'est donc pas le sujet de ce mémoire².

Nous nous focaliserons plutôt sur les apports philologiques du savant. Comme nous l'avons dit plus haut, la Renaissance est le théâtre du développement de l'orientalisme et de la comparaison linguistique. Adrien Reland montre dans ses travaux l'aboutissement de deux siècles de réflexion philologique. C'est un orientaliste accompli : il est professeur de langues orientales à l'Université d'Utrecht, mais il défend surtout le persan, auquel il a consacré plusieurs dissertations³. Cette langue eut un succès considérable aux XVI^e et XVII^e siècles et donna naissance à l'hypothèse d'une parenté linguistique avec les langues germaniques (mais aussi le latin, le grec, etc.) : la théorie germano-perse. Il est également un véritable linguiste par ses traités et ses réflexions : il s'adonna à l'étymologie et à l'étude généalogique des langues comme ses prédécesseurs.

Dans le présent travail, nous étudierons deux contributions de Reland à la comparaison linguistique et à l'orientalisme. La première partie concerne la méthode exposée par Reland dans son *de linguis Americanis* pour comparer efficacement les langues. Nous aborderons l'évolution de la pensée linguistique aux XVI^e et XVII^e d'un point de vue historique d'après les travaux de Daniel Droixhe⁴, George Metcalf⁵, Pierre Swiggers⁶ et Toon Van Hal⁷. Nous tenterons de situer Adrien Reland et l'importance de sa méthode sur base d'une traduction annotée d'une partie du *de linguis Americanis*. Cette dissertation, contenue dans la troisième partie de ses *Dissertationes Miscellaneae* publiée en 1708, traite de l'origine des peuples amérindiens, débat fort important dans le cercle des savants européens de la Renaissance, dont

² A. HAMILTON, « From a "Closet at Utrecht" Adriaan Reland and Islam », in *Nederlands Archief Voor Kerkgeschiedenis / Dutch Review of Church History*, 78(2), 1998, pp.243-250 ; K. A. STEENBRINK, *Dutch Colonialism and Indonesian Islam : Contacts and Conflicts (1596-1950)*, trad. J. Steenbrink & H. Jansen, Amsterdam/New York, Rodopi, 2006, pp. 54-59 ; J. VAN AMERSFOORT & W.J. VAN ASSELT, *Liever Turks dan paaps ? De visies van Johannes Coccejus, Gisbertus Voetius en Adrianus Reland op de islam*, Zoetermeer, Boekencentrum, 1997 ; R. EL DIWANI, *Entre l'Orient et l'Occident*, Morrisville (NC), Lulu Press, 2006, pp. 3-31.

³ Dans les *Dissertationes Miscellaneae*, 1706-1708.

⁴ D. DROIXHE, *La Linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800)*, Genève, Droz, 1978 ; *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières*, Bruxelles, ARLLF, 2007.

⁵ G. METCALF, *On Language Diversity and Relationship from Bibliander to Adelung*, édité et introduit par Toon VAN HAL et Raf VAN ROOY, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 2013 (Studies in the History of the Language Sciences 120).

⁶ P. SWIGGERS, *Histoire de la pensée linguistique : analyse du langage et réflexion linguistique dans la culture occidentale de l'Antiquité au XIX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1997 ; « Intuition, exploration, and assertion of the Indo- European language relationship », in J. KLEIN, B. JOSEPH, M. FRITZ (éds.), *Handbook of Comparative and Historical Indo-European Linguistics*, Berlin, Boston, De Gruyter, 2017, pp. 138- 170.

⁷ T. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders. Het vroegmoderne taalvergelijkend onderzoek in de Lage Landen*, Bruxelles, Palais des Académies, 2010.

Hugo Grotius (1583-164) et Johannes de Laet (1582-1649), furent les plus connus de par leur querelle à ce sujet. La démarche des intellectuels pour établir l'origine des Amérindiens consistait à trouver l'origine de leurs langues en procédant principalement par comparaisons lexicales. Cette technique étant loin d'être systématique, beaucoup de considérations étaient sujettes à l'erreur et certains savants sentirent le besoin d'apporter une méthodologie. Ceux-ci sont loin d'être nombreux : en plus d'Adrien Reland, nous évoquerons brièvement les méthodes d'Abraham Mylius et de Johannes de Laet. Nous terminerons notre commentaire par de brèves réflexions sur la terminologie utilisée par Reland (et plus généralement les linguistes de son époque) afin d'évaluer le degré de précision des conceptions linguistiques dans les esprits de la Renaissance. L'article de Michel Bastiaensen, « Adrien Reland à la recherche d'une méthode comparative », servira de fil conducteur pour la rédaction de ce commentaire ⁸.

La deuxième partie de ce mémoire envisagera Adrien Reland dans son rôle d'orientaliste. En 1701, il fut nommé professeur de langues orientales à Utrecht et prononça à cette occasion un discours inaugural, intitulé *Oratio pro lingua Persica et cognatis literis orientalibus*. Le but de cette *Oratio* est de défendre et d'illustrer la place des études perses au sein des milieux intellectuels contemporains de Reland. La théorie d'une parenté entre le perse et les langues germaniques était déjà en perte de vitesse au début du XVIII^e siècle lorsque Reland prononça son discours. Comme nous le verrons ci-dessous, cette hypothèse a pris son origine déjà chez Goropius Becanus au début du XVI^e siècle dans son œuvre sur les origines néerlandaises des langues connues (*Origines Antwerpianae*, 1569). Elle est popularisée par des savants comme Joseph-Juste Scaliger (1540-1609)⁹ ou Juste Lipse (1547-1606)¹⁰. Mais ces correspondances entre perse et germanique débouchent sur une deuxième théorie, à savoir l'origine scythique des peuples européens. Les Scythes étaient un peuple de la mer Noire évoqué par Hérodote dans le sixième livre de ses *Histoires*. Johannes Elichmann (1601-1639) suggéra, après avoir relevé de nombreuses concordances entre les langues germaniques et le perse, que ces Scythes représentaient l'origine des peuples européens.

Au moment où Reland prononce son discours inaugural, la mode des catalogues de vocabulaire perse est déjà en fin de vie et, même si le perse n'est pas abandonné au XVIII^e siècle, l'intérêt scientifique se porte ailleurs que sur des correspondances linguistiques, ainsi

⁸ M. BASTIAENSEN, « Adrien Reland à la recherche d'une méthode comparative », dans *Histoire, Épistémologie, Langage*, tome VI, fasc.2, 1984, pp.45-54.

⁹ J. J. SCALIGER, *In Manilii libros astronomicon commentarius et castigationes*, Lutetiae, apud Mamertum Patissonium, 1579

¹⁰ Lettre à Henri Schotti du 19 décembre 1598.

par ex. sur l'étude de l'écriture cunéiforme de la Perse achéménide et des inscriptions de Persépolis. Un des objectifs de cette partie sera d'évaluer à quel point Reland est tributaire des études sur la théorie germano-perses qui ont été faites avant lui et quelle est l'importance de son innovation dans le domaine des études philologiques perses. Pour ce faire, nous ferons le point sur le développement des études perses et sur la construction de l'*Oratio pro lingua Persica*. Nous poursuivrons par une traduction annotée du discours et un commentaire historiographique sur la parenté germano-perses, les catalogues de correspondances et l'apport de Reland. Nos prédécesseurs sur ces questions sont principalement Toon Van Hal¹¹, J.T.P de Bruijn¹² et Michel Bastiaensen¹³.

A travers la traduction et l'étude de deux œuvres d'Adrien Reland, le *De linguis Americanis* (1708) et l'*Oratio pro lingua Persica* (1701), nous parcourrons l'évolution de l'orientalisme et de la pensée linguistique de la Renaissance et nous soulignerons les divergences et les innovations de Reland par rapport à ses contemporains. Il éveille a priori notre intérêt par sa volonté de développer une méthodologie rigoureuse et par l'ardeur qu'il manifeste pour la promotion des études perses.

¹¹ T. VAN HAL, « On 'the Scythian Theory' : Reconstructing the Outlines of Johannes Elichmann's (1601/1602-1639) Planned *Archeologia Harmonica* », dans *Language and History*, vol. 53/2, novembre 2010, pp. 70-80 ; « The Earliest stages of Persian-German language comparison », dans G. HASSLER (éd.) *Studies in the History of the Language Sciences*, vol. 115, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 2011, pp. 147-165 ; « The Alleged Persian-Germanic Connection : A Remarkable Chapter in the Study of Persian from the Sixteenth through the Nineteenth Centuries », dans A. KORANGY & C. MILLER (éds.) *Trends in Iranian and Persian Linguistics*, Boston, De Gruyter, 2018, pp. 1-20

¹² J.T.P DE BRUIJN, « Iranian Studies in the Netherlands », in *Iranian Studies*, vol. 20, n°2/4, Taylor & Francis, 1987, pp.161-177

¹³ M. BASTIAENSEN, « Adrien Reland et la justification des études orientales (1701) » in Roland MORTIER et Hervé HASQUIN (éds.) *Groupe d'étude du XVIIIe siècle de l'Université Libre de Bruxelles : Etudes sur le XVIIIe siècle I*, Bruxelles, Ed. de l'Université de Bruxelles, 1974, pp. 13-27.

La figure d'Adrien Reland



Portrait d'Adrien Reland gravé en 1703 par Peter Schenk, conservé au Rijksmuseum (objet n°RP-P-1905-255)

A. VIE¹⁴

Adrien (Adriaan ou Hadrian) Reland (Relant/Reeland/Reelant), dit « Adrianus Relandus », est né à De Rijp (près d'Alkmaar, en Hollande du Nord) le 17 juillet 1676. Son père Johannes Reland était un pasteur protestant venu s'y installer en 1670 ; sa mère, Agatha (ou Aagje) Prins, était issue d'une bonne famille.

Il s'installe à Alkmaar en 1677 avec ses parents et son frère, Pieter¹⁵, puis à Amsterdam où il fréquente à 11 ans déjà l'*Athenaeum Illustre* (institut de propédeutique, d'où est sortie l'actuelle Université d'Amsterdam). Les savants Evert van der Hooght¹⁶, éditeur d'une *Biblia Hebraica*, et Willem Surenhuis¹⁷, hébraïsant dont l'œuvre principale est une traduction latine de la *Mishnah*, lui enseignent l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, l'arabe et l'araméen, ouvrant ainsi à leur jeune élève les portes des études orientales.

Adrien suit des études théologiques et philosophiques à Utrecht en 1690, où il reçoit l'enseignement en langues anciennes de Johann G. Graevius¹⁸ et de Johannes Leusden¹⁹, deux

¹⁴ Nos principales sources pour la rédaction de la biographie de Reland sont : « Prof. A.L.M., Phil. dr. A. Reland (1676–1718) » in *Catalogus Professorum Academiae Rheno-Traiectinae*, Universiteit Utrecht [en ligne] disponible sur <http://profs.library.uu.nl/index.php/profrec/getprofdata/1709/4/7/0> ; « Reland, Adriaan » in *Nieuw Nederlandsch Biografisch Woordenboek (NNBW)*, vol. 9, 1933, pp. 851-852 ; « Reeland Adrianus of Hadrianus » in A.J. VAN DER AA, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, vol. 16, 1874, lettre R, pp. 145-151 ; « Reland, (H)adrianus » in *Biografisch lexicon voor de geschiedenis van het Nederlands protestantisme*, vol.5, 2001, pp. 424-426 ; « Adrianus Reelan » in *Biographisch Woordenboek van Nederlandsche Godgeleerden*, vol.3, 1856, pp.162-166. Voir également : A. HAMILTON, « Adrianus Reland (1676-1718). Outstanding Orientalist » in *Zes keer zestig. 360 jaar universitaire geschiedenis in zes biografieën*, Utrecht, 1996, pp. 22-31 ; J. VAN AMERSFOORT, « Adrianus Reland als filoloog en godsdiensthistoricus » in A. de Groot & O. de Jong (éds.) *Vier Eeuwen Theologie in Utrecht. Bijdragen tot de geschiedenis van de theologische faculteit aan de Universiteit Utrecht*, Zoetermeer, 2011, pp.131-140 ; J. VAN AMERSFOORT & W.J. VAN ASSELT, *Liever Turks dan paaps ? De visies van Johannes Coccejus, Gisbertus Voetius en Adrianus Reland op de islam*, Zoetermeer, Boekencentrum, 1997 ; A. BEVILACQUA, *The Republic of Arabic Letters. Islam and the European Enlightenment*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 2018 ; H. VAN RINSUM, « 1705 : Een nieuwe visie op de islam » in Huygens Instituut (éd.) *Wereldgeschiedenis van Nederland*, Amsterdam, Ambo-Athos, 2018.

¹⁵ Né en 1678, Pieter Reland exerce comme avocat à Harderwijk, où il est proclamé en 1701 docteur *utriusque iuris*. Il fut échevin à Haarlem. Il mourut vers 1714.

¹⁶ Evert van der Hooght (1642-1716) était un orientaliste néerlandais et professeur d'hébreu ; sa *Biblia Hebraica* (Amsterdam, 1705) connut un assez grand succès (« Hooght, Everardus van der », in A.J. VAN DER AA, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, vol. 3, lettre H, p. 354-355).

¹⁷ Willem Surenhuis (1664-1729) fit des études à Groningen et, depuis 1686, à Amsterdam, où il est nommé professeur titulaire en 1704.

¹⁸ Johann Georg Graevius ou Gräve (1632-1703), un philologue allemand ayant établi des éditions de nombreux auteurs, entre autres Hésiode, Catulle, Tibulle, Properce, César et Cicéron. Son œuvre la plus connue est le *Thesaurus antiquitatum Romanarum* (Utrecht, 1664-99) ; à partir de 1661, il fut professeur d'éloquence à Utrecht et il occupa également la chaire d'histoire et de science politique en 1667 (cf. « Gräve (Graevius) Johann Georg », in *Allgemeine Deutsche Biographie* (ADB), vol. 9, 1968, p. 612-613).

¹⁹ Johannes Leusden (1624-1699) était un théologien et orientaliste originaire d'Utrecht ; il fut titulaire de la chaire d'hébreu de l'Université d'Utrecht de 1649 à sa mort. C'était un des plus grands spécialistes de la Bible de son époque ; il sortit en 1661 sa *Biblia Hebraica*, première édition de la Bible hébraïque avec des vers numérotés. Il publie également une édition des œuvres de Samuel Bochart en 1692 (cf. « Leusden Jean », in *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol. 11, 43-47, p. 271-272).

professeurs très renommés de son époque. C'est à Utrecht qu'il défend en 1694, à l'âge de dix-sept ans seulement, sa *Dissertatio de libertate philosophandi*. Son condisciple Heinrich Sike²⁰ lui donne des cours d'arabe et lui fournit des manuscrits à examiner. En outre, il suit les cours de sciences naturelles de W. Senguerd²¹ à Leyde pendant deux ans. Mais il s'intéresse aussi à la théologie et à la philosophie. Il y défend notamment une dissertation sur l'emplacement du paradis terrestre.

Après ses études, il est engagé comme précepteur du fils du baron Hans Willem Bentinck, comte de Portland, un favori du roi Guillaume III d'Orange. Il travaille à la Haye mais démissionne lorsqu'il lui est demandé de suivre son pupille à Windsor. En effet, à cette époque son père est malade et Reland souhaite prendre soin de lui. C'est également la raison pour laquelle il décline le poste de professeur de langues orientales qui lui est offert à Lingen, en Basse-Saxe. Par contre, en 1699, il accepte ensuite l'offre d'une chaire de professeur de sciences physiques et métaphysiques à Harderwijk. Bien qu'il débute à ce poste avec un discours inaugural sur les progrès philosophiques du XVII^e siècle, il se focalisera dans ses cours plutôt sur les sciences naturelles.

En 1701, sur recommandation du roi Guillaume III, il est nommé professeur de langues orientales à l'université d'Utrecht, en raison surtout de sa connaissance des langues sémitiques. C'est lors de son entrée en fonction solennelle qu'il prononce sa célèbre *Oratio de lingua Persica et cognatis litteris orientalibus*, qui sera examinée plus en détail dans notre travail. Il est désigné comme *rector magnificus* pour l'année académique 1708-09. En 1713, il obtient la chaire de professeur *Antiquitatum sacrarum*. Il refusera deux autres propositions : en 1712 à Franeker en Frise, pour succéder à Jacob Rhenferd²², qui venait de décéder, et en 1716 à Leyde, université prestigieuse, pour remplacer Jacob Gronovius²³, à la mort de celui-ci.

²⁰ Nous savons peu de choses sur Heinrich Sike. Originaire de Brême, il fut professeur d'hébreu à Cambridge ; son œuvre la plus importante est l'*Evangelium infantiae vel Liber apocryphus de infantia Servatoris* (Utrecht 1697, version arabe de l'évangile de l'enfance) ; il semble avoir mis fin à ses jours (cf. A. HAMILTON, « From a 'Closet at Utrecht'. Adriaan Reland and Islam », in *Nederlands Archief voor Kerkgeschiedenis*, vol. 78, n°2, 1998, p. 245 et « Sike, Henr. », in A.J. van der AA (éd.) *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, vol. 6, 1852, lettre S p. 211).

²¹ Wolfgang Senkward ou Wolferd Senguerd, dit Wolferdus Senguerdus (1646-1724) était un érudit et professeur hollandais en philosophie naturelle ; il publia notamment *Discursus de Consilii, prudentiae ac literarum studii utilitate* (Leiden 1680), *Philosophia naturalis* (Leiden 1681) et *Inquisitio experimentalis* (Leiden 1690).

²² Jacob Rhenferdus (1654-1712) était un orientaliste spécialisé dans la littérature hébraïque et rabbinique. Il fut recteur à Franeker en 1680 ; en 1685, il y fut chargé de l'enseignement des langues orientales et de la philologie sacrée ; il occupa ce poste jusqu'à sa mort en 1712. Il publia de nombreux traités, par exemple un *De antiquitate Litterarum Judaicarum* (1696) ou un *Periculum Phoenicium* (1706) (cf. « Rhenferd, Jacob », in A.J. VAN DER AA, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, vol. 6, 1852, lettre R, p. 93-94).

²³ Jacob Gronow (1645-1716), fils du grand philologue allemand Johann Friedrich Gronow (1611-1671), séjourna en Angleterre, en France, en Espagne et en Italie. Il fut nommé, en 1679, professeur d'histoire et de grec, puis

Il fut en contact suivi avec d'illustres savants étrangers, comme l'Anglais Richard Bentley²⁴ ou l'Allemand Johann A. Fabricius²⁵. Il se vit proposer une affiliation à deux sociétés anglaises pour avoir réussi à concilier érudition et piété : la *Society for Promoting Christian Knowledge* et la *Society for the Propagation of the Gospel in Foreign Parts*.

Reland était un savant aux compétences très diversifiées : il s'essaya à la poésie latine²⁶, publia des ouvrages importants sur l'archéologie biblique et connut un certain succès avec ses cartographies de la Palestine, de la Perse, du Japon et de Java²⁷. Il était reconnu comme un grand expert du perse et de l'arabe et ses recherches linguistiques l'amènèrent à étudier et à développer des théories sur le malais, l'urdu, l'hindi, le chinois, le japonais et les langues américaines. Il témoignait beaucoup d'intérêt à l'Islam et un de ses principaux ouvrages, le *De religione Mohammedica* (publié en 1705, puis réédité en 1717), fut suivi de traductions en néerlandais, français, anglais et espagnol. Alastair Hamilton explique que l'œuvre de Reland doit être considérée comme une étape importante dans l'évolution du regard occidental porté sur l'Islam, car il fait preuve d'une objectivité remarquable pour époque²⁸.

Ces intérêts pour les pays étrangers, en particulier l'Orient, et les savoirs accumulés dans ce domaine sont d'autant plus admirables si l'on songe qu'Adrien Reland n'a jamais quitté son pays. Edward Gibbon relève à cet égard : « [He] had travelled over the East in his closet at Utrecht »²⁹. Hamilton précise que les réalisations de Reland sont de véritables tours de force, car en 1700, l'université d'Utrecht enseignait principalement l'hébreu et la bibliothèque universitaire ne disposait de presque aucun manuscrit arabe ou perse. Tous les documents que

d'éloquence, à l'Université de Leiden. On lui doit le *Thesaurus antiquitatum Graecarum* (1697-1702, en 13 parties). « Gronovius Jacob » in A.J. VAN DER AA, *Biographisch woordenboek der Nederlanden*, vol.7, 1862, lettre G, pp.441-444.

²⁴ Richard Bentley (1662-1742) était un théologien anglais. Il avait écrit déjà à l'âge de 24 ans, en 1686, un *Hexapla*, dictionnaire hébreu avec les différentes interprétations dans la Bible (comme la Vulgate, la Septante, la Bible syriaque, etc.) Il devint chapelain de l'évêque de Worcester en 1690 et maître du Trinity College à Cambridge en 1700. Il est connu pour une querelle avec Charles Boyle, en critiquant les *Lettres de Phalaris* publiées par Boyle en 1697 (cf. *Dictionary of National Biography*, vol. 2, p. 306-314).

²⁵ Johann Albert Fabricius (1668-1736) était un philologue allemand originaire de Leipzig et un auteur très prolifique. Un grand nombre de ses ouvrages sont bibliographiques : on peut citer par exemple une *Bibliotheca Latina* (Hambourg, 1697) et une *Bibliotheca Graeca* (Hambourg, 1705-1728, en 14 volumes). Ses publications furent importantes et connurent plusieurs réimpressions (cf. « Fabricius, Johann Albert », in *Allgemeine Deutsche Biographie* (ADB), vol. 6, 1968, p. 518-521).

²⁶ Sur ses poésies latines, cf. P.H. PEERLKAMP, « Relandus (Hadrianus) Ripensis », *De vita ac doctrina omnium Belgarum qui Latina carmina composuerunt ...*, Bruxelles, 1822, p. 432-436.

²⁷ Voir par exemple la communication sur la carte de la Palestine par Adrien Reland : Zur SHALEV, « Sacred Geography and Enlightenment » in *East & West in Medieval and Early Modern Art* (9 janvier 2014).

²⁸ Cf. A. HAMILTON, *op. cit.*, p. 243.

²⁹ E. GIBBON, *Decline and Fall of the Roman Empire*, vol. 3, New York, 1781, p. 88.

Reland a étudiés et examinés, il les avait acquis lui-même³⁰. Il est étonnant de voir que Reland n'a jamais quitté Utrecht, pas même pour aller consulter la bibliothèque de l'université de Leyde, qui possédait la collection la plus riche d'Europe en manuscrits orientaux.

Reland entretenait une correspondance comme tous les savants contemporains, qui n'a pas été compilée de son vivant et qui a donc été dispersée partout en Europe. Toutefois, ce qui subsiste est conservé à la Bibliothèque Royale à la Haye dans la collection de lettres de Gijsbert Cuper (1644-1716), maire de Deventer, avec qui Reland entretenait une correspondance régulière. Mais Reland ne se limitait pas aux Pays-Bas : il écrivait à des savants de France, d'Angleterre, d'Allemagne, de Suisse et d'Italie. Ainsi certaines de ses lettres se trouvent dans diverses correspondances, comme celle de Richard Bentley (1662-1742) que nous avons déjà évoqué plus haut³¹.

Une grande partie des livres et manuscrits de Reland sont conservés à la Bibliothèque Vaticane, arrivés là par un legs³². Nous pouvons y trouver notamment *La religion des Mahometans* (1721), traduction française du *de religione Mohammedica* (1705), qui avait été placé à l'Index de Rome à sa publication³³.

Adrien Reland mourut de la variole le 5 février 1718 à Utrecht, laissant derrière lui son épouse Johanna Catharina Teeling et leurs deux filles. Il fut enterré à Utrecht, puis transporté à De Rijp, après l'ouverture de son testament indiquant qu'il souhaitait reposer dans son village natal. Voici l'épithèque qu'il avait rédigée pour lui-même³⁴ :

*Terra tegit cineres, quae cunas praebuit olim,
Principium cursus, metaque facta mei.
Quisquis es, incertae stadium decurrere vitae
Dum licet, ante oculos meta sit usque tuos.
Conficitur spatium dispar : verum exitus omnes
Unus, et hac hora te quoque forte manet.*

³⁰ A. HAMILTON, *op. cit.*, p. 246. Reland possédait lui-même vingt-quatre manuscrits ; il put en consulter deux appartenant à la bibliothèque d'Amsterdam et quatre qui étaient la propriété de son ami Sike.

³¹ Cf. Tobias WINNERLING, « The Correspondence of Adriaan Reland » in *Early Modern Letters Online*, disponible sur <http://emlo-portal.bodleian.ox.ac.uk/collections/?catalogue=adriaan-reland>. Ce site contient un catalogue des correspondances de Reland.

³² La liste des ouvrages de Reland conservés à la bibliothèque vaticane se trouve sur le site de l'établissement ([https://opac.vatlib.it/stp/search?sm=oa&d=0&f_j\[\]=0&f_f\[\]=0&f_l\[\]=0&f_o\[\]=1&f_v\[\]=Reeland%2C%20Adrianus%2C%201676-1718.&f_t\[\]=0&f_i\[\]=495%3A240201](https://opac.vatlib.it/stp/search?sm=oa&d=0&f_j[]=0&f_f[]=0&f_l[]=0&f_o[]=1&f_v[]=Reeland%2C%20Adrianus%2C%201676-1718.&f_t[]=0&f_i[]=495%3A240201))

³³ « Reland, Adriaan » in *Nieuw Nederlandsch Biografisch Woordenboek*, 1933, p.852.

³⁴ Cf. Joseph SERRURIER, *Oratio funebris in obitum viri celeberrimi Hadriani Relandi*, Trajecti ad Rhenum, apud Guilielmum vande Water, 1718, p.46

*Ergo vive Deo, praepone aeterna caducis,
Atque animi potior sit tibi cura tui.
Quidquid agis paterisve, tuis Christi exprime mores :
Non alia fas est scandere ad astra via.*

H. Reland est considéré par Anna Pytlowany comme un des derniers « polymathes » de l'époque des Lumières aux Pays-Bas, grâce à ses recherches non seulement en théologie et en linguistique, mais aussi en cartographie, en géographie et à sa collection de curiosités et d'instruments scientifiques en tous genres³⁵.

L'Université d'Utrecht célébra le 300^e anniversaire de la mort de Reland en 2018 lors d'un colloque organisé en février et une exposition de ses manuscrits à la bibliothèque universitaire³⁶.

³⁵ Anna PYTLOWANY, « The Last Polymath ? Adriaan Reland between Science and Scholarship », in *Vossius Seminar* (19 juin 2017).

³⁶ Cf. le site de l'Université d'Utrecht : <https://www.uu.nl/en/events/colloquium-on-professor-oriental-languages-adrianus-relandus-1676-1718>.

B. ŒUVRE ³⁷

- *De Libertate philosophandi dissertatio*, Utrecht, 1694.
- *De Consensu Mohammedismi cum Judaismo Exercitatio*, Utrecht, 1694 (édition augmentée en 1696). – Mohammed y est décrit comme un pseudo-prophète et un imposteur ; l’Islam est une hérésie. Il s’agit d’une thèse que Reland défendit sous Melchior Leydekker, son professeur de théologie à Utrecht ; toutefois, il y a déjà des signes d’une vision moins négative de l’Islam que ses contemporains.
- *Exercitatio philologico-theologica de Symbolo Mohammedico (Non est Deus nisi Unus) adversus quod SS. Trinitas defenditur*, Utrecht, 1696. – Reland discute dans cet ouvrage la position du prophète par rapport à la Trinité, ce qui est un angle d’attaque courant dans la pensée chrétienne antimusulmane. A ce stade, il se montre encore critique envers l’Islam ; sa pensée s’adoucit dans le *De religione Mohammedica*.
- Johannes Henricus Otto³⁸, *Historia Doctorum Misnicorum, qua opera etiam Synedrii magni Hierosolymitani Praesides et Vice-Praesides recensentur. Additae sunt huic editioni Notae ab harum Literarum studioso*, Amsterdam, 1699. – Les *Notae* mentionnées dans le titre sont de la main de Reland, mais son nom n’est pas indiqué.
- *Dissertatio Historica de Philippi Imperatoris patris et filii credito temere christianismo*, Leyde, 1698.
- *Oratio de incremento, quod Philosophia coepit hoc saeculo, dicta publicè ad diem VII. Id Oct. IDC. XCIX, cum Philosophiae docendae provinciam susciperet*, Amsterdam, 1700. – Discours inaugural prononcé en septembre 1700, lorsque Reland reçoit la chaire de sciences naturelles à Harderwijk ; il y traite principalement des progrès accomplis en philosophie pendant le XVI^e siècle.
- T. Le Febvre, *Les Vies des Poètes grecs en Abrégé*, Amsterdam, 1700. – Avec des remarques par A. Reland. Reland rédigea ces notes à l’usage de son élève, le vicomte de Woodstock.

³⁷ La bibliographie de Reland se trouve dans les ouvrages biographiques cités ci-dessus (n.14). Voir surtout « Reeland Adrianus of Hadrianus » in A.J. VAN DER AA, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, vol. 16, 1874, lettre R, pp. 147-151 ; voir également Jean-Noël PAQUOT *Mémoires pour servir à l’Histoire littéraire des Dix-Sept Provinces des Pays-Bas, &c. de la Principauté de Liege, et de quelques contrées voisines*, Tome premier, Louvain 1763, pp. 9-22 ; on trouve une *recensio omnium operum quibus inclauit Hadrianus Relandus* dans l’introduction de P. BOSSCHA, *Hadriani Relandi Galatea*, Amstelodami, apud P. den Hengst & filium, 1809.

³⁸ Johann Heinrich Otho (1651-1719) était un pasteur suisse originaire de Bern. Il était professeur de philosophie à l’Université de Lausanne (cf. CERL Thesaurus, <https://data.cerl.org/thesaurus/cnp00070606>)

- *Oratio pro lingua Persica et cognatis litteris Orientalibus, dicta IX. Kalend. Mart. CIO. IDCC. I. Cum Linguarum Orientalium Professionem Ordinarium in Academia Ultrajectina Susciperet*, Utrecht, 1701.
- *Galatea, Lusus poeticus*, Amsterdam / Utrecht / Franeker, 1701. Rééditions : 1710, 1718 et 1747. – Cf. aussi dans *Adriani Relandi Poemata quae hactenus reperiri potuerunt*. Curante Abr. Perrenot, Utrecht, 1748 ; et encore *Galatea cum aliorum poetarum locis comparata a P. Bosscha*, Amsterdam, 1809.
- *Analecta Rabbinica ...*, Utrecht, 1702 ; deuxième édition en 1723.
- *De Inscriptione nummorum Samaritanorum ad spectatissimum virum Jacobum de Wilde*, Amsterdam, 1702
- *Dissertationes V de Nummis veterum Hebraeorum, qui ab inscriptarum litterarum forma, Samaritani appellantur. Accedit dissertatio des Marmoribus Arabicis Puteolanis*, Amsterdam, 1702 et 1704 (également édité à Utrecht séparément en 1709).
- *De religione Mohammedica libri duo*, Utrecht, 1705. – Édition revue et augmentée en 1717 ; traduit en allemand (*Zwey Bücher von der Türckischen oder Mohammedischen Religion...*, Hanovre, Förster, 1717), en néerlandais à Utrecht (1718), en français (*La Religion des Mahométans, exposée par leurs propres Docteurs, avec des Eclaircissemens sur les Opinions qu'on leur a faussement attribuées...*, La Haye, chez Isaac Vaillant, 1721), en anglais (*Four Treatises Concerning the Doctrine, Discipline and Worship of the Mahometans*, Londres, Darby, 1712).
- *Imperii Persici delineatio ex Scriptis potissimum geographicis Arabum et Persarum tentata ab Adriano Relando*, Amsterdam, 1705. – Il s'agit d'une carte d'Iran, mesurant 66 x 55 cm.
- *Dissertationes Miscellaneorum Partes III*, Utrecht, 1706–1708.
- *Oratio funebris in obitum Viri celeberrimi Pauli Bauldri ...*, Utrecht, 1706.
- *Decas Exercitationum philologicarum de vera pronuntiatione nominis Jehova ...*, Utrecht, 1707
- *Parerga Sacra sive Interpretatio quorundam textuum Novi Testamenti*, Utrecht, 1708.
- *Elegia ad Rever. D. Dominicum Passioneum, quum inter Harderv. Et Davent. Curru excussus et allisus solo crus laessisset*, 1708
- *Antiquitates Sacrae veterum Hebraeorum delineatae ab Hadr. Relando*, Utrecht, 1708 ; édition considérablement augmentée : Utrecht, 1712. – Plusieurs rééditions.
- *Oratio de Galli cantu Hiersolymis audito, habita die 26. Martii 1709, quum Rectoris munere obiret*, Utrecht, 1709.

- *Enchiridion studiosi, Arabicè conscriptum a Borhaneddino Alzernouchi, cum duplici Versione Latina, altera Friderici Rostgaard, altera Abrahami Ecchellensis, Utrecht, 1709.* – La préface est d’A. Reland.
- *Elenchus Philologicus, quo praecipua, quae circa Textum et versiones Sacrae Scripturae disputari inter Philologos solent, breviter indicantur, in usum studiosae Juventutis, Utrecht, 1706.*
- *Bocharti Opera omnia curâ H. Relandi edita, 2 tomes, Leyde, 1707-1712*
- *Brevis introductio ad Grammaticam Hebraeam Altingianam. Accedit Liber Ruth cum Commentario Rabbinico, et Observationibus Masoreticis, Hebraicè et Latinè, Utrecht, 1710.*
- *Epicteti Manuale et Sententiae, quibus accedunt Tabula Cebetis et alia affinis argumenti, Graecè et Latinè, ex versione Marci Meibomii, cum notis Claudii Salmasii et Anonymi, nec non variantibus lectionibus, cura Hadriani Relandi, Utrecht, 1711*
- *Epistola ad Joannem Conradum Hottingerum (Préface à Hottingeri Commentarius Philologicus, sive Exercitationes X de Decimis Judaeorum, Leyde, 1712)..*
- *Lettre à Son Excellence Monseigneur le Comte de Kniphuysen sur une pièce d’or trouvée sur ses terres, Utrecht, 1713.*
- *Oratio de usu antiquitatum sacrarum, Utrecht, 1713.* – Discours prononcé pour la nomination à la chaire de professeur d’antiquités sacrées ; Reland y explique l’intérêt d’une telle étude, non seulement pour l’étude du contenu des Ecritures, mais aussi pour aller aux sources de toutes les autres religions.
- *Palaestina ex Monumentis Veteribus illustrata, et Chartis Geographicis accuratioribus adornata, 2 vol., Utrecht, 1714.* – En néerlandais : *Palestina opgeheldert. Ofte de Geleghentheyd van het Joodsche Land. Uyt de Gedenkstukken der Ouden getrokken, en op vaster Gronden als voorheen aangetoont en beweezen door den Hooggel. Heer Adriaan Reland, in leven Professor inde Oudheid en Oostersche Talen te Utrecht, Utrecht, 1719.* – Cet ouvrage contient une oraison funèbre par le professeur d’Utrecht Joseph Serrurier (*Oratio funebris in obitum ... Had. Relandi ...*).
- *Petri Relandi ... Fasti consulares ad illustrationem Codicis Justinianaei et Theodosiani secundum temporum rationem digesti ..., Utrecht, 1715.* – Publication posthume de l’ouvrage écrit par son frère Pierre (mort vers 1714) ; Adrien y a ajouté un appendice.
- *De Spoliis Templi Hierosolymitani in Arcu Titiano Romae conspicuis, Liber singularis, Utrecht, 1716 (réédition par E. Schulze, Utrecht, 1775).*
- *Godsdienst En krijgsregt der Mahomedanen, Utrecht, 1718.*

- *Leven van Hai Ebn Jokdan met de Arabische Grondtext vergeleken*, Utrecht, 1721.
- *Dissertatio philologica de Barbaris et Scythis ad Coloss. c. III v. 11*, Utrecht, 1717.
- *Disputatio philologica de Tryphone Judaeo, Justini Martyris Antagonista ...*, Utrecht, 1717. – Édition par Peter vander Hagen,
- *Dissertatio philologica de uxore Domiseda, in Epist. Ad Titum c. II v. 5*, Utrecht, 1717.

Première partie : Adrien Reland et l'élaboration d'une méthode comparative. Analyse de la *Dissertatio de linguis Americanis*

A. INTRODUCTION

Le but de notre étude est de dégager les conceptions de Reland sur la parenté des langues, d'après son traité sur les langues d'Amérique (chapitres I à VIII). Nous espérons ainsi pouvoir situer ce savant parmi ses contemporains et estimer l'importance des réflexions et des précisions qu'il apporte au développement d'une linguistique comparative. A son époque, cette comparaison en est encore à ses premiers pas et les étymologies faites par les linguistes s'inscrivent dans la conception de l'hébreu comme langue primordiale. Certains savants, sans s'y opposer, tentent cependant de s'en détacher et proposent une nouvelle langue-mère antique, ainsi par ex. Goropius Becanus au XVI^e siècle. Les idées nationalistes s'immiscent dans les cadres de pensée catholiques, favorisées par un éloignement du dogme papiste dans les pays réformés. La découverte de langues, qu'elles soient anciennes (comme le persan) ou nouvelles (comme celles des Amériques) ajoute assez de matière pour nourrir les réflexions des linguistes sur une possible origine des peuples et des langues.

Adrien Reland, avec sa dissertation sur les langues américaines, s'inscrit dans l'actualité de son temps et, ressentant le besoin d'encadrer la démarche des savants, présente son programme méthodologique. Nous allons aborder son œuvre en présentant sommairement les *Dissertationes* de notre auteur parmi lesquelles se trouve le texte étudié. Nous donnerons ensuite un aperçu global des conceptions sur la parenté des langues à l'époque de Reland, puis nous nous concentrerons sur la question de l'origine des premiers habitants d'Amérique. Enfin, une présentation globale de la *Dissertatio de linguis Americanis* permettra de dégager la structure de la section 1-8 et d'aborder sa traduction et son commentaire.

1. Sommaire des *Dissertationes*

Adrien Reland publia ses *Dissertationes Miscellaneae* entre 1706 et 1708. La première partie est consacrée plutôt à la géographie, traitant de sujets comme la situation du paradis terrestre, qu'il évoquait déjà dans son discours inaugural pour la chaire de langues orientales d'Utrecht³⁹. Ce paradis est décrit dans le deuxième livre de la Genèse et Reland le localise en Arménie : *Puto itaque in Armenia fuisse olim Paradisum terrestrem*⁴⁰. Sa deuxième dissertation

³⁹ *Oratio pro lingua Persica et cognatis literis orientalibus*, 1701, p.27.

⁴⁰ *Dissertationum miscellanearum pars prima*, p.4.

sur la mer rouge traite deux points : la géographie de la mer rouge et l'origine de son appellation : *Quid pro Mari rubro debeat haberi, deinde unde nomen rubri videatur esse ductum*⁴¹. Il en va de même pour le mont Garizim traité dans la troisième dissertation, dont l'auteur étudie l'étymologie et les appellations dans diverses langues.

L'intérêt pour la langue perse est toujours présent chez Reland depuis son *Oratio pro lingua persica* de 1701, puisqu'il lui consacre trois dissertations : *de reliquis veteris linguae Persicae*, *de Persicis vocabulis Talmudis* et *de veteri lingua Indica*. Ce dernier essai, malgré son titre, traite de la confusion entre perse et indien. Il passe en revue des mots considérés comme indiens par des auteurs anciens (Hésychius, Ctésias etc.) et développe leur étymologie perse. Les huitième et neuvième traités, le *de reliquis veteris linguae Persicae* et le *de Persicis vocabulis Talmudis* présentent la même structure. Reland donne une liste de mots respectivement perses et hébreux suivis d'un petit paragraphe qui donne une explication étymologique. Un certain nombre de ces mots sont évoqués dans son *Oratio* de 1701, comme nous le détaillerons dans le commentaire du texte dans la deuxième partie de ce travail.

Dans la même veine linguistique orientale, Reland traite des langues des îles d'Asie, dont la principale est le malais⁴², mais il traite également du cingalais au Sri Lanka, contrôlé alors par la République des Pays-Bas, du javanais, du japonais et du chinois. Au final, le seul traité linguistique qui n'a pas pour sujet une langue orientale est le *de linguis Americanis*. Celui-ci s'inscrit dans un débat sur l'origine des Américains qui avait beaucoup de succès à l'époque du savant⁴³.

La longue dissertation sur les Samaritains est historique et anthropologique : Reland étudie les rapports des Samaritains avec Dieu et les anges, les coutumes des sacrifices, la peine de mort, etc. Enfin, il ajoute également le droit à sa palette de domaines étudiés avec son traité sur le droit militaire des Musulmans en ce qui concerne les guerres de religion. Cette dissertation est le témoin de l'érudition et de la passion de Reland dans le domaine de l'Islam, zèle qui se concrétise déjà en 1705 par la publication de *de religione Mohammedica libri duo*, ouvrage promis à un grand succès (qui lui vaudra une réédition parue en 1717 suivie de

⁴¹ *Id.*, p.59.

⁴² Il s'inspire pour traiter de cette langue du dictionnaire malais-néerlandais composé par le pasteur Melchior Leydekker, un docteur en théologie et pasteur qui exerça à Batavia sur l'île de Java. Il publia à une date inconnue un *Lexicon Malaico-Belgico*. (A.J. VAN DER AA, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, vol. 11, 1865, p. 392)

⁴³ Cf. point 3. La question des premiers habitants d'Amérique.

plusieurs traductions). Le dernier traité concerne des *gemmae* arabes, c'est-à-dire des pièces inscrites dont Reland montre et commente des images.

TABLE DES MATIÈRES DES *DISSERTATIONES* :

Première partie (1706) :

- I. De situ paradisi terrestris
- II. De mari rubro
- III. De monte Garizim
- IV. De Ophir
- V. De diis Cabiris
- VI. De veteri Lingua Indica

Deuxième partie (1707) :

- VII. De Samaritanis
- VIII. De reliquis veteris linguae Persicae
- IX. De Persicis vocabulis Talmudis

Troisième partie (1708) :

- X. De jure militari Mohammedanorum contra Christianos bellum gerentium
- XI. De linguis insularum quarundam orientalium
- XII. De linguis Americanis
- XIII. De gemmis Arabicis

2. Aperçu global des conceptions sur la parenté des langues aux XVI^e et XVII^e siècles

Adrien Reland s'est imprégné l'atmosphère intellectuelle du XVII^e siècle dans les universités néerlandaises, qui connaissent un véritable essor du point de vue de l'étude linguistique. Directement tributaire du XVI^e siècle, où les compilations de langues donnent lieu à une étude descriptive mettant parfois à mal la théorie monogénétique de l'hébreu langue mère, le XVII^e siècle voit les premières intentions comparatives et les germes de l'unité linguistique européenne. Toutefois, les savants de l'époque de Reland sont limités par une méthode qui n'est pas assez bien définie et qui n'a manifestement pas la même importance pour tous les philologues. Après les démarches critiquées d'un Becanus ou d'un Schrieckius, c'est une véritable envie de systématiser l'étude étymologique qui pousse les savants à rédiger des

ensembles de règles, tendance à laquelle Reland se joindra avec toute sa bonne volonté. Toutefois, pour comprendre les enjeux du XVII^e siècle, il est important de parcourir les principaux apports du début de la Renaissance dans nos contrées qui marque le XVI^e.

a. Le XVI^e siècle : le germe de la comparaison linguistique

Le XVI^e siècle est un terreau idéal pour la réflexion linguistique qui va se développer au siècle suivant. C'est une époque marquée par la colonisation et l'expansion commerciale autant que par la Réforme et ses conséquences qui ne sont pas négligeables : le rapport à la Bible se modifie avec celui à l'hébreu. C'est dans le cadre de l'université que ce changement va se manifester, en particulier par la lecture de textes en langue originale avec un nouvel œil scientifique. La Renaissance, comme son nom l'implique, non seulement se détache du Moyen Âge, mais se construit même en partie sur un rejet et une critique de beaucoup d'aspects antérieurs. Les apports des humanistes sont multiples pour le développement de la linguistique : le retour à l'antiquité offre un nouveau point de vue sur les langues grecque et latine, l'horizon linguistique se développe et les langues vernaculaires acquièrent un nouveau statut.

b. Début d'une réflexion : le retour au passé

La redécouverte de l'Antiquité et la remise en question de l'enseignement scolastique amènent les érudits à reconsidérer la forme du latin et la façon de l'apprendre. Pour comprendre et profiter des auteurs anciens, le latin médiéval n'est pas suffisamment outillé et est même considéré comme un véritable obstacle. De nouvelles grammaires latines voient le jour et le latin est étudié à la lumière des classiques. Ce renouement avec l'antiquité entraîne un changement dans la conception des grammaires et des langues. Un débat italien porte sur le statut du *vulgaris sermo* de Rome⁴⁴ : il s'agit de savoir si ce parler « vulgaire » est proche de la langue littéraire ou si c'est un langage tout à fait éloigné. Par extension, les savants s'interrogent sur la corruption que peut avoir subie la langue romaine au cours des années et se demandent si elle peut avoir un rapport direct avec les langues vernaculaires modernes. C'est là que les langues vernaculaires commencent à devenir un sujet d'étude dans leur rapport au latin classique.

⁴⁴ Pierre SWIGGERS, *Histoire de la pensée linguistique : analyse du langage et réflexion linguistique dans la culture occidentale de l'Antiquité au XIX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, pp. 136-137 (« Linguistique nouvelle »).

c. L'élargissement du matériau linguistique et les catalogues

Le retour aux sources étend le matériau linguistique vers le passé, notamment grâce à la découverte du gotique grâce à la Bible de Wulfilas, et celle de l'anglo-saxon⁴⁵. Mais le XVI^e siècle fait aussi la connaissance des langues exotiques, notamment au Nouveau Monde et au Proche-Orient. Ces langues vont faire l'objet d'un dénombrement dans des catalogues, dont le premier recueil important est le *Mithridates* de Konrad Gessner⁴⁶. Même s'il tente une certaine réflexion sur les causes de la diversité des langues, il ne s'agit que d'un embryon présentant des problèmes, comme la distinction entre langue et dialecte qui n'est pas nette. L'auteur se situe exclusivement dans une optique de corruption des langues et justifie tous les changements par des causes externes. De plus, ce genre de recueil trop lourd en accumulations engourdit tout effort comparatif plus qu'il ne lui fournit de base et il restera donc mineur dans le développement de la linguistique. Quoi qu'il en soit, on accumule des connaissances sur de nouvelles cultures et langues.

Le XVI^e siècle voit les débuts de l'orientalisme européen⁴⁷. Les humanistes éprouvent bien des difficultés à apprendre des langues qui ne sont pratiquement pas enseignées en Europe et qui ont rarement une grammaire. Andreas Masius⁴⁸ (1514-1573), qui apprend l'hébreu à Louvain, désire lire les textes de l'Eglise syriaque en langue originale. Il se rend à Rome et assimile la langue par des traductions de textes bibliques, sans aucun outil systématique. Ses efforts finissent par payer puisqu'il se fait reconnaître comme spécialiste du syriaque et il contribue avec ses connaissances à la Bible polyglotte de Plantin⁴⁹. Il sortira sa propre

⁴⁵ Daniel DROIXHE, *La Linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800)*, Genève, Droz, 1978, p. 54.

⁴⁶ Publié en 1550, le *Mithridates* (de son titre complet *Mithridates. De differentiis linguarum tum ueterum, tum quae hodie apud diuersas nationes in toto orbe terrarum usu sunt, Conradi Gesneri Tigurini Obseruatione*) offrait une traduction du *Pater* en 22 langues. Cette édition va ouvrir la voie à bien d'autres catalogues. Nous pouvons citer Megiser qui publie une oraison dominicale en 40 langues en 1592 (50 en 1593) jusqu'à Andres Müller qui sort son *Oratio orationum* en 1680 pour atteindre la centaine de langues. Cf. SWIGGERS, *op.cit.*, 1997, pp. 139-140.

⁴⁷ P. SWIGGERS, *op.cit.*, 1997, pp. 144-147.

⁴⁸ Andreas Masius ou Maes était un prêtre catholique, né à Lennik. Il est formé au latin, au grec et à l'hébreu à Leuven et apprend également l'arabe. Toutefois, il est plus réputé pour sa connaissance du syriaque, qu'il acquiert à Rome auprès de Moïse Mardin, prêtre de l'église jacobite, qui a collaboré en 1554/5 à l'édition incomplète du Nouveau Testament en syriaque et à la publication de la première grammaire imprimée de cette même langue. Outre sa collaboration à la Bible polyglotte, il publie diverses traductions de textes syriaques comme l'anaphore de saint Basile ou le *Traité sur le paradis* de Moïse Bar Képha. Il rédige également une grammaire syriaque en 1571. (Cf. « Masius ou Maes, André » dans *Biographie universelle ancienne et moderne. Nouvelle édition augmentée de célébrités belges*, vol. 2, Bruxelles, Ode, 1843-1847, vol. 12, p. 269.)

⁴⁹ La Bible polyglotte est une édition plurilingue de la Bible réalisée sous la direction de Benito Arias Montano par l'imprimeur Christophe Plantin à Anvers. Celui-ci eut l'idée de cette initiative en s'inspirant de la Bible polyglotte d'Alcalá, qui avait eu trop peu d'exemplaires tirés et dont une partie avait disparu dans un naufrage. C'est le roi Philippe II d'Espagne, qui régnait sur les Pays-Bas, qui finança la réalisation du projet. L'ouvrage fut imprimé entre 1568 et 1572 en huit tomes et comprenait des traductions en cinq langues : latin, grec, hébreu, judéo-

grammaire du syriaque : c'est le début d'une mise en grammaire des langues orientales. L'hébraïsant Clénard⁵⁰ (1493-1542) décide de faire une étude critique du Coran et c'est en se mettant à l'apprentissage autodidacte de l'arabe qu'il constate des similitudes avec l'hébreu : certains mots ont le même nombre de consonnes identiques dans les deux langues. Il pousse la comparaison jusqu'à des aspects grammaticaux comme la conjugaison, les adjectifs possessifs, etc. La mise en grammaire et l'observation des langues d'Asie donnent le premier élan à l'orientalisme en Europe. L'étude de l'hébreu qui est privilégié dans les universités ouvre une passerelle vers les langues sémitiques.

Quant aux langues exotiques modernes⁵¹, leur connaissance est indispensable pour les missionnaires qui veulent répandre l'Évangile : la conséquence est la constitution de plusieurs grammaires ou observations visant à comprendre des idiomes totalement différents des langues européennes. Même les peuples disposant de l'écriture, comme les Mayas, ne sont pas d'une grande aide pour les Européens, qui se trouvent face à une langue non alphabétique. Malgré leur ignorance dans le domaine, les missionnaires qui sont contraints de s'intéresser à ces nouvelles langues consignent parfois de judicieuses observations. La méthodologie reste toutefois purement descriptive.

d. Les langues vernaculaires et le passé national

Les langues vernaculaires ne sont pas en reste dans les travaux de codification et d'observation⁵². Au Moyen Âge, le latin était la langue dominante sur les plans politique, religieux et scientifique et sa connaissance était limitée à un nombre réduit d'acteurs : les souverains, le clergé et la noblesse. Au XVI^e siècle, la situation politique s'inverse grâce à un basculement économique : les marchands se trouvent en position de force par rapport aux souverains et aux nobles à cause des nombreuses dépenses (surtout la constitution d'armées) pour lesquelles ils sont créditeurs. De plus, la colonisation et la multiplication des voies commerciales consolident leur autorité. C'est donc la bourgeoisie qui prend le pas sur la noblesse au niveau politique et social, ce qui entraîne une modification dans l'usage des

araméen et syriaque. Trois des huit volumes contiennent des grammaires et des dictionnaires pour fournir des instruments aux lecteurs (cf. « Christophe Plantin », in *Encyclopedia Universalis*)

⁵⁰ Nicolaus Clenardus (ou Kleinaerts) enseigna l'hébreu et le grec à Louvain après avoir fait ses études sur place. Il envisagea d'apprendre l'arabe car il voit cette langue comme un outil de conversion. Pour ce faire, il prépara un voyage en Espagne avec Fernand Colomb. En 1540, il partit pour l'Afrique et atteignit Fès où il put s'adonner à l'étude des manuscrits. Son séjour ne dura pas très longtemps puisqu'il retourna à Grenade en Espagne et y mourut en 1542. Il rédigea une *tabula in grammaticam Hebraeam* (parue en 1564) et des *Institutiones linguae Graecae*. (Cf. « Clénard ou Kleinaerts, Nicolas » dans *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol. 5, p.55.)

⁵¹ P. SWIGGERS, *op.cit.*, pp. 147-150.

⁵² *Ibid.*, pp. 157-164.

langues. Le latin médiéval, déjà affaibli par les critiques des savants humanistes, est délaissé au profit des langues vernaculaires qui sont tout à fait capables de remplir les fonctions administratives et culturelles. La littérature et la science sont directement touchées par cette réorganisation linguistique : une production de plus en plus grande en langue vernaculaire voit le jour en parallèle des écrits en latin.

L'édification d'une langue nationale dans chaque pays va avoir une autre répercussion : dès la seconde moitié du XVI^e siècle, de nombreux textes visant à légitimer cette entreprise cherchent à mobiliser l'histoire⁵³. Le but est alors de trouver une antiquité prestigieuse pour la langue nationale. Ainsi, en France, l'*Epitome de l'Antiquité de Gaules et de France* de Guillaume du Bellay (1491-1543)⁵⁴ est publié en 1556 : cette œuvre retrace l'histoire de la France pour la lier aux peuples de Gaule. Le français est détaché de son ascendance gréco-latine pour être rapprochée du gaulois.

C'est toutefois l'école flamande qui va avoir le plus heureux avenir dans le développement de la linguistique. La langue nationale trouve ses lettres de noblesse dans le gotique de Crimée et dans la Bible gotique. De grands savants se mettent ainsi à l'avant-poste de l'étude des langues : c'est là que naît l'idée d'une origine commune des langues européennes, dès 1569 avec Goropius Becanus.

e. L'école flamande⁵⁵

Dès le XVI^e siècle, les Pays-Bas jouissent d'un climat propice au développement linguistique. Le pays profite beaucoup de l'expansion commerciale, promeut ses universités et éprouve les conséquences de la Réforme avec un rapport à la Bible et à l'hébreu renouvelé. Le gotique nouvellement découvert marque la linguistique des Pays-Bas par ses analogies avec l'allemand et le néerlandais. Ce constat est fait par le diplomate Busbecq⁵⁶, en ambassade à

⁵³ P. SWIGGERS, *op.cit.*, pp. 176-179.

⁵⁴ Guillaume du Bellay, appelé seigneur de Langey, était un historien français. Il fut gouverneur de Turin en 1537, puis vice-roi du Piémont. Il a également effectué des séjours en Italie, en Allemagne et en Angleterre comme ambassadeur pour le roi de France. Il était reconnu pour ses capacités militaires, mais aussi intellectuelles. Il publia des *Instructions sur le fait de la guerre* en 1548, dans lequel il reprend des principes de l'*Art de la guerre* de Machiavel. Il rédigea également ses mémoires avec celles de son frère qui furent imprimées plusieurs fois au XVI^e siècle. (« Bellay, Guillaume du » dans *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol.2, p.180.

⁵⁵ Voir à ce sujet DROIXHE, *op.cit.*, 1978, pp. 53-60.

⁵⁶ De son nom complet Augier Ghislain de Busbecq (1522-1592), il naît à Comines et entre au service de l'empereur romain germanique en tant qu'ambassadeur auprès de Soliman II de l'empire ottoman en 1555 et il reste à Constantinople jusqu'en 1562. En 1570 il accompagna Elisabeth d'Autriche en France pour son mariage avec Charles IX et il y resta jusqu'en 1592, époque à laquelle il alla en Flandres. Il relate son séjour en Turquie dans des *Legationis Turcicae epistolae quatuor* en 1589. Il découvre les *Res gestae* d'Auguste à Ancyre. (« Busbecq, Augier-Ghislain de » dans *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol. 3, p.283.)

Constantinople entre 1555 et 1562, quand il découvre la langue de Crimée. Il consigne ses observations dans des lettres qu'il publie en 1589 et rapporte ainsi forme de survivance du gotique en Crimée. De plus, Arnold Mercator (1537-1587)⁵⁷ trouve en 1563 un manuscrit du VI^e siècle avec la traduction en gotique de la Bible par l'évêque Wulfilas, appelé le *Codex argenteus*. Le gotique, premier témoignage d'une ancienne langue germanique, inspire Jan van Gorp (ou Goropius Becanus⁵⁸), qui sort en 1569 le premier spécimen de gotique imprimé dans ses *Origines Antwerpianae*. Selon lui, le néerlandais est une langue de très grande antiquité et elle perpétue le japhétique, langue originelle du continent européen : il fait remonter les ancêtres des Néerlandais jusqu'aux Cimbres germaniques, apparentés aux Cimmériens qui descendent eux-mêmes de Gomer, un des fils de Japhet. La réflexion de Becanus est le résultat d'une tendance à affirmer le néerlandais face à des langues considérées comme plus nobles, notamment le français. Même si son ouvrage naît d'un certain élan nationaliste, l'auteur a le mérite de poser l'unité de la plupart des langues européennes comme base qui va influencer tout son siècle et le suivant. C'est ainsi que naît une idée de comparatisme des langues : les premiers ouvrages s'en tiennent toutefois aux équivalences sans chercher à établir de généalogie. Les étymologies de Becanus suscitent de vives réactions et il sera souvent critiqué : Leibniz (1646-1716)⁵⁹ crée même un verbe « goropiser », dérivé de son nom à cause de ses étymologies saugrenues.

On admet que c'est François Ravlenghien (1539-1597)⁶⁰, directeur de l'imprimerie d'Anvers, qui fait la première observation de correspondances lexicales entre le persan et les langues germaniques, constat qui va avoir des répercussions assez importantes : Juste Lipse⁶¹

⁵⁷ Fils du célèbre cartographe, il embrassa le même métier que son père. Il est l'auteur du premier plan de la ville de Cologne en 1570 (BREUSIN, « Mercator, Gerhard », in *Allgemeine deutsche Biographie* (ADB), vol. 21, Berlin, Duncker & Humblot, 2^e éd., 1970, p. 396).

⁵⁸ Becanus (1519-1573) fit des études au *Collegium Trilingue* de Leuven et apprit la médecine à partir de 1545. Il en fit son métier puisqu'il était médecin de Charles Quint et en 1554 il détient le titre de Médecin de la Ville à Anvers. Il devient médecin personnel de Philippe II d'Espagne. (cf. T. VAN HAL, « *Moedertalen en taalmoeders* » : *het vroegmoderne taalvergelijkende onderzoek in de Lage Landen*, Bruxelles, Palais des Académies, 2010, pp. 77-139).

⁵⁹ Contemporain de Reland, ce savant allemand était polyvalent et s'intéressait aussi bien aux mathématiques qu'à la philologie ou encore au droit. Son intérêt pour la linguistique repose surtout sur ce qu'elle peut apporter à l'histoire et prend en compte une matière très large, allant des dialectes allemands au persan et au chinois (cf. une présentation de Leibniz sur le site de la bibliothèque Gottfried Wilhelm Leibniz, http://www.gwlb.de/Leibniz/Leibnizarchiv/Leben_und_Werk/index.html).

⁶⁰ Raphelengius était un orientaliste flamand. Il étudia l'hébreu à Paris et le grec ancien à Cambridge, puis il s'établit à Anvers où il épousa la fille de l'imprimeur Plantin. Il participa ensuite avec lui à l'édition de la Bible polyglotte et finit par le remplacer à la tête de l'imprimerie. Il enseigna l'hébreu à Leyde où il apprit également l'arabe (WEISS, « François Rapheleng », in Joseph Fr. Michaud et Louis Gabriel Michaud (éds) *Biographie universelle, ancienne et moderne*, Paris, Michaud, 1824 pp. 89-90).

⁶¹ Juste Lipse, à côté de ses ouvrages philosophiques qui visent à restaurer le stoïcisme, n'a pas traité beaucoup des problèmes linguistiques. Les traces que nous possédons proviennent essentiellement de lettres parmi son abondante correspondance. Le témoignage le plus important que nous ayons provient d'une lettre de 1602 adressée

(1547-1606), désireux de tempérer la tendance à l'analogie abusive de ses contemporains, fait lui aussi quelques observations du persan, sans toutefois affirmer le lien généalogique qu'il entretient avec les langues germaniques. Il pousse notamment la comparaison au-delà du lexique en constatant une analogie dans certaines flexions verbales.

Abraham Mylius⁶² sort son traité *Lingua Belgica* en 1612. Il se tourne vers l'emprunt pour expliquer le rapport entre persan et germanique. Il s'inscrit, comme beaucoup de ses collègues néerlandais, dans une optique d'antiquité prestigieuse du néerlandais, dont il fait une des quatre matrices archaïques aux côtés de l'hébreu, du grec et du latin⁶³. Ainsi, il postule que la langue qu'il appelle la *lingua Teutonica* est antérieure au latin et au grec et remonterait à Japhet peu de temps après le déluge, antiquité qu'il essaie de prouver par des emprunts. Par exemple, le teutonique *tael* est emprunté par les Latins qui utilisent le mot *talio* « punition, rétribution » ; Mylius justifie le sens de cet emprunt du teutonique vers le latin car *tael* n'a qu'une seule syllabe alors que le latin en a deux. Il réfléchit également par la sémantique : le mot *burgh* « ville » doit exister avant *πύργη* « tour » car la ville préexiste à la tour. Le germanique préserve ainsi le sens premier et le grec l'a infléchi⁶⁴. Malgré sa tentative d'établir une méthode, l'auteur ne donne pas d'image claire de la généalogie des langues : il ne discute pas la place spéciale de l'hébreu parmi les autres langues, et les rapports qu'il établit entre celles-ci relèvent souvent de l'emprunt. En 1614, Adriaan van Schrieck⁶⁵ (ou Schrieckius) défend lui aussi l'antiquité de la langue flamande en la faisant descendre du scythe, une deuxième langue mère hypothétique. Il se trouvera comparé à Becanus, qu'il critiquait pourtant, à cause de réflexions et d'étymologies douteuses.

à Hendrik Schotti, dans laquelle il clarifie sa position sur les origines du néerlandais, qui était un sujet d'actualité dans le monde savant de son temps. Voir à ce sujet T. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders*, op.cit., 2010, pp. 193-195.

⁶² Abraham Mylius (1563-1637) était un pasteur néerlandais qui a vu sa carrière bouleversée par la querelle religieuse des Remonstrants et des calvinistes orthodoxes. Il a été interdit de prêcher pour des raisons obscures. Il s'installe à Dordrecht comme fonctionnaire jusqu'à sa mort. Il est d'après son profil avant tout théologien, mais la plupart de ses écrits sont restés inédits. Son traité *de Lingua Belgica*, paru en 1612, est considéré comme un grand apport à la linguistique : son but est de fixer les relations entre les langues plutôt que de chercher à tout faire remonter à une langue primordiale. Voir T. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders*, op. cit., pp. 209- 211.

⁶³ L'hébreu reste toutefois la langue la plus ancienne, parlée par Adam à la création du monde. Mylius veut prouver cette théorie avec des arguments linguistiques, mais aussi historiques. La famille d'Eber n'a probablement pas pris part à l'édification de la tour de Babel et ses descendants parlaient hébreu, ce qui a permis à la langue de subsister. (cf. G. J. METCALF, *On Language Diversity and Relationship from Biblender to Adelung*, éd. T. VAN HAL et R. VAN ROOY, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 2013, p.93).

⁶⁴ METCALF, op. cit., p.97.

⁶⁵ Adriaan van Schrieck (1559-1621) a exercé comme huissier après avoir fait des études de philosophie et de droit à Paris. Entre 1609 et 1619, il est employé comme conseiller par les archiducs Albert et Isabella. Il est intéressé par l'histoire et plus particulièrement par l'origine des peuples européens, d'où la publication en 1614 et 1615 de deux ouvrages traitant notamment de l'origine du néerlandais et de son ancienneté. Voir à ce sujet VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders*, op. cit., pp. 249-250.

L'école flamande a le mérite d'avoir amorcé une vision d'unité dans les langues européennes, même si la méthode n'est pas encore établie et que les études sont parfois motivées par des aspirations nationalistes, étourdissant ainsi par moment la réflexion.

f. Le XVII^e siècle : à la recherche d'une méthode

Même si Reland publie la plupart de ses œuvres au début du XVIII^e siècle, il hérite cependant des connaissances et des théories linguistiques du XVII^e siècle.

Nous venons de voir que l'hypothèse d'une parenté entre les langues d'Europe est née au XVI^e siècle, avec une méthodologie marquée par le nationalisme des savants. Joseph Juste Scaliger⁶⁶ publie en 1610 sa *Diatriba de Europaeorum linguis* (écrite en 1599), dans laquelle il établit quatre grandes familles de langue, des « matrices », qui n'ont pas de lien entre elles : les langues romanes, le grec, les langues germaniques, les langues slaves. C'est peut-être pour freiner ces élans nationalistes que l'auteur prend du recul par rapport à la question des relations entre les langues. L'omission du celtique dans sa liste de familles principales est également révélatrice d'une certaine opposition contre les rapprochements que les érudits de son époque font encore avec tellement de langues différentes⁶⁷. Ce qu'il faut toutefois retenir ici est moins le contenu linguistique de la *Diatriba* que la méthode introduite par Scaliger. Sa critique des hypothèses de ses collègues et sa mise en garde contre des rapprochements trop irréflechis font pressentir l'établissement de règles dans la démarche comparative.

La recherche de méthode ne naît pas avec Scaliger, mais elle devient un élément important de la linguistique du XVII^e siècle. Ainsi, en 1609, Christian Becmann (1580-1648)⁶⁸ donne une liste de notes pour considérer les rapports entre latin et grec de façon efficace⁶⁹. Il

⁶⁶ Grand érudit du XVI^e siècle, Joseph Juste Scaliger a publié beaucoup d'ouvrages et a une correspondance abondante. Il vécut entre 1540 et 1609. Sa production est divisée en plusieurs catégories : les œuvres poétiques, les publications philologiques (il a édité Varron, Catulle, Tibère, Properce, Ausone,...), les traités d'astronomie et de chronologie, quelques écrits sur ses origines aristocratiques et quelques traités techniques, notamment des recherches de solution pour la quadrature du cercle, qui restent vaines. Il a enseigné à l'Université de Genève et à celle de Leyde et avait de nombreux étudiants particuliers. (Voir VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders*, op.cit., pp.141-142)

⁶⁷ DROIXHE, op.cit., 1978, p.62. : L'auteur cite des comparaisons faites avec le grec, l'allemand ou encore le flamand (par Becanus en 1569).

⁶⁸ Christian Becmann était un théologien allemand, qui étudia à l'université de Leipzig. Il fit carrière dans l'enseignement en devenant recteur d'une école à Naumburg, puis en 1615 il se rendit à Amberg en tant que recteur, où il enseigne les arts libéraux et la théologie. Il se convertit au Protestantisme puis devint recteur dans un autre école à Bernburg. Il termina sa carrière en tant que professeur de théologie à l'université de Bernburg (cf. WAGENMANN, « Becman, Christian », in *Allgemeine deutsche Biographie* (ADB), vol. 2, p. 240).

⁶⁹ DROIXHE, op. cit., 1978, p. 65 et VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders*, op.cit., 2010, pp. 206-207. Becmann publia en 1609 le *De originibus Latinae linguae*, dans lequel il donne des conseils pour dériver le latin et le grec de l'hébreu. Il soulève ainsi de nombreux changements linguistiques comme l'assimilation, les évolutions phonétiques régulières (qu'il classe en métathèse, ellipse et addition).

cite par exemple l'analogie, l'assimilation, mais il observe aussi une correspondance entre l'aspiration grecque et le s latin. Toutefois, ses efforts restent encore limités et la quantité de mots qu'il n'arrive pas à expliquer est trop importante. Dans la même optique, on peut citer Christophe Crinesius (1584-1629)⁷⁰ qui en 1610 avec son *Discursus de confusione linguarum* présente des règles ne dépassant malheureusement pas le domaine descriptif.⁷¹ Toutefois, la critique comparative commence à faire son chemin.

Abraham van der Myl, dont il a déjà été question ci-dessus, manifeste une vraie volonté de faire de l'étymologie dans son *Lingua Belgica*⁷². Il distingue opportunément les similarités dues au hasard, les coïncidences causées par les onomatopées et les sons naturels, les emprunts et la vraie parenté généalogique. Il élabore certaines règles pour expliquer les correspondances : il insiste sur une conformité qui doit toucher le sens aussi bien que la forme, élimine le rôle des affixes quand on considère l'origine d'un mot et limite l'étude de l'évolution phonétique et étymologique à des changements attestés dans les dialectes d'une langue, une famille linguistique donnée ou l'histoire. Malgré sa bonne volonté, ces règles restent encore d'application trop lâche.

Johannes de Laet⁷³, dans une note qu'il publie pour commenter le *De origine gentium Americanarum dissertatio* de Grotius⁷⁴ en 1643, propose une liste de « termes essentiels sur lesquels la comparaison s'exercerait plus facilement : noms des parties du corps, noms de nombres de un à dix, désignations de divers parents et des réalités géographiques. »⁷⁵ Grotius cherche alors à prouver une origine scandinave aux peuples américains ; mais étant donné la

⁷⁰ DROIXHE, *op. cit.*, 1978, pp. 46, 65-66. Crinesius publia une deuxième version de ce *Discursus* en 1629 dans lequel il traite des groupes linguistiques. Il oppose un groupe oriental (comprenant par exemple l'hébreu, le chaldéen, l'arabe et le perse) à un groupe occidental (le grec, le latin, l'espagnol, le l'italien et le français), distinguant ainsi déjà les langues sémitiques des langues européennes, sans remettre en cause l'hébreu comme langue mère.

⁷¹ DROIXHE., *op.cit.*, 1978, p. 65.

⁷² DROIXHE., *op.cit.*, 1978, pp. 57-59 et METCALF, *op.cit.*, pp. 85-104.

⁷³ De Laet (1581-1649), appelé Laetius en latin, était un géographe néerlandais et un élève de Scaliger. Il s'intéressait à tout : il réédite l'*Histoire naturelle* de Pline le Jeune ainsi que le *De architectura* de Vitruve. Il publie en 1625 une description du Nouveau Monde qui connaît beaucoup de succès, alors qu'il n'a jamais vu les Amériques de ses propres yeux. Il a travaillé également pour la Compagnie néerlandaise des Indes occidentales (cf. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders*, *op. cit.*, pp. 317-318).

⁷⁴ Hugo de Grotius (ou de Groot) vécut de 1583 à 1645. Il a exercé comme avocat à Den Haag et a publié plusieurs traités de droit, étant spécialisé surtout dans le droit naturel (par exemple le *Mare liberum*, 1609). Il a été gouverneur de Rotterdam en 1613. En 1618, il est emprisonné au château de Loevenstein dans le cadre d'un conflit religieux entre les Remonstrants (partisans de la tolérance) et les calvinistes orthodoxes. Il parvient à s'enfuir et se réfugie à Paris, où il travaille comme représentant de la Suède à partir de 1634. En 1642, il publie une dissertation sur l'origine des peuples américains, ce qui donnera naissance à un échange polémique avec de Laet. Après la réaction de ce dernier en 1643, Grotius répond par une nouvelle publication en 1644, mais meurt avant la fin de la controverse (cf. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders*, *op. cit.*, pp. 299-302).

⁷⁵ DROIXHE., *op. cit.*, 1978, p. 72.

restriction du champ d'étude comme de Laet le propose, il est impossible de valider cette théorie.

Le besoin de faire le point dans les démarches de la linguistique entraîne la parution en 1652/3 des *Dissertationes philologiques*, sous la direction de Schaevius (1624-1661)⁷⁶. Son groupe de travail reprend les choses à la base : la première dissertation présente une analyse du mot *lingua* dans son sens littéral et formule une définition. Mettre au clair les démarches et certains réflexes pour le linguiste est le but principal de leur étude. Les auteurs présentent de façon systématique une série de correspondances et d'altérations courantes (par exemple entre les consonnes *b, p, φ / g, k, χ / d, t, θ*), qui ne font pas encore l'objet des règles précises mais qui visent à une certaine régularisation⁷⁷.

Même si le rapport à l'hébreu langue-mère n'est pas le principal souci des savants, le sujet reste toujours en toile de fond des publications, puisque tout progrès dans le comparatisme et les liens généalogiques entre les langues influencent la conception que l'on a de l'origine de ces langues. Toutefois, nous pouvons noter que le cas inverse reste toujours valable, même à une époque de rationalisation : en posant l'hébreu comme langue originelle, certains savants tentent toujours de faire dériver les langues en y appliquant leurs règles, avec plus ou moins de succès.

C'est donc à partir des excès du comparatisme des langues vernaculaires (et surtout le néerlandais) que naît l'entreprise ambitieuse d'une systématisation de la méthode comparative au XVII^e siècle, marquant le début d'une abondante recherche dans le siècle suivant.

3. La question des premiers habitants des Amériques

La préoccupation de la parenté linguistique qui passionnait les savants des XVI^e et XVII^e siècles trouvait un terreau fertile dans les origines des peuples américains⁷⁸. Le jésuite José de Acosta (1539-1600)⁷⁹ publia en 1590 une *Historia natural y moral de las Indias*, dans

⁷⁶ Heinrich Schaeve était professeur au Gymnase de Stettin, il était notamment l'auteur d'un *Vocabularium grammaticale*. (cf. « Schaevius, Heinrich » in *Allgemeine deutsche Biographie* (ADB), vol. 30, pp. 648-649.)

⁷⁷ Cf. DROIXHE, *op.cit.*, 1978, p.73-74 ; voir également Daniel DROIXHE, « Le voyage de Schreiten : Leibniz et les débuts du comparatisme finno-ougrien » in Tullio DE MAURO, Lia FORMIGARI (éds.) *Leibniz, Humboldt, and the Origins of Comparativism*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 1990, p.13.

⁷⁸ Au sujet de la question de l'origine des peuples américains, voir D. DROIXHE, *Souvenirs de Babel*, Bruxelles, ARLLF, 2007, pp. 85-95.

⁷⁹ Jésuite espagnol, il était professeur de théologie dans son pays natal. En 1572, il se rendit au collège jésuite de Cuzco au Pérou. Il avait comme projet de convertir les Indiens, ce qui impliquait qu'il connaisse les langues locales avec d'entretenir de bons rapports avec les autochtones. Il passa par le Mexique puis rentra chez lui en 1588 et à partir de 1594 il enseigna la théologie à Rome (cf. Jeffrey KLAIBER, « Acosta, José de » in Gerald H. Anderson (éd.) *Biographical Dictionary of Christian Missions*, New York, Macmillan Reference USA, 1998).

laquelle il exprime son doute quant aux origines linguistiques supposées des Américains : s'ils viennent bien d'Europe, car c'est là que Dieu a mis tous les êtres humains, ils ne sont pas recensés dans les familles de la Genèse⁸⁰. En effet, le dogme chrétien voulait que tous les êtres humains descendent d'un seul ancêtre, ce qui obligeait à placer l'origine des peuples américains dans l'Ancien monde. Le courant lancé par Acosta est celui d'une position sceptique et il trouva un sympathisant dans la personne de Jean de Laet (1582-1649), un Anversois qui s'intéressa de près au Nouveau monde. Il publia une *Histoire du Nouveau Monde* en 1625⁸¹, déjà consacrée aux Américains. Mais c'est la querelle qu'il eut avec Hugo Grotius (1583-1645) qui le fit connaître, comme nous l'avons déjà vu au point précédent. Ce dernier rédigea un traité sur l'origine des peuples américains, qu'il publia en 1642. Dans cet essai, il leur donnait une origine multiple, surtout scandinave, mais aussi éthiopienne et chinoise. Il est intéressant de noter que Grotius était ambassadeur de Suède à l'époque où il rédigea son ouvrage, ce qui tend à suggérer que sa position vise plus à légitimer la colonisation suédoise que développer une thèse scientifique. De Laet répondit par des *Notes* sur la dissertation de Grotius qu'il publia l'année suivante, en 1643. Il y soulignait l'importance du critère linguistique dans l'établissement des origines des peuples américains, mais tout en avouant lui-même que l'entreprise était très compliquée. Une origine appréciée de l'époque était la Russie et la Tartarie, qui auraient été les berceaux de peuples ayant par la suite traversé le détroit de Behring vers le nouveau monde. Grotius s'y opposa, en privilégiant une migration vers l'ouest, à partir de la Scandinave. Il expliquait son raisonnement par la toponymie des lieux traversés par ces peuples : ainsi ils seraient passé par tous les pays dont le nom se termine en *-lan(d)*, de l'Island à Tenochtitlan, l'ancienne capitale des Aztèques. De Laet répliqua en insistant sur l'importance des convergences des noms des choses pour définir l'origine d'une langue et ainsi remonter à l'origine du peuple. Bien entendu, ce n'était pas un problème pour des savants fantaisistes dont la méthode laissait place à la critique, comme Becanus et Schrieckius (que nous avons également évoqués plus haut).

Abraham Mylius dans son *De lingua Belgica* (1612) discute de la parenté de la langue « belge » avec un certain nombre d'autres comme le latin et le perse, mais il s'intéresse aussi à l'Amérique et étend la parenté belge jusqu'au nouveau Monde. En 1652, Georg Horn (1620-70)⁸², publia un *De originibus Americanis libri quatuor* dans lequel il entendait s'exprimer sur

⁸⁰ Arno BORST, *Der Turmbau von Babel*, Munich, Deutscher Taschenbuch, 1995, p.1157.

⁸¹ Œuvre traduite en français en 1640.

⁸² Professeur d'histoire, de politique et de géographie à Harderwijk, Horn fut promu dans les mêmes domaines à Leyde, où il succéda à Boxhorn. C'est Horn qui publia le *Livre des origines gauloises* de ce dernier en 1654, il

le débat initié par Grotius et de Laet. Il suivait ce dernier dans son scepticisme et sa méthodologie, intitulant le premier de ses quatre livres *De quels arguments tire-t-on l'origine des peuples* ?⁸³ et répondit lui-même à cette question en privilégiant la langue comme argument principal avant les coutumes, la religion etc. Beaucoup de théories différentes naissent quant à l'origine de ces peuples américains, qui sont le plus souvent sémitiques : ils seraient par exemple issus des Phéniciens, des Egyptiens, des Carthaginois, ou encore des Juifs. Cette thèse de l'origine sémitique se fondait sur le pays d'Ophir, mentionné dans le premier livre des *Rois* et qui était réputé regorger des richesses du roi Salomon, ce qui a été rapidement identifié à l'Eldorado. Le nom du *Peru* descendrait de *Opir*, une déformation d'*Ophir*. Arias Montanus (1527-1598)⁸⁴ rapproche le nom du Yucatan avec le personnage biblique de Iectan⁸⁵, et identifie le Pérou à l'hébreu *Paruaim*, qui désignerait l'or⁸⁶. Horn considéra également une origine germano-celtique à la suite de Mylius. Ces Celtes seraient arrivés en Amérique par deux voies : la première va de l'Islande au Labrador, la deuxième passe par le détroit de Behring ou « d'Anian », qui serait un mot cimbrique (ou scythique) et signifiait « accès, arrivée », d'après une explication basée sur le néerlandais par la préposition *an* et l'action d'aller désignée par *gan*. Horn, après avoir parcouru les thèses de plusieurs savants, s'aventure à son tour dans l'élaboration d'une théorie. Il s'appuie d'abord sur les concordances des noms de lieu que l'on trouve aux Amériques. Pour lui, l'Amérique du Nord fut la première peuplée, et ce par trois nations arrivées par trois voies : les Phéniciens à l'ouest, les Scythes au Nord et les Chinois à l'est. Il penche donc comme Grotius en faveur d'une origine multiple des peuples américains.

Las Casas était vu comme un partisan de la théorie de l'origine juive des peuples américains (même si son *Histoire apologétique*, publiée seulement au XIXe siècle, relativise nettement sa position). David Powell (1552-1598), un historien gallois, écrivait qu'au XII^e

était donc directement en contact avec un grand nom dans le précomparatisme irano-européen. Il rédigea notamment une *Histoire d'Angleterre* (1645-47) et une *Histoire ecclésiastique* (1655-57), mais il publia aussi des descriptions géographiques et une histoire naturelle en sept livres. Il fut réédité aux Pays-Bas encore au XVIII^e siècle (cf. D. DROIXHE, « Séjours linguistiques au Nouveau Monde : les *Origines Américaines* de Georg Horn (1652) » in Olivier POT (éd.) *Langues imaginaires et imaginaire de la langue*, Genève, Droz, 2018, pp. 283-298)

⁸³ *Ibid.*, p. 286.

⁸⁴ Orientaliste espagnol qui fut chargé de l'édition de la Bible polyglotte, imprimée à Anvers par Plantin. Il publia en 1672 à Anvers *Phaleg, ou des premiers sièges des peuples*, dans lequel il traite de la question des Américains. (cf. F.M RUDGE, « Benedictus Arias Montanus » in *The Catholic Encyclopedia*, Vol. 1. New York, Robert Appleton Company, 1907.)

⁸⁵ Voir également Jacques d'Auzoles, *La sainte géographie*, 1629, p. 143 : « [...]les enfants de Sem [...] habiteront toutes les Terres Orientales, depuis la Judée en tirant vers l'Orient, ausquelles ie comprends en la susdite Table, non seulement toute l'Asie, mais de plus tout le païs que nous appellons aujourd'huy l'Amérique, laquelle nous peignons par nos cartes à nostre Occident : mais en effect toute l'Amérique est Orientale à l'Asie. Tellement qu'ils alleront tousiours vers leur Orient, tant qu'ils trouuerent de terre et notamment les enfants de Iectan : du nom duquel i'estime auoir esté appellé le Iucatan. »

⁸⁶ Cf. D. DROIXHE, « Séjours linguistiques au Nouveau Monde », *op.cit.*, 2018, p. 288.

siècle, des Irlandais auraient fui leur pays vers de nouvelles terres, identifiées comme l'Amérique. Il faisait valoir des correspondances lexicales dans son *Historie of Cambria, now called Wales* (1584) Cette idée fut reprise en 1598 par Richard Hakluyt (1552-1616)⁸⁷. Toutefois, il est impossible pour quiconque essayait de faire de l'étymologie de donner une origine européenne aux langues américaines : de Laet se montrait explicitement sceptique sur ce sujet, et s'était fait un point d'honneur à démontrer toute tentative d'étymologie de son contemporain.

Ainsi, la question de l'origine des Américains fit couler beaucoup d'encre aux XVI^e et XVII^e siècles, et tous les savants y allaient de leurs théories, chacun privilégiant la langue qu'il défendait et servant des positions plus ou moins politiques et nationalistes. Certains savants comme Mylius privilégiaient une origine unique, par exemple pour défendre le prestige de leur langue maternelle. D'autre comme Grotius préféraient une provenance ethniquement diversifiée. Sa thèse de l'origine suédoise était peut-être dirigée par sa position d'ambassadeur de Suède, tandis que la vision beaucoup plus lâche et libre de de Laet trahissait sa position de directeur de la Compagnie des Indes. Il cherchait plutôt des accords commerciaux avec d'autres pays comme la Grande Bretagne qu'une légitimation de la colonisation par les Pays-Bas. Laisser la porte ouverte aux origines supposées des Américains lui permettait de ne froisser aucun pays qui pourrait devenir un allié commercial. Le monogénisme hébraïque formait toutefois toujours un canevas où certains auteurs tentaient d'inscrire les peuples américains, alors que d'autres savants (principalement des pays réformés) cherchaient dans les langues européennes autres que l'hébreu (comme Mylius).

4. Présentation de la *Dissertatio*

Reland, dans sa *Dissertatio de linguis Americanis*, penche pour une origine asiatique des Américains : il cite par ailleurs longuement les écrits d'Acosta et sa liste de termes mexicains⁸⁸. Toutefois, l'extrait que nous étudions ici porte plutôt sur les conceptions

⁸⁷ Richard Hakluyt était un chapelain de la cathédrale de Bristol et archidiacre de l'abbaye de Westminster. Il était très intéressé par la géographie et particulièrement par la découverte du nouveau monde, se positionnant comme partisan de l'expansion coloniale anglaise. Il publia notamment *Divers Voyages Touching the Discoverie of America and the Iland Adjacent unto the Same, Made First of All by Our Englishmen and Afterwards by the Frenchmen and Britons*, Londres, Thomas Dawson pour T. Woodcocke, 1582 (réimpression 1850) ou encore *The Principal Navigations, Voiages, Traffiques and Discoveries of the English Nations... at Any Time Within the Compasse of these 1500 1600 Yeeres*, Londres, Bishop, Newberie et Barker, 1598-1600 (cf. « Richard Hakluyt » in *Encyclopedia Universalis*).

⁸⁸ *De linguis Americanis*, pp.164-167.

linguistiques de Reland ainsi que sur sa méthode qu'il présente dans le cadre de la discussion sur les étymologies des langues américaines.

Le premier paragraphe forme l'introduction du traité. Reland rappelle la théorie du monogénisme hébraïque, qui pose que toutes les langues naturelles descendent de l'hébreu. Il donne alors l'exemple de l'hébreu d'où provient le phénicien, puis du phénicien le grec, de là le latin qui enfin donnera le français et l'espagnol.

Le deuxième paragraphe résume les enjeux du débat sur les premiers habitants de l'Amérique et sur l'origine de leurs langues. Il s'agit principalement de déterminer par où ces habitants sont passés pour s'établir de l'autre côté de l'océan. Pour Reland, la méthode pour retracer leurs origines est de confronter le lexique : les mots comparés doivent se correspondre par la forme *et* le sens (*sono et significatione*). Le savant en profite alors pour établir une base scientifique pour l'étymologie. Elle consiste à travailler sur un corpus spécifique, un « vocabulaire de base » ou « élémentaire » (*voces communiores*, comme par exemple les *nomina numerorum*), en excluant les ressemblances dues au hasard (*casus* ou *casus fortuitus*) ou dues à l'imitation des sons (onomatopées, des mots qui sont *sono suo rem quam significant exprimunt*, c'est-à-dire des *voces a sono ductae*).

Dans les troisième et quatrième paragraphes, Reland applique sa méthode et montre que les langues d'Amérique n'offrent aucune affinité décelable avec l'hébreu. Il pratique la réflexion par l'absurde pour rejeter les étymologies de certains parce qu'elles ne partent pas du vocabulaire élémentaire, mais reposent sur des ressemblances fortuites ou mettent en jeu des onomatopées. Ainsi, si le mot néerlandais *straat* ressemble à l'arabe سراط *Siraat*, c'est un pur hasard : *Strata enim est a sternere, non Siraat Arabicum*. De même, les Néerlandais et les Arabes ont voulu exprimer la même réalité phonétique par les verbes *gorgelen* et غرغر *gargara*, ce qui est une onomatopée et ne constitue donc pas de preuve d'une parenté (*nec tamen inde efficitur vocem Belgicam ab Arabica esse oriundam*).

Le cinquième paragraphe est consacré à l'approfondissement de la notion de vocabulaire « élémentaire » (cf. *supra*), qualifié ainsi pour deux raisons : il est constitué de mots « courants » (*voces communiores*, et non pas *ravioris usus*) et d'autre part des mots de formation « simple » (*voces simplicissimae*, et non pas *ex aliis vocibus compositae*). Cette méthode n'offre pas de place au doute (*de his etymologiis, non videtur dubitandum*). Reland parle par exemple du vin, qui provient de l'hébreu יין, comme le grec οἶνος, le latin *vinum* et le néerlandais *wijn*, ou encore le chiffre six, qui descend lui aussi de l'hébreu שש, et qui correspond au latin *sex*, au

grec ἑξ, à l'espagnol seis, au persan شش et même à l'arabe ست : *Sic nostrum ses convenit cum Latino sex, Graeco ἑξ, Gallico six, Hispanico seys, et plerisque ejus numeri notis in linguis Europaeis, quin et cum Asiaticis, Arab. ست, Pers. شش et communem fontem Hebraeum שש arguunt*. Tels sont les principes de l'étymologie scientifique selon Reland (*vera ratio investigandi vocum causas et etymologias*), qui, s'ils ne sont pas appliqués avec rigueur, génèrent des erreurs grossières. De telles fantaisies d'étymologistes ont piégé Becanus et Schrieckius. A cette occasion l'auteur évoque brièvement les *mutationes litterarum*, que l'étymologiste doit prendre en compte sans tomber dans l'excès en inventant des mutations à son gré.

Les sixième et septième paragraphes traitent de la question des langues d'Amérique. Après avoir établi sa méthodologie, Reland creuse plus loin dans la difficulté qu'éprouvent les linguistes à trouver une origine aux langues américaines. Le problème majeur est que les habitants du Nouveau Monde sont bel et bien venus de l'Europe ou de l'Asie, mais leurs langues ne montrent aucune parenté précise (*convenientia*) avec celles de l'Ancien Monde. En guise de solution, deux hypothèses sont envisagées par Reland : l'intervention délibérée d'une élite (*consilium astutorum quorundam hominum*) et l'action inconsciente du temps (*casus et intervallum tam longum*).

- a) Le premier facteur avait déjà été évoqué dans le cadre du chinois et du japonais, qui ne montrent plus aucune parenté avec l'hébreu (cf. §1). Reland imagine ici, à titre d'hypothèse, la création d'une langue artificielle, inventée de toutes pièces (*lingua ficta*) réservée à une poignée d'initiés (*sermo novus isque sacer*), dont certains éléments secrets (*symbola vel nomina arcana*) auraient pénétré le lexique d'usage courant (*vulgaria vocabula*) en déformant de manière radicale les langues naturelles d'Amérique. Elles sont ainsi devenues méconnaissables.
- b) Le deuxième facteur auquel songe Reland serait l'action du temps long (*lapsus tot saeculorum*), avec pour circonstance aggravante l'absence d'une écriture (alphabétique ou syllabique), dans la mesure où celle-ci est normalement un « rempart » ou un « garde-fou » (*munimentum, praesidium*), qui aurait pu retarder ou freiner les altérations de la prononciation. L'outrage du temps a ainsi provoqué une « érosion » profonde des mots comme si c'étaient des pierres ou des rochers (*non secus ac ipsa saxa et lapides*). Le long laps de temps a ainsi offert la possibilité d'une multitude de « mutations de lettres ». Cela est plausible

a fortiori, si on voit l'action destructrice d'un temps moins long sur la langue latine, qui a obscurci considérablement l'origine de son vocabulaire.

Dans le huitième paragraphe, Reland donne un aperçu des « mutations des lettres » classées selon plusieurs catégories : abréviations et raccourcissements divers (*in compendium redigi*), transpositions, substitutions, omissions et additions de consonnes, altération de voyelles. Il donne divers exemples, tirés d'auteurs classiques : ainsi chez Plaute, on lit que les Prénestins disaient *conea* pour *ciconia*, et Festus rapporte que ces mêmes Prénestins disaient *tammodo* pour *tantummodo* ; les Chinois font des transpositions comme le *l* à la place du *r*, puisqu'ils ne savent pas prononcer cette lettre ; les Latins substituent la lettre *q* au π et τ grecs (formant ainsi *equus* sur ἵππος). L'altération des voyelles se constate dans la confusion entre ἔτερος et ἐταῖρος, de même pour la lettre ἦτα et ει dans Νειλεύς et Νηλεύς. Ici encore, c'est une application très plausible a fortiori au cas des langues d'Amérique.

En ce qui concerne la suite du traité, que nous n'étudions pas ici, nous énumérons les paragraphes suivants :

- IX. Eadem causa differentiae linguarum quarundam Africanarum a reliquis
- X. Linguas Americanas convenire cum Asiaticis probabilius est quam cum Europaeis
- XI. Quomodo ex Asia homines in Americam venerint
- XII. De characteribus quibus Americani in scribendo utuntur
- XIII. Ex tali scriptura nasci posset scriptura similis Sinensi
- XIV. De linguis Americanis sigillatim
- XV. De lingua Brasilica (+ Vocabularium linguae Brasilicae)
- XVI. Voces Brasilicae ex Lerio excerptae
- XVII. De lingua Brasilica ex Grammatica Anchietae
- XVIII. De lingua Chilica
- XIX. Differentia in scriptione harum vocum Chilicarum
- XX. De lingua Peruana (+ Tabella vocum linguae Peruanae)
- XXI. De poësi Peruana

XXII. De lingua Pocomanica

XXIII. De lingua Caraïbica (+ Vocabula linguae Caraïbicae)

XXIV. De lingua Mexicana

XXV. De lingua Virginica

XXVI. Excerpta e bibliis Virginicis (+ Commata duodecim ex capite primo Libri Geneseos, lingua Virginica)

XXVII. De lingua Algonkina

XXVIII. De lingua Huronum

XXIX. Quae convenientia linguarum Americae Septentrionalis cum Islandica (+ Vocabula quaedam communia Islandica)

B. TEXTE LATIN ET TRADUCTION ANNOTÉE

1. Préambule

Nous avons ajouté des guillemets pour indiquer les traductions latines des mots étrangers évoqués. Les titres des ouvrages cités sont mis en lettres italiques. La phonétique des mots en alphabet non latin (amérindien, arabe, hébreu, malais) est indiquée entre crochets dans la traduction française du traité. La ponctuation et la mise en page des citations d’auteurs sont adaptées à l’usage actuel.

2. Remarques sur deux sources de Reland

Reland cite une multitude d’auteurs, appartenant aussi bien à l’Antiquité classique et tardive qu’à sa propre époque. La plupart de ses sources n’apparaissent qu’une seule fois, témoignant de l’étendue de ses connaissances, mais Reland utilise certains ouvrages comme bases solides pour supporter ses étymologies. S’il remet en cause des auteurs contemporains (il cite non sans mépris Becanus et Schrieckius), il ne questionne pas les anciens chez qui il tire des étymologies (comme Varron, Festus ou Hesychius) et des constantes phonétiques ou des évolutions de prononciation (comme chez Cicéron, Aulu-Gelle ou Théon). Nous allons considérer brièvement un auteur ancien qu’il apprécie et dont nous avons parfois dû corriger les entrées, à savoir Festus Grammaticus. Nous évoquerons ensuite une source importante contemporaine de Reland, Melchior Leydecker, qui lui fournit une base de correspondances malais-néerlandais.

a. Festus Grammaticus

Il est intéressant de relever la grande diversité d’auteurs anciens que Reland utilise comme sources dans ses œuvres (l’*Oratio pro lingua Persica* que nous traitons dans la deuxième partie de ce mémoire montre tout autant d’érudition). Dans le traité qui nous occupe ici, un nom qui revient très souvent quand il s’agit de faire de l’étymologie est celui de Festus, au sujet duquel il est utile de dire un mot. Appelé Festus Grammaticus, ce grammairien latin vécut au II^e siècle PCN, mais nous ne savons pas grand-chose de sa vie. Son œuvre principale est le *De Significatione Verborum*, ouvrage lexicographique qui est une source importante non seulement pour les étymologies latines, mais aussi pour comprendre les réalités sociales de son époque (puisque’il fait référence à beaucoup de ses contemporains). Cet ouvrage est un abrégé

du *de Verborum Significatu* de Verrius Flaccus, dont il ne nous reste rien⁸⁹. Ce dernier était grammairien et était le tuteur des petits-enfants d'Auguste. L'œuvre qui lui valut une certaine réputation était le calendrier des *Fasti Praenestini*. Aulu-Gelle cite également des *Libri rerum memoria dignarum*⁹⁰ et le *De obscuris Catonis*⁹¹ sur le langage de Caton.

Le résumé de Festus est préservé par un seul manuscrit du XI^e siècle⁹², qui est très incomplet puisque la moitié de l'ouvrage est perdu et qu'il manque la totalité des entrées avant la lettre M. De plus, l'état des bords du manuscrit est médiocre et certains lemmes sont très lacunaires. Il a été encore plus abîmé par l'utilisation de l'humaniste Pomponio Leto, mais ce qui subsistait du manuscrit avant cette dernière détérioration peut être aujourd'hui récupéré grâce aux œuvres d'autres humanistes comme Ange Politien (1454-1494).

L'édition à laquelle Reland avait accès et qui est toujours prise en compte aujourd'hui pour pallier les lacunes de Festus est l'abrégé de Paul Diacre, qui vécut au VIII^e siècle de notre ère. Cet Italien, originaire du Frioul, a fréquenté les cours des rois Lombards et a été nommé tuteur d'Adalperga, fille d'un de ces rois, Desiderius. Paul entra ensuite dans l'abbaye de Monte Cassio, où il passa la fin de ses jours. Entre 781 et 782, Paul rejoignit un groupe d'intellectuels au service de Charlemagne et il passa quelques temps à sa cour. Il composa son épitomé du dictionnaire de Festus probablement un peu avant d'arriver chez Charlemagne. Alors que les manuscrits de Festus lui-même se réduisent à un seul exemplaire, il en reste plusieurs de Paul Diacre. Ce dernier a opéré certains ajustements, enlevant par exemple les entrées de Festus qui concernaient les questions religieuses romaines et omettant souvent des citations d'auteurs anciens. La première édition de Festus fut publiée en 1500 par Giambattista Pio et d'autres ont suivi, certaines par de grands humanistes : ainsi Joseph Juste Scaliger sortit un texte avec un commentaire en 1584⁹³. C'est cette édition (ou une autre basée sur celle-ci) qu'a consultée Reland, car son texte présente *Exubueres* au lieu d'*Exbures* (*Confer Festum in voce Exubueres*, p.150 §4) ce qui est une leçon de Scaliger⁹⁴ (nous l'avons corrigée dans l'édition du texte latin).

⁸⁹ Au sujet du destin du dictionnaire, cf. Fay GLINISTER e.a (éds.), *Verrius, Festus et Paul. Lexicography, scholarship & society*, Londres, Université de Londres, 2007, pp. 2-4.

⁹⁰ GELL., IV, 5, 6

⁹¹ GELL., XVII, 6, 2

⁹² Appelé Farnesianus car il avait fait partie de la bibliothèque du Cardinal Ranuccio Farnese (1530-1565).

⁹³ Daniel DROIXHE, *Souvenirs de Babel*, Bruxelles, ARLLFB, 2007, p. 45.

⁹⁴ Cf. l'édition d'André DACIER : *M. Verri Flacci quae extant et Sexti pompeii Festi de Verborum significatione libri XX*, Londres, Valpy, 1826, p. 244.

b. Leydecker et le malais

Les mots malais cités par Reland en écriture arabe proviennent sans doute du *Lexicon Malaico-Belgicum* du médecin et missionnaire Melchior Leydecker (Amsterdam 1645-Batavia 1701), à ne pas confondre d'ailleurs avec le professeur théologien du même nom (qui était le professeur de théologie de Reland à Utrecht). Ce titre est mentionné en tout cas à la p. 58 de la *Dissertatio de linguis insularum quarundam orientalium*, dans la section consacrée au vocabulaire malais. M. Leydecker, qui avait été envoyé comme prédicateur protestant dans l'île de Java, est connu pour sa traduction de la Bible en malais, entreprise à partir de 1685 mais qu'il n'a pu achever lui-même (une édition complète ne verra le jour qu'en 1733-1735) ; cette traduction est remarquable par le fait qu'elle fut réalisée en malais littéraire, et non pas vulgaire.

Leydecker est également l'auteur d'un *Lexicon Malaico-Belgicum*, resté à l'état manuscrit, mais auquel Reland visiblement a eu accès et dont il loue la précision : « multo accuratius veram vocum scriptionem & significationem exhibet, quam alii libri quorum auctores ex vulgi solum pronuntiatione, non ex codicibus scriptis, linguam edocti sunt » (à partir de ce manuscrit, un ouvrage *Maleisch-Nederduitsch Woordenboek* fut publié en 1835 par D. Lenting et J.D.G. Schaap, mais celui resta incomplet).

Cependant, il y a lieu de noter ici que Reland a possédé un autre manuscrit du XVII^e siècle intitulé lui aussi *Lexicon Malaico-Belgicum*, avec comme indication supplémentaire : *confectum in India a C. Muttero* (ce manuscrit se trouve actuellement conservé à la Bibliothèque du Vatican, provenant d'un legs de Reland, avec la cote *Vat. Ind. 6⁹⁵*). Les mots malais apparaissent ici aussi en écriture arabe. Cornelis Mutter (né en 1659), administrateur de la Compagnie des Indes Orientales, était arrivé à Batavia en 1690 et avait travaillé avec Leydecker à l'inventarisation d'un legs de livres et de manuscrits malais.

⁹⁵ cf. J. SWELLENGREBEL, « Verkorte weergave van Prof. Dr. A. A. Censes ontwerpbeschrijving van zes Maleise handschriften in de Bibliotheca Vaticana », in *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde* 135, 1979, pp.359-367 ; A. REID, « Indonesian manuscripts in the Vatican Library », in *Southeast Asia Library Group Newsletter* 46, 2014, pp.51-60.

3. Texte et traduction

Hadriani Relandi, *Dissertationum Miscellanearum, Pars III et ultima,*

Utrecht, Broedelet, 1708

XII. Dissertatio de linguis Americanis

I. Linguae pleraeque Europae, Asiae et Africae Hebraeam originem arguunt

Quemadmodum flumina, ubi primum e suis erumpunt, impetu majori feruntur, et tam perspicua originis suae indicia produnt, ut in dubium vocari nequeat ; eadem longius terrarum spatium emensa, et magis ab ortu suo remota, impetum quoque illum, a fonte communicatum, paulatim amittunt, ita ut stagno similia quam fluvio appareant, eadem ratione cum plerisque linguis generis humani actum videmus.

Lingua Hebraea, cujus Chaldaea et Syra quaedam quasi dialecti sunt, circa Tigrin primo et Euphratem, terrasque vicinas usitata, fons fuit multarum aliarum, quae prout regiones ipsae longius erant ab Assyria, et Mesopotamia dissitae, minora primigeniae Hebraeae vestigia retinuerunt. Ita linguae Arabum et Phoenicium, quum eorum regiones satis propinquae huic fonti essent, Hebraeae imaginem expressius referunt. Ex Phoenicia orta Graeca, et hinc Latina, atque hinc iteum Gallica, Hispanica et nonnullae aliae Europaeae, quo majori terrarum intervallo separatae sunt hae terrae ab Asia, majorem quoque mutationem subierunt.

Adrien Reland, *Dissertationum Miscellanearum, Pars III et ultima*,

Utrecht, Broedelet, 1708

XII. Traité sur les langues américaines

1. La plupart des langues d'Europe, d'Asie et d'Afrique accusent une origine hébraïque

Dès qu'ils jaillissent de leur source, les fleuves s'élancent d'un grand mouvement et montrent des traces si évidentes de leur origine que celle-ci ne peut être mise en doute. Or ces mêmes fleuves, ayant accompli un grand parcours sur les terres, au fur et à mesure qu'ils s'éloignent de leur origine, perdent aussi cet élan reçu à la source, de sorte qu'ils paraissent plus semblables à une eau stagnante qu'à un fleuve. Nous voyons qu'il en va de même avec la plupart des langues du genre humain.

L'hébreu, dont le chaldéen et le syrien sont comme des dialectes, d'abord utilisé autour du Tigre et de l'Euphrate ainsi que dans les terres voisines, fut la source de beaucoup d'autres langues qui, selon que les régions étaient elles-mêmes plus éloignées de l'Assyrie et de la Mésopotamie, ont conservé moins de vestiges de l'hébreu original. Ainsi les langues des Arabes et des Phéniciens, vu que leurs pays étaient assez proches de cette source, reflètent une image plus nette de l'hébreu. Du phénicien est né le grec et de là le latin ; et de là à nouveau le français, l'espagnol et quelques autres langues d'Europe. Plus ces terres sont distantes de l'Asie, plus grande est la mutation qu'elles ont subie.

Idem in Asia, Africaque deprehendimus : quumque hae cum Europa unam Continentem efficiant, haud difficulter concipi potest, omnes ejus linguas ab uno fonte propagatas fuisse ; si Sinensem, Japonicam et paucas alias exceperis. Hae Enim de novo confictae sunt artificiose a sapientibus illorum populorum, qui ut omnem doctrinam intra societatem suam continerent, et viam ad scientias difficiliorem redderent, veteri linguae abolitae novam, eamque monosyllabicam, ac certis modulis sonisque adstrictam, et aliquot vocum millibus intricatam substituerunt (quod de Sinensi omnino affirmandum videtur) vel ab origine sua Hebraea ita abeunt, ut convenientia, quae inter illas intercedit, agnosci nequeat ; saltem hactenus a quoquam cum successu tentata non sit, quod sciam, illorum sermonum derivatio ex fontibus Hebraeis.

II. De Americanis disputatur

Postquam vero avorum nostrorum memoria ingens illa telluris portio, America, detecta fuit, a nostra continente hinc et inde intermedio Oceano divulsa (an ad Septentrionem alicubi nostro orbi adhaereat incertum est) multos eruditos incessit vehemens desiderium linguas illorum hominum cognoscendi. Erant enim, qui putabant si vestigia linguarum nostrae continentis deprehenderentur in Americanis, hinc colligi posse, qua via in Americam primi incolae pervenissent : quod hactenus plane dubium est. Qui eos e coloniis Phoenicum ortos arbitrabantur, voces quasdam Phoenicias sibi reperisse visi sunt inter Americanas : alii alias, prout diversam de gentium Americanarum origine sententiam fovebant.

Nous observons la même chose en Asie et en Afrique : comme elles forment un seul continent avec l'Europe, on peut concevoir sans difficulté que toutes les langues sur cette aire se sont propagées à partir d'une seule source, si on excepte le chinois, le japonais et quelques autres langues. En effet celles-ci ont été nouvellement créées de manière artificielle par des savants de ces peuples. Pour garder toute leur science au sein de leur société et pour rendre l'accès à leurs savoirs plus difficile, ils ont substitué à l'ancienne langue qu'ils ont abolie, une nouvelle langue, monosyllabique, réglée par certains rythmes et tons et rendue complexe par plusieurs milliers de mots (ce qui semble devoir être affirmé avec force au sujet du chinois). Ainsi ces langues s'éloignent à tel point de leur origine hébraïque qu'on ne peut reconnaître aucune correspondance entre elles — ou du moins personne, à ma connaissance, n'a pu démontrer avec succès, la dérivation de ces langues à partir des sources hébraïques.

2. Controverses sur les langues d'Amérique

Mais après que, à l'époque de nos ancêtres, cette énorme portion de terre, l'Amérique, fut découverte, séparée de notre continent de part et d'autre par un océan (on ne sait si elle touche quelque part à notre monde vers le nord), de nombreux érudits furent saisis d'un grand désir de connaître les langues de ces hommes. Certains étaient d'avis que, si des traces des langues de notre continent étaient découvertes dans les langues d'Amérique, ils pourraient par là reconstituer la route par laquelle les premiers habitants sont arrivés en Amérique, ce qui jusqu'ici demeure tout à fait incertain. Ceux qui pensaient que les Américains sont originaires des colonies phéniciennes ont cru avoir trouvé certains mots phéniciens dans le vocabulaire américain : mais chacun en a trouvé d'autres, selon qu'il privilégiait une opinion différente au sujet de l'origine des peuples d'Amérique.

Quare et me cupido incessit cognoscendi propius Linguas Americanorum, et quum indoles linguae alicujus, et convenientia ejus cum alia, optime possit ostendi ex vocibus communioribus, quales sunt nomina numerorum, Solis, Lunae, aquae, terrae, boni, mali et similia, ex plurimis scriptoribus ea collegi, quae lectori hic exhibebo, ut ipse de iis iudicium ferat, et si possit, deprehendat, quae ex iis maxime accedat ad linguam aliquam in nostra continente usitatam. Quod si fiat, ingens illa controversia de via, qua America incolas suos recepit, aut plane componerentur, aut magnam certe lucem hinc esset adeptura.

III. Voces Americanae ab Hebraeis non derivandae, licet quaedam cum his convenient : quod casui tribuendum...

Quod si aliquis a me quaereat, quid ego sentiam de convenientia harum linguarum cum linguis nostrae continentis, quum sine dubio gentes Americanae eundem nobiscum Noachum parentem habeant, et ex aliquo trium filiorum ejus natae sint, ipsorum quoque proavi, uti et nostri, lingua aliqua, vel linguis, usi olim fuerunt, quae non adeo ab Hebraea discrepabant, ac illae quibus nunc utuntur. Has vero quae hodie in usu sunt apud Americanos ego existimo nulla praeferre ortus sui ex lingua Hebraea indicia (quod qua ratione fieri potuerit, mox dicemus) sic ut meo iudicio frustra hactenus ad hunc finem comparatae fuerunt Linguae Americanae cum Hebraea.

C'est pourquoi j'ai moi aussi formé le désir de connaître de plus près les langues des Américains, et comme la nature d'une langue et sa ressemblance avec une autre peuvent parfaitement être démontrées par des mots communs, tels que les noms de nombres, les noms du « soleil », de la « lune », de l'« eau », de la « terre », du « bien » et du « mal » et d'autres semblables, j'ai constitué à partir d'un grand nombre d'écrivains un choix de mots que je vais présenter ici au lecteur, afin qu'il les juge par lui-même et qu'il découvre, s'il le peut, des éléments qui se rapprochent le plus de telle ou telle langue utilisée dans notre continent. Le cas échéant, cette grande controverse au sujet de la route par laquelle l'Amérique a reçu ses habitants, ou bien serait clairement tranchée, ou en tout cas recevrait de ces travaux un grand éclaircissement.

3. Les mots américains ne doivent pas être dérivés de l'hébreu, bien que certains montrent une correspondance avec cette langue. Or cela doit être attribué au hasard...

Si quelqu'un me demandait ce que pour ma part je pense de la ressemblance de ces langues avec celles de notre continent, je dirais ceci : comme les peuples d'Amérique ont sans doute Noé comme parent commun avec nous et qu'ils sont nés d'un de ses trois fils, leurs ancêtres tout comme les nôtres ont dû utiliser une ou plusieurs langues, qui ne différaient pas autant de l'hébreu que celles qu'ils utilisent maintenant. Mais les langues qui sont aujourd'hui en usage chez les Américains, à mon estime, ne montrent aucun indice de leur origine à partir de l'hébreu (nous allons bientôt dire de quelle façon cela a été possible). Je crois que c'est donc en vain que jusqu'ici la comparaison des langues d'Amérique avec l'hébreu s'est faite dans ce but.

Nec enim sufficit, ut una lingua ex alia orta dicatur, voces quasdam inter se convenire, uti quidam sibi imaginati fuerunt Americanarum *Neketali*, « mortuus », esse ex Hebraeo קטל, *Eneka*, « torques » ex ענק, *Akourou* « scorpius » ex עקרב, *Holedonch* « sanguis » ex אדום, etc. deduci. Nam et in linguis, quarum unam ex altera ortam esse nequaquam probabile est, videmus nonnunquam vocabula quaedam convenire.

Ita voces quaedam linguae veteris Sabinae cum Aethiopicis optime conveniunt, uti notavit Marianus post Institutiones linguae Aethiopicae. *Cur*, Aethiopice « hasta » : Sabinis *Curis*. Ovidius : « *Quippe quod hasta Curis priscis est dicta Sabinis* ». *Neron*, Aethiopice « fortis ». Idem Sabinis Suetonius in *Tiber.* I. *Kahate* « sapiens ». *Cato* Sabinorum lingua. *Terat*, Aethiopice « molle » ; idem Sabinis *Tarenum*. *Hern*, « saxa selecta » Aethiop., *Herna* Sabinis, Servius *ad Aen.* VII ;

En effet, il ne suffit pas, pour affirmer qu'une langue est née d'une autre, que certains mots se correspondent entre eux, comme certains se sont imaginé que le mot américain *neketali* « mort » provient de l'hébreu קטל [qtl], comme aussi *eneka* « collier » de ענק ['nq], *akourou* « scorpion » de עקרב ['qrv], *holedonch* « sang » de אדום ['dūm], etc⁹⁶. Car même dans les langues dont il n'est nullement probable que l'une provienne de l'autre, nous voyons que certains mots se ressemblent parfois.

Ainsi certains mots de l'ancienne langue sabine correspondent parfaitement à ceux de l'éthiopien, comme l'a noté Mariano Vittori à la suite des *Institutiones linguae Aethiopicae*⁹⁷. Ainsi, pour désigner le « javelot », le mot éthiopien est *car*, et en dialecte sabin *curis*, au témoignage d'Ovide : « Car le javelot est appelé *curis* chez les anciens Sabins »⁹⁸ ; *neron* en éthiopien signifie « vaillant, fort » et il en va de même chez les Sabins, d'après Suétone dans la *Vie de Tibère* (chap. I)⁹⁹ ; le mot *kahate* « sage » correspond à *catus* dans la langue des Sabins ; *terat* signifie « mou » en éthiopien et *tarentum* a la même signification chez les Sabins ; face à *hern* « pierres choisies » en éthiopien, on a *hernae* chez les Sabins, d'après Servius *ad VII Aen.*¹⁰⁰

⁹⁶ Les trois premiers mots : *neketali* – *eneka* – *akourou* sont évoqués plus loin dans ce traité, aux pages 203 (*neketali*) et 204 (*eneka* et *akourou*). Voir ROCHEFORT (1605-1683) l'*Histoire Naturelle et Morale des isles Antilles de l'Amérique*, Rotterdam, 1681 (1658), pp. 576, 579, 580 ; Auguste PFEIFFER, *Opera omnia quae extant Philologica*, Utrecht, 1704, p. 44. Pour *Neketali* et *Eneka*, voir également Louis THOMASSIN, *Méthode d'étudier et d'enseigner la grammaire ou les langues par l'écriture Sainte*, 1693, p. 519 ; pour *holedonch*, voir Georg HORN, *De originibus Americanis libri quattuor*, 1652 p. 118.

⁹⁷ Mariano VITTORI, *Chaldae seu Aethiopicae linguae institutiones, opus utile ac eruditum*, Rome, 1630, p.77 : ἡϭ Char, hasta, curim dixere Sabaei ; ነሮን Neron, fortis ; ቀዐት Kahate, Sapiens, Sabaeis kato ; ትረት Terat, molle, Sabaeis tarentum ; ካረን Hern, saxa, scilicet, electa, Sabaeis, Herne ; ቀሲስ Kasis, vetus, Sabaeis Kaska. Unde hoc nomine, sicut Graeci ab aetate πρεσβύτερον, Sacerdotem appellant, « Char, le javelot, les Sabins le disaient curim ; Neron, fort, courageux ; Kahate, sage, se dit kato chez les Sabins ; Terat, mou, chez les Sabins se dit tarentum ; pour kasis, ancien, on trouve kascus chez les Sabins. Ils désignent le prêtre sacerdos en dérivant ce mot, comme les Grecs utilisent le mot πρεσβύτερος 'plus ancien' » (trad.pers)

⁹⁸ Ov. *Fast.* II, 277 : *Quippe quod hasta Curis priscis est dicta Sabinis.*

⁹⁹ *Inter cognomina autem et Neronis assumpsit, quo significatur lingua Sabina fortis ac strenuus*, « Entre autres surnoms, elle [la gens Claudia] adopta aussi celui de Néron, qui, en langue sabine, signifie brave et hardi ». (trad.H. Ailloud, Collection des Universités de France)

¹⁰⁰ SERV. *En.*, VII, 684 : (HERNICA SAXA COLVNT) *Sabinorum lingua saxa hernae vocantur. quidam dux magnus Sabinos de suis locis elicit et habitare se cum fecit in saxosis montibus: unde dicta sunt Hernica loca et populi Hernici*, « Les pierres sont dites *hernae* dans la langue des Sabins. Un grand chef a arraché les Sabins à leur territoire et les a fait habiter avec lui dans des montagnes rocheuses : d'où les appellations de pays hernique et de

Kasis « vetus » Aethiop., *kasco* Sabinis, Varro, VII¹⁰¹. Quis tamen inde colligat Sabinos ab Aethiopibus ortos ?

Lingua Malaica et nostra Belgica voces habet affinis soni et significationis. *sama*, سام, « cum, simul », Belg. *Samen*. مانسي *Manosja*, « homo », *mensch*. اي *ija* « ita est », *ja*. بوكور *Bockor* « poculum », *een Beker*. باندل *Bondel*, « fascis », *een Bondel*. بافا *Bapa*, « pater », *Papa*. سول *Soela* « columna », *een Zuyl*. راهت *Rahat*, « rota » : *een Rad*. تودنغ *Toedong*, « cistam claudere », *toedoen*. تنغ *Tong*, « dolium », *een Ton*. سف *Sjop*, « igo », *een Schop*. Nec desunt aliae : at tamen non puto hinc recte inferri, nostram linguam ex Malaïca originem ducere. Quid ? quod apud gentes feras, quae prope Caput bonae spei in Africa habitant, voces inveniantur a Graecis non diversae, uti *Kahou*, « sede », Graece κάθου, et *boe* « bos », βοῦς. At quis credat voce sillas a Graecis ortum trahere ? Saepe enim contingit voces sono affines esse, quae longe diversos ortus habent.

peuple hernique. » (trad.pers) Voir à ce sujet également J.N. ADAMS, *The Regional Diversification of Latin 200BC-AD600*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 182.

¹⁰¹ Correction apportée au texte original qui indiquait : Varro, VI.

En regard de l'éthiopien *kasis* « ancien », il y a *kascus* chez les Sabins, d'après Varron, *De lingua Latina* (livre VII)¹⁰². Mais qui oserait en tirer la conclusion que les Sabins proviennent des Ethiopiens ?

La langue malaise et notre langue à nous, le néerlandais, ont des mots voisins par la prononciation et la signification : سام [sām] *sama*, « avec, ensemble », en néerlandais *samen* ; مانسي [mānsy] *manosja*, « l'homme », en néerlandais *Mensch* ; اي [ʿy] *ija* « c'est ainsi », en néerlandais *ja* ; بوكر [būkr] *bockor* « coupe », en néerlandais *een Beker* ; بندل [bndl] *bendala*, « paquet », en néerlandais *een Bondel* ; بافا [bāfā] *bapa*, « père », en néerlandais *Papa* ; سول [sūl] *soela* « colonne », [en néerlandais] *een Zuyl* ; راهت [rāht] *rahat*, « roue », en néerlandais *een Rad* ; تودنغ [tūdnġ] *toedong*, « fermer le coffre », en néerlandais *toedoen* ; تنغ [tnġ] *Tong* « tonneau », en néerlandais *een Ton* ; فف [hf] *Sjop*, « pelle », en néerlandais *een Schop*¹⁰³. Et d'autres exemples ne manquent pas : cependant, je ne pense pas que l'on puisse avec raison déduire de là que notre langue tire son origine du malais. Et que dire du fait que chez des peuples sauvages qui habitent près du Cap de Bonne Espérance en Afrique, on trouve des mots proches du grec, comme *kahou*, « assieds-toi », en regard du grec κάθου et *boe*, « bœuf », en face du grec βοῦς¹⁰⁴. Mais qui pourrait croire que ces mots tirent leur origine de la langue des Grecs ? En effet il arrive souvent que des mots qui ont des origines absolument différentes soient proches par la prononciation.

¹⁰² VARR., L., VII, 28 : *Primum cascum significat vetus ; secundo ejus origo Sabina, quae usque radices in Oscam linguam egit*, « d'abord, 'cascum' signifie 'ancien' ; deuxièmement, il tire son origine de la langue des Sabins, qui remonte à la langue osque. » (trad. pers.)

¹⁰³ La source avouée de Reland est Melchior Leydecker (cf. *Dissertatio de linguis insularum orientalium*, p.58). Il eut visiblement accès à son manuscrit d'un dictionnaire malais-néerlandais : *Excerpti illum ex majori Lexico manuscripto Malaico-Belgico, quo din urbe insulae Javae Batavia composuit verbi Divini ibidem Minister, M. Leydekkerus*. Nous avons déjà évoqué en détail cette source dans le préambule de l'édition.

¹⁰⁴ Reland se réfère ici sans doute à l'ouvrage de J. Hondius, *Klare ende korte besgryvinge van het land aan Cabo de Bona Esperanca*, Amsterdam, 1652, qui décrit notamment les mœurs et la langue des Hottentots ; on y lit en effet ceci : « Wijders, *kahou*, is in hunne tale te zeggen, 'zit neder', *bou* een 'os', *ba* een 'schaep', een *kori* 'yzer' » (« Par ailleurs, *kahou* dans leur langue signifie 'assieds-toi', *bou* un 'bœuf', *baun* 'mouton', et *kori* 'fer' »). Rappelons que le Cap avait été exploré en 1652 par le Hollandais Jan Van Riebeeck (1619-1677), pour le compte de la Compagnie des Indes orientales.

Nostra vox *Straat*, « platea », convenit cum Arabico سراط *Siraat*, et inde ab clarissimo Erpenio derivatur, sed et convenit cum via strata Latinorum et Gothico *Straete*, « via ». Haec omnia licet sono et significatione conveniant, non sunt ejusdem originis. *Strata* enim est a *sternere*, non *Siraat* Arabicum. *Zaat*, « semen », convenit cum persico ضاده *Zadeh*. Ducitur tamen commode a *Zaayen*, aut *satum* Latinorum. *Satum* tamen est a *serere*, et hoc a זרע, non ضاده.

IV. Vel sono naturali, qui pluribus vocibus communis est

Praeter casum fortuitum, cui saepe convenientia duarum vocum in linguis diversissimis debetur, possunt nonnunquam et aliis de causis voces convenire, licet una ab alia ortum non acceperit, si ita formatae sint, ut sono suo rem quam significant, exprimant, quod manifestissimum est in iis vocabulis quae ad exprimendos sonos tum animalium tum rerum inanimatarum, uti venti, tonitru, aquarum, ponderum, delabentium, collisorum, trementium etc. facta sunt. Ita Belgicum *gorgelen*, « gargarizare » convenit cum Arabico غرغر *gargara*, quod idem notat : nec tamen inde efficitur vocem Belgicam ab Arabica esse oriundam : quia tum Belgae tum Arabes ea voce sonum qui ab reciproco motu in gutture excitatur, exprimere voluerunt.

Notre mot *Straat*, « rue », ressemble à l'arabe سراط [srāt] *siraat*¹⁰⁵ et a été dérivé de là par l'illustre Van Erpe, mais il ressemble aussi à *via strata* des Latins et à *Straete*, « route », en gotique. Tous ces mots, bien qu'ils se correspondent par la prononciation et la signification, n'ont pas la même origine. Le latin *strata* en effet vient de *sternere*, ce qui n'est pas le cas du *siraat* arabe. Le néerlandais *Zaat*, « semence », ressemble au persan ضاده [zādh] *zādeh* ; cependant on peut le dériver facilement du verbe *zaayen* ou du latin *satum*. Le mot *satum* cependant est formé sur *serere* et celui-ci provient de זרע [zr'], non pas de *zadeh*.

4. ... ou bien à un bruit naturel qui est commun à plusieurs mots

A côté de l'effet du hasard, qui est fréquemment la cause d'une correspondance de deux mots dans des langues très différentes, des mots peuvent quelquefois aussi se ressembler pour d'autres raisons, quand bien même ils ne proviennent pas l'un de l'autre. Cela se produit lorsqu'ils sont formés de façon à exprimer par leur prononciation même la réalité signifiée, ce qui est tout à fait évident dans ces mots qui ont été créés pour exprimer les bruits tantôt d'animaux tantôt de choses inanimées, comme le vent, le tonnerre, les eaux ou encore les objets lourds qui tombent, se heurtent, tremblent, etc. Ainsi le néerlandais *gorgelen*, « gargariser », ressemble à l'arabe غرغر [grgr] *gargara*, qui désigne la même chose ; cependant il n'en résulte pas que le mot néerlandais provient de l'arabe : en réalité, aussi bien les Néerlandais que les Arabes ont voulu exprimer avec ce mot un bruit provoqué par un mouvement qui reflue dans la gorge.

¹⁰⁵ Voir Erpenius, *Orationes de lingua Arabica* (imprimées en 1621).

Van Erpe était un orientaliste néerlandais (1584-1624) spécialiste de l'arabe. Il s'intéressait à beaucoup de langues en général, y compris certaines de découverte plus récente comme le persan. Il fut nommé professeur de langues orientales en 1612 à l'université de Leyde. Il publia notamment en 1613 une *Grammata arabica*, qui eut un grand succès en Europe et qui remplaça celle de Guillaume Postel, la première grammaire arabe imprimée (vers 1540). Voir *The Oxford Handbook of Neo-Latin*, eds. St. Tilg et S. Knight, Oxford, Oxford University Press, 2015, pp. 287-289 (Oxford Handbooks).

Sic per *Kirren* et *Korren*, gemitum columbarum indicamus, Arabes per قق, *Karkara*, utrique ut ipsum gemitum sono imitarentur : uti pulli eorum Columellae *lib VIII*, c.8 *pipire* dicuntur, nobis *piepen*. Latratum canis گنگ [gngn] *Gongong* Malaei appellant. *Gannitum* canibus Latini adscribuntur, utrique a sono vocabulum ducentes. Nos *bassen* de sono eorundem dicimus, Graeci βάλλειν, Latini *baubari*. Lucret. *lib V* : « Et quum deserti baubantur in aedibus - ». Omnes conati sunt sonum canum imitari, quisque suo more, uti Aristophanes per αῦ, αῦ, alii per βαῦ, βαῦ, Persae per هو هو *Hau hau*. Canes irati Latinis *hirrire* dicuntur : idem Arabibus est هر *Herr*, et *R* litera canina.

Gallus Gallinaceus Anglis *chick* Gallis *coq*, Graecis κικκός appellatur : nec tamen Graecos primam originem dedisse voci Anglicae existimo, sed has a sono esse ductas. Nostrum *klokhen* et *klokken* convenit cum *glocitare* : at utrumque formatum est ad imitationem soni gallinarum.

Ainsi nous indiquons le cri plaintif des colombes au moyen des verbes *kirren* et *korren*, alors que les Arabes le font par قق [qrqr] *karkara* ; c'est que les uns et les autres veulent imiter ainsi par ces sons la plainte elle-même. Le cri de leurs petits se dit *pipire* chez Columelle (livre VIII, chap. 5)¹⁰⁶, chez nous *piepen*. Les Malais appellent گنگنگ [gngn] *gongong* l'aboïement du chien, alors que les Latins attribuent aux chiens le *gannitus*, tous deux dérivant les termes en question du jappement. Nous disons *bassen* pour l'aboïement de ces mêmes animaux, mais les Grecs disent βαύζειν et les Latins *baubari*, comme chez Lucrèce (livre V)¹⁰⁷ : « *Et quum deserti baubantur in aedibus ...* ». Tous ont essayé d'imiter le son des chiens, chacun à sa manière, comme Aristophane avec αῦ, αῦ¹⁰⁸, d'autres par βαῦ, βαῦ et les Perses avec هو هو [hwhw] *hau hau*. Les Latins assignent le verbe *hirrire* aux chiens en colère et les Arabes ont de même هر [hr] *herr* ; la lettre *r* est propre aux chiens¹⁰⁹.

Le « coq » est appelé en anglais *chick*, en français *coq* et en grec κικκός ; et je ne pense pas que les Grecs aient donné la première origine au mot anglais, mais que ces mots ont été dérivés du cri de l'animal. Notre mot *klokhen* et aussi *klokken* ressemble à *glocitare* ; en réalité, chaque mot a été formé pour imiter le son émis par les poules.

¹⁰⁶ COL., *Rust.*, VIII, 5, 14 : [...] undeicesimo animaduertat an pulli rostellis oua pertuderint, et auscultetur si pipant. « Il examinera le dix-neuvième jour si les poussins n'ont pas percé les œufs avec leurs petits becs et il écoutera s'ils piaulent. » (trad. pers. d'après celle en anglais de Forster et Heffner, 1954, Loeb Classical Library)

¹⁰⁷ LUCR. V, 1071 : « [les] hurlements qu'ils poussent laissés seuls à la garde de la maison [...] » (trad. A. Ernout, Collection des Universités de France).

¹⁰⁸ ARIST. *Les guêpes*, 903 : κύων 'αῦ αῦ' – Βδελυκλεων 'Πάρεστιν', « Le chien : "Aou aou !" - Bdelycléon : "Le voici." » (trad. H. van Daele, Collection des Universités de France)

¹⁰⁹ Sur la « lettre du chien », voir PERSE, I, 109-110 : *Videsis ne maiorum tibi forte / limina frigescent ; sonat hic de nare canina / littera*, « Prends garde que d'aventure le seuil des palais ne devienne pour toi de glace ; là gronde du nez la lettre canine. » et LUCIL. IX, 20 : *R : non multum est, hoc cacosyntheton atque canina si lingua dico : nihil ad me, nomen hoc illi est*, « R : il n'y a pas beaucoup de différence si je prononce cette syllabe dans un groupe phonique dissonant et dans le langage des chiens ; ce n'est pas de ma faute ; c'est le nom de la lettre. » (trad. F. Charpin, Collection des Universités de France)

Ferae gentes, quae litora Africae prope Caput bonae spei accolunt bovem appellant *boe*, quod cum Graeco βοῦς convenit : sed a sono vel mugito boum, non lingua Graeca petitum est, uti eadem gentes ovem *ba* appellant, a balatu, vel sono βά vel βή quem edunt : «: ὥσπερ πρόβατον βῆ βῆ λέγων » Cratinus.

Ita in plerisque linguis *Pater, ab, abba, pa, papa ; mater, ma, amma*, et similibus modis effertur, quod is fere primus infantium sonus sit. Ita voce *bu* pueri potum petunt. « *Imbutum est, quod* cuiuspiam rei succum perbibit, unde infantibus, an velint bibere, dicentes BU syllaba contenti sumus » Festus ; Nonius Marcellus. « Buas potionem positam parvulorum » Varronis *Cato vel de liberis educandis* : « Cum cibum ac potionem buas ac papas vocent. » Confer Festum in voce *Exbures*¹¹⁰. Lucil. l VIII « cum vinulentas diceret, vinibuas designavit. » Inde in plurimis linguis Europaeis vestigia vocis illius puerilis ad potum designandum remanserunt. Et apud ipsos Malaeos puls, infantium alimentum, بوير *Boebor* appellatur, quod non a *bibere* vel simili voce originem trahit, sed vero similiter a communi origine, voce infantium.

¹¹⁰ *Exuberes* dans le texte.

Les peuples sauvages, qui habitent sur les côtes de l'Afrique près du Cap de Bonne Espérance appellent le bœuf *boe*, ce qui ressemble au grec βοῦς : mais le mot a été tiré du cri ou mugissement des bœufs, pas de la langue grecque ; de même, ces peuples appellent le mouton *ba*, à partir du bêlement¹¹¹, c'est-à-dire du cri βά ou βή qu'ils produisent, comme on trouve chez Cratinos : « ὥσπερ πρόβατον βή βή λέγων ».¹¹²

De même, dans la plupart des langues, les désignations du « père » (*ab, abba, pa, papa*) et de la « mère » (*ma, amma* et d'autres) sont prononcées de façon semblable, parce que c'est là, pour ainsi dire, le premier son émis par les enfants. Par ailleurs, c'est par le mot *bu* que les enfants demandent à boire ; d'après Festus : « *Imbutum est, quod cujuscumque rei succum perbibit, unde infantibus, an velint bibere, dicentes BU syllaba contenti sumus* »¹¹³ ; ou encore ou Nonius Marcellus : « *Buas potionem positam parvulorum* »¹¹⁴ ; et Varron, dans son *Cato vel de liberis educandis* : « *Cum cibum ac potionem buas ac papas vocant* » ; voir à ce propos Festus, lemme « *Exbures* »¹¹⁵ et Lucilius (livre VIII) : « *Cum vinulentas diceret, vinibuas designavit.* » A partir de là, des vestiges de ce mot enfantin sont restés dans plusieurs langues d'Europe pour désigner la boisson. Et chez les Malaisiens eux-mêmes, la bouillie, nourriture des petits, est appelée بوبر [būbr] *boebor*, qui ne tire pas son origine de *bibere* ou d'un autre mot similaire, mais provient vraisemblablement d'une origine commune, un mot de petit enfant.

¹¹¹ Ces mots de la langue des Hottentots (Afrique du Sud) ont déjà été mentionnés plus haut au paragraphe IV.

¹¹² CRAT., fr. 45 : « Disant *bê bê* comme un mouton. » (d'après la numérotation des fragments dans l'édition de Kassel et Austin, 1983 ; trad.pers.)

¹¹³ PAUL. FEST. 77, p.96 « *Imbutum est* : qui absorbe le suc de quelque chose ; dès lors, quand nous demandons aux enfants s'ils veulent boire, nous nous contentons de dire la syllabe *bu* » (trad.pers.)

¹¹⁴ Mis à part le renvoi à l'entrée « *Exbures* » de Festus, tout le passage suivant fait référence au témoignage de Nonius Marcellus, *De compendiosa doctrina*, II, 81, 1-4 : *Buas potionem positum parvulorum. Varro Cato vel de liberis educandis* : 'cum cibum ac potionem buas ac pappas vocent et matrem mammam, patrem tatam.' – Lucilius lib. VIII cum vinulentas diceret, vinibuas designavit, « *Buas est la boisson des tous petits. Voir Varron dans son Cato vel de liberis educandis* : 'Comme ils appellent la nourriture et la boisson *papas* et *buas*, la mère *mamma* et le père *tata*.' Lucilius au livre VIII, comme il voulait parler de femmes ivrognes les a nommées *vinibuae*. » (trad.pers.)

¹¹⁵ PAUL. FEST. 79, p.69 : *Exbures, exinteratas, sive exburas, quae exhiberunt quasi epotae*. « *Exbures*, vidées, ou bien *exburas*, comme entièrement vidées, qu'on a bues jusqu'au bout. » (trad.pers.)

V. **Convenientia illa ostendenda in vocibus communioribus et quomodo**

Praeterea ortus unius linguae ex alia non ex vocibus rarioris usus aestimari debet, (quod saepe sit ab iis qui convenientias vocum indagant) sed communioribus, uti numeris, quorum notae in omnibus linguis inveniuntur ; et ex simplicissimis, non iis quae ex duabus, tribusve, aliis vocibus compositae sunt, quales in Asiaticis linguis, atque Americanis inveniuntur plurimae, et de his etymologiis, non videtur dubitandum.

Sic nostrum *ses* convenit cum Latino *sex*, Graeco ἑξ, Gallico *six*, Hispanico *seys*, et plerisque ejus numeri notis in linguis Europaeis, quin et cum Asiaticis, Arab. ست, Pers. شش et communem fontem Hebraeum שש arguunt.

5. Cette ressemblance doit être montrée dans les mots d'usage courant. — La façon dont il faut procéder

En outre la provenance d'une langue à partir d'une autre ne doit pas être évaluée sur la base de mots rares (ce qui arrive souvent chez ceux qui recherchent les correspondances entre les mots) ; mais sur la base des mots qui sont plus usuels, comme les nombres, dont les désignations se retrouvent dans toutes les langues ; — et aussi sur la base de mots simples, et non de ceux qui sont composés de deux ou trois autres mots, tels qu'on en trouve plusieurs dans les langues d'Asie et d'Amérique. Et sur ces étymologies il n'y a pas lieu d'avoir des doutes.

Ainsi notre mot *ses* correspond au latin *sex*, au grec ἑξ, au français *six*, à l'espagnol *seis*, et à la plupart des désignations de ce nombre dans les langues d'Europe, sans parler des langues d'Asie : en arabe ست [st], en persan شش [šeš] ; et tous ces termes prouvent une origine commune, à savoir l'hébreu שש [šš].

Sic יין Hebraeum dedit originem vocibus οἶνος, *vinum*, *wyn*, *vin*, etc. Sic ex ἀγρός אכר *ager*, *Akker*. Sic ex אוז, אוז, *aus* antiquorum postea deflexum in *aur*, *auricula*, et *oricilla* apud Catullum, *oreille*, *oor*, et hinc *hooren*, *gehoor*. Sic ex עי, עי, است Pers. *est*, et nostrum *is*, quod majores nostri pronuntiabant *es*.

Si eodem vel non multum diverso modo voces Americanae reduci ad Europaeas vel ad fontem Hebraeum possent, dubitandum vix esset, his ortum debere. At nunc adeo longe ab sermone Hebraeo eae recedunt, ut frustra meo iudicio ortum earum investigare quis sustineat : et si vel in una linguarum Americanarum id bene succedat (quamvis de successu desperem) ubi in alia ex iis idem tentaverit, haerebit, ut puto, et frustra se esse fateri cogetur : nisi forte redivivus quidam Joannes Goropius Becanus, aut Schriekius a Rodorno, similisve ingenii homines animum ad hoc appulerint, ut linguas populorum Americanorum ex Belgica nostra quae iis omnium antiquissima *d'oudste Taal*, et hinc *Duytse Taal*, derivent.

De même l'hébreu יין [yayin] a donné naissance aux mots οἶνος, *vinum*, *wyn*, *vin*, etc. Ainsi aussi à partir de אכר ['ikkar] s'expliquent ἀγρός, *ager*, *Akker*. De même אוז ['ozen] est à l'origine de οὖς, latin *ausus* (forme ancienne, ensuite devenue *ausus*, *auricula* et *oricilla* chez Catulle¹¹⁶), *oreille*, *oor* et de là *hooren*, *gehoor*. Ou encore, à partir de יש [yš] on a ἐστί, است [est] en persan, et chez nous *is*, que nos ancêtres prononçaient *es*.

Si les mots américains pouvaient être ramenés d'une façon identique ou peu différente aux mots européens ou à la source hébraïque, il ne serait guère douteux qu'ils doivent leur origine à ces derniers. Mais en réalité ils s'éloignent tellement de la langue hébraïque que c'est en vain, à mon avis, que l'on entreprendrait de rechercher leur origine. Et si jamais cela réussissait bien dans une des langues d'Amérique (même si je n'ai aucun espoir d'un tel succès), quand on tentera la même chose chez une autre de ces langues, on sera dans l'impasse, comme je le pense, et l'on sera forcé de reconnaître ses erreurs ; à moins que par hasard Johannes Goropius Becanus¹¹⁷, ressuscité des morts, ou Schrieckius¹¹⁸, seigneur de Rodorne — ou d'autres hommes du même acabit ne cherchaient à dériver les langues des peuples d'Amérique de notre langue native, le néerlandais, qui pour eux est la plus ancienne de toutes (*d'oudste Taal*, d'où la *Duytse Taal*).

¹¹⁶ Voir CATUL. XXV, 1-2 : *Cinaede Talle, mollior cuniculi capillo / uel anseris medullula uel imula oricilla*, « Complaisant Thallus, plus mou qu'un poil de lapin, qu'un duvet d'oie, qu'un petit bout d'oreille. » (trad. G. Lafaye, Collection des Universités de France)

¹¹⁷ Médecin néerlandais dont il a déjà été question dans l'introduction. Dans le milieu de la linguistique, il sortit en 1569 des *Origines Antwerpianae*, qui promouvaient l'antiquité du néerlandais.

¹¹⁸ Linguiste flamand mentionné déjà plus haut qui a, comme Becanus, défendu l'ancienneté de la langue flamande en la faisant descendre du scythe (*Van t'Beghin der eerster Volcken van Europen, in sonderheyt van den oorspronck ende Saecken der Neder-Landren*, 1614 et *Monitorum secundorum libri V*, 1615)

Si enim אֱלֹהִים « Deus », ortuum trahat, a *heel hoed*, « omnia custodiens », צַדִּיק « justus », a *staatich* ; Citreum, a *giet traan*, « fundens lacrymas », quum sc. succus exprimitur, Cafeus a *quaat aas*, « malum alimentum », Behemot, a *vee hooft*, « caput pecudum », מִדְבָּר « desertum » a *met vaar*, sive *gevaar*, « cum periculo », et istiusmodi etymologiae placere iis possint, ut placuerunt, facile quidvis ex quovis derivabitur, et omnes linguae Americanae ad Belgicas origines referentur. Sed istos viros sibi linquimus, dolentes interim veram rationem investigandi vocum causas et etymologias multum damni esse passam per illorum, non dicam conjecturas, sed meras nugas.

Genuinae profecto vocum origines, per legitimos tramites deductae, sat multos homines inveniunt, qui eas derident, quum nitantur saepe mutationibus literarum affinium, quas aut omnino non percipiunt homines, qui nunquam sedulo ad linguarum ortus et interitus attenderunt, aut a quovis ad lubitum fingi existimant, ita ut ad extinguendum plane et tollendum ex mundo studium etymologicum, non fuerit necesse heroes tales oriri, qui stupidos aut pigros homines in sua perversa opinione confirmarent, nec se ipsos tantum sed alios vere eruditos ac modeste ἐτυμολογοῦντας deridendos praeberent, et indagationem vocum, sub quarum cortice res latent, veluti rem nullius momenti, in contemptum adducerent.

Si en effet אלהים [*’elohīm*] « Dieu » tirait son origine de *heel hoed*, « qui protège tout » ; צדיק [*saddīq*] « juste », de *staatich* ; le « citron » de *giet traan*, « qui répand des larmes » (c’est-à-dire quand son jus est pressé) ; le « café » de *quaar aas*, « mauvais aliment » ; « behemoth »¹¹⁹ de *vee hooft*, « tête du bétail » ; מדבר [*midbar*] « désert » de *met vaar* ou *gevaar*, « avec danger »¹²⁰, — et si d’autres étymologies de ce genre pouvaient leur sembler acceptables (comme de fait elles leur ont semblé), on n’aura aucun mal à dériver ce qu’on veut d’où on veut, et toutes les langues d’Amérique pourront être ramenées à des origines néerlandaises. Mais nous abandonnons ces hommes à eux-mêmes et nous regrettons que la vraie méthode de recherche des origines des mots et des étymologies a subi beaucoup de tort par je ne dirais pas leurs conjectures, mais par ce qui n’est que pure sottise.

Assurément les vraies origines des mots, déduites par des méthodes légitimes, trouvent assez de gens pour se moquer d’elles, étant donné qu’elles se fondent souvent sur des mutations de lettres proches, tout à fait imperceptibles pour des hommes qui n’ont jamais réfléchi à la naissance et à la disparition des langues ou qui estiment que ces mutations peuvent être appliquées par le premier venu selon son bon plaisir. Dès lors, pour éradiquer et supprimer du monde l’étude étymologique, il n’est pas indispensable que des héros voient le jour pour confirmer des hommes stupides ou paresseux dans leur opinion erronée, pour se tourner en dérision eux-mêmes comme aussi d’autres qui sont de vrais savants et des étymologistes sages et pour jeter le discrédit sur la recherche des mots comme une affaire sans importance, — alors que c’est sous l’écorce des mots que se cachent les choses.

¹¹⁹ Béhémoth est le pluriel du mot désignant le bétail en hébreu biblique (cf. Gen.I, 24). Dans le livre de Job (XL, 15), le mot évolue de son sens d’origine pour désigner une grosse bête, qui deviendra un monstre mythique. Dans la littérature apocalyptique juive, il est représenté comme monstre terrestre par opposition au Léviathan qui est un monstre aquatique. Béhémoth et Léviathan proviennent de la mythologie babylonienne. Ils représentent les deux monstres babyloniens primordiaux du chaos, Tiamat et Kingu. (cf. « Béhémoth », in *Encyclopedia Universalis*)

¹²⁰ Ces étymologies critiquables proviennent de deux œuvres : BECANUS, *Origines Antverpianae*, 1569 et SCHRIECKIUS, *Monitorum secundorum libri V : quibus originum rerumque Celticarum et Belgicarum opus suum nuper editum*, 1615.

VI. Cur linguae Americanae adeo differant a reliquis. Causa prima, astus quorundam

Verum, dicet aliquis, quae fingi possunt causae tantarum mutationum, sic ut nulla omnino affinitas inter linguas terrae nostrae Continentis et Americanas inveniatur, si illi olim ex nostra Continente in Americam migraverint. Certo vix potest affirmari, quomodo id contigerit : sed probabiles conjecturae eo nos ducunt, ut credamus, quamvis vel ex Europa vel Asia incolae primi in Americam appulerint, linguam illius antiquam lapsu temporis interire potuisse, et plures novas oriri : quod vel consilio astutorum quorundam hominum, vel casui et intervallo tam longi temporis attribuo.

Primo quidem inauditum non est, homines ingenio praeditos prae reliquis gentilibus suis quidvis tentare ut auctoritatem sibi inter suos acquirant, et sapientiam, qua ceteris antecellunt, occultare, ne plebi ad eam facilis sit aditus, res involvendo arcanis symbolis vel nominibus, quae a vulgi usu semota paulatim sermonem novum eumque sacrum, ἱερὸν λόγον, pepererunt. Hic de ficta illa lingua Deorum dicerem, qua (uti vel ex his Homeri liquet, *Iliad.* Ξ « χαλκίδα κικλήσκουσι θεοί, ἄνδρες δὲ κύμινδιν » et *Iliad.* Υ de fluvio Scamandro : « ὃν Ξάνθον καλέουσι θεοί, ἄνδρες δὲ Σκάμανδρον ») Deos uti, diversa a linguis humanis, Graeci veteres prodidere, nisi intra Americae fines me continere statuissem.

6. Pourquoi les langues d'Amérique diffèrent-elles tellement des autres ? Une première cause : l'artifice de certains.

Mais, dira-t-on, quelles causes peut-on imaginer pour expliquer des mutations d'une telle importance qu'on ne peut constater absolument aucune affinité entre les langues de notre continent et celles d'Amérique, si on admet qu'un jour ceux-là ont migré d'ici en Amérique. La façon dont cela est arrivé ne peut guère être établie avec certitude ; mais des suppositions plausibles nous amènent à croire que, bien que les premiers habitants aient débarqué en l'Amérique à partir de l'Europe et de l'Asie, leur ancienne langue a pu disparaître au fil du temps et que beaucoup de nouvelles ont pu naître. J'attribue cela d'abord au plan délibéré de certains hommes ingénieux, ensuite au hasard et à l'action inconsciente d'un si grand laps de temps.

En premier lieu certes il n'est pas sans précédent que des hommes dotés d'une ingéniosité dépassant celle des autres gens de leur peuple sont prêts à tout pour acquérir de l'influence parmi les leurs et cachent le savoir par lequel ils l'emportent sur les autres, afin que l'accès à ce savoir ne soit pas facile pour les masses ; ils obtiennent cela en enveloppant les choses dans des symboles et des noms secrets qui, comme ils sont éloignés de l'usage commun, ont produit petit à petit un langage à la fois nouveau et sacré (ἱερὸς λόγος). Ici je pourrais parler de cette fameuse langue des dieux, une langue inventée de toutes pièces, différente des langues humaines ; selon la tradition grecque ancienne, les dieux se servent de cette langue, comme il ressort de ces vers d'Homère, au chant XIV de l'*Iliade*: χαλκίδα κικλήσκουσι θεοί, ἄνδρες δὲ κύμινδιν ¹²¹ et, à propos du fleuve Scamandre, au chant XX de l'*Iliade* : ὃν Ξάνθον καλέουσι θεοί, ἄνδρες δὲ Σκάμανδρον ¹²². Mais j'ai décidé de me limiter au territoire de l'Amérique.

¹²¹ *Il.*, XIV, 291 : « que les dieux appellent *chalcis*, tandis que les hommes le nomment *cyminde* » (trad. P. Mazon, Collection des Universités de France).

¹²² *Il.*, XX, 74 : « celui que les dieux appellent Xanthe et les mortels le Scamandre » (trad. P. Mazon, Collection des Universités de France).

Huc facit quod narrat Garcilasso de la Vega in *historia Incarum Peruanorum*, lib. VII, c.I. Incas habuisse linguam quandam inter se soli utebantur, quae a reliquis non intelligebatur, quamque addiscere nulli alii licebat, quod eam divinam crederent. Ex isto novo et ficto sermone quaedam vocabula permisceri linguae vulgari potuerunt, vel invitis ipsis Sacrorum praesidibus uti per prodicionem ; vel volentibus, quum etiam vulgaria vocabula mutare in ea quae ipsi finxerant aggressi sunt, ut eo magis populum a se dependentem redderent, aut ab aliarum gentium commercio arcerent.

VII. Causa altera. Quod tam longo tempore non literis sed sermone hae linguae sint propagatae

Praeterea lapsui tot saeculorum tribui potest tam insignis linguarum mutatio, quum videamus quam paucis saeculis linguae Europaeae fuerint insigniter mutatae. Et eo maiorem mutationem in linguas Americanas tempus induxit, quo illi magis destituti sunt istiusmodi munimentis quibus se et linguas suas defendere et sartas tectas conservare queunt. Scripta et libros innuo, quibus nos abundamus, illi vero carent. Haec potissimum linguas custodiunt, prohibentque ne semel bene constitutae alterentur aut pereant.

Se rapporte à ceci ce que raconte Garcilaso de la Vega dans son *Historia Incarum Peruanorum* (livre VII, chap. 1)¹²³. Selon l'auteur, les Incas avaient une langue dont ils se servaient seulement entre eux, qui n'était pas comprise du reste des gens et que personne d'autre ne pouvait apprendre parce qu'on la croyait divine. De ce langage nouveau et créé de toutes pièces, certains mots ont pu être intégrés dans la langue vulgaire, soit contre l'avis des prêtres eux-mêmes par une trahison du secret, soit selon la volonté même des prêtres, lorsqu'ils ont entrepris de remplacer les mots vulgaires par les mots qu'eux-mêmes avaient inventés, afin de rendre ainsi le peuple plus dépendant d'eux, ou pour les détourner de relations avec d'autres peuples.

7. Une autre cause : ces langues ont été propagées pendant longtemps non par voie écrite mais orale

En outre nous pouvons attribuer une aussi grave altération des langues à l'écoulement de tant de siècles, quand nous voyons que si peu de siècles ont suffi à modifier en profondeur les langues d'Europe. Or le temps a causé une évolution d'autant plus considérable dans les langues d'Amérique que les habitants de ce continent furent privés des remparts par lesquels les gens peuvent se défendre eux-mêmes et leurs langues et les garder intactes : j'entends par là les écrits et les livres, que nous avons en abondance mais dont eux sont dépourvus. Ce sont principalement ces facteurs qui préservent les langues et empêchent qu'une fois bien construites elles ne soient altérées ou périssent.

¹²³ Garcilaso DE LA VEGA, *Obras completas del Inca Garcilaso de la Vega. Comentarios reales de los Incas*, édité par P. CARMELO SAENZ DE SANTA MARIA, tome II, 1960 p. 245-246 (Biblioteca de autores españoles CXXXIII) : « Entre otras cosas que los reyes Incas inventaron para buen gobierno de su imperio fué mandar que todos sus vasallos aprendiesen la lengua de su corte, que es la que hoy llaman lengua general [...] y es de saber que los Incas tuvieron otra lengua particular que hablaban entre ellos, que no la entendían los demás indios, ni les era lícito aprenderla como lenguaje divino. »

At miserrimae nationes Americanae pro notis literarum pictas tabellas et hierglyphia retinuerunt ; atque ita voces ipsae, non secus ac ipsa saxa et lapides, temporis injuriam patiuntur, et modo in hac modo in alia litera mutationem subeunt, quae ex libris, si adessent corrigi possent ; nunc quum desint, usu vires capit, et integras voces a statu suo primo ita deflectit, ut plane aliae videantur.

Qui volet in ipsa lingua Latina voces inveniet, ex Hebraeis primum dein ex Graecis ortas, quae nunc hanc nun illam literam perdiderunt aut mutarunt, adeo ut difficulter origo ostendi possit. Quod si in linguis nostrae Continentis id accidit, quas librorum copia fortius tueri ab hic casibus poterat, quid putamus in Americanis fieri debuisse praesidio scriptorum codicum destitutis, et de quibus idem fere dici potest quod de Aegyptiis Lucanus *lib.III* : « Nondum flumineas Memphis contexere biblos / nouerat, et saxis tantum uolucresque feraeque / sculptaque seruabant magicas animalia linguas »

Mais les malheureux peuples d'Amérique, à la place des lettres écrites, ont gardé des images peintes et des hiéroglyphes ; et ainsi les mots eux-mêmes, à l'instar des rochers et les pierres, sont exposés à l'outrage du temps. Leur prononciation subit des mutations, tantôt dans une lettre, tantôt dans une autre, alors que ces modifications auraient pu être corrigées à partir des livres s'il y en avait eu. En réalité, comme ceux-ci font défaut, l'évolution de la langue prend vigueur et détourne des mots entiers de leur état premier, de telle sorte qu'ils semblent complètement différents.

Si on veut, on trouvera dans la langue latine elle-même des mots d'abord issus de l'hébreu, ensuite du grec, qui ont perdu ou modifié tantôt cette lettre-ci, tantôt celle-là, au point que leur origine ne peut être établie qu'avec difficulté. Si cela s'est vérifié dans les langues de notre continent, alors même que la quantité de livres pouvait les prémunir plus efficacement de ces vicissitudes, à plus forte raison, cela a dû se produire chez les Américains privés de la protection des livres. À leur sujet on pourrait dire sans doute la même chose que Lucain (livre III), au sujet des Égyptiens : « Nondum flumineas Memphis contexere biblos / nouerat, et saxis tantum uolucresque feraeque / sculptaque seruabant magicas animalia linguas »¹²⁴.

¹²⁴ LUC., *Phars.*, III, 222-224 : « Memphis ne savait pas encore tisser le papyrus du fleuve, et sur les pierres seulement oiseaux, bêtes sauvages et tous les êtres sculptés conservaient le langage magique » (trad. A. Bourguery, Collection des Universités de France).

VIII. Quas mutationes in linguas inducat pronuntiatio

Quum itaque sola pronuntiatione conservari debuerit integritas linguarum Americanarum, mirum non est voces vehementer fuisse mutatae. Contingit enim saepissime voces in compendium redigi, uti olim Praenestini solebant de quibus ille apud Plautum in *Trucul. Act II, sc.3*, qui rabonem pro arrabonem dixerat : « - ar facio lucri / ut Praenestinis conea est ciconia ». Et Attius apud Festum. « Tammodo inquit Praenestinus », sc. pro tantummodo. Ita Nefrones dicebant Praenestini, quos Lanuvini Nebrundines. Similiter Osca dictio Mamers, « fortis », degeneravit in Mars et mars. Pro *nobis* veteres dixere *nis*, pro *suam*, *sam*, uti Festus notat.

Saepe etiam populi quidam (quod de Americanis demonstrabimus postea) usum quarundam literarum negligunt, quae aut superfluae ipsis aut difficiles videntur, easque vel abjiciunt plane vel cum aliis permutant. Sinenses pro litera *R* efferunt *L*, atque sic Christi nomen pronunciant *Kilisuto*.

8. Les changements que la prononciation cause dans les langues

Étant donné qu'ainsi qu'il est revenu à la seule production orale de garantir la pureté des langues d'Amérique, il n'est pas étonnant que les mots aient si fortement changé. En effet il arrive très souvent que les mots soient abrégés, comme jadis les habitants de Préneste avaient l'habitude de le faire ; à propos de ceux-ci, on trouve un personnage chez Plaute dans le *Truculentus* (II^e acte, 3^e scène) qui, ayant dit *rabonem* pour *arrabonem*, s'explique ainsi : « ... ar facio lucri / ut Praenestinis conea est ciconia »¹²⁵. De même Attius chez Festus observe « qu'à Préneste on dit *tammodo* », à comprendre : « pour *tantummodo* »¹²⁶. De même, les Prénestins appelaient *Nefrones* ceux que les habitants de Lanuvium nommaient *Nebrundines*¹²⁷. De façon semblable, le mot osque *Mamers*, « courageux, fort », a dégénéré en *Mars* et *mars*. Aux dires de Festus, les Anciens disaient *nis* au lieu de *nobis* et *sam* au lieu de *suam*¹²⁸.

Souvent aussi, certains peuples (ce que nous allons montrer ensuite au sujet des Américains) négligent l'usage de certaines lettres qui leur semblent superflues ou difficiles et ils les abandonnent complètement ou les remplacent par d'autres. Les Chinois prononcent *l* pour la lettre *r* et ainsi ils disent *Kilisuto* pour le nom du « Christ ».

¹²⁵ *Truc.* III, 2, 690-691 : « Je fais l'économie du *ar-* comme chez les Prénestins où la cigogne est une gogne ». Il s'agit en effet d'un trait distinctif du parler de la ville de Préneste. Voir à ce sujet J.N. ADAMS, *op. cit.*, pp. 119-123.

¹²⁶ PAUL. FEST., 358, p. 493 : *Tammodo antiqui dicebant pro modo*, « Les Anciens disaient *tammodo* pour *modo*. » (trad.pers.) Cf. PLAUT. *Trin.*, 608/609 : *Illico hic ante ostium, / tam modo, inquit Praenestinus*, « Tout de suite, ici, devant la porte. Tout à l'instant, comme disent les gens de Préneste » (trad. A. Ernout, Collection des Universités de France)

¹²⁷ PAUL. FEST., 163, p.157 : *Nefrendes arietes dixerunt, quod dentibus frendere non possint. Alii dicunt nefrendes infantes esse nondum frendentes, id est frangentes. Livius (trag. 38) : 'Quem ego nefrendem alui lacteam immulgens opem'. Sunt qui nefrendes testiculos dici putent, quos Lanuvini appellant nebrundines, Graeci νεφροῦς, Praenestini nefrones*, « On a appelé *nefrendes* les béliers, parce qu'ils ne peuvent pas grincer des dents. D'autres disent *nefrendes* pour des enfants qui ne grincent pas encore des dents, c'est-à-dire qui ne mâchent pas les aliments. Ainsi on trouve chez Livius Andronicus (vers 38) : Lui que petit (*nefrendem*) moi j'ai nourri en faisant traire une grande quantité de lait. Il y en a qui pensent que les testicules sont appelés *nefrendes*, que les habitants du Lavinium appellent *nebrundines*, les Grecs νεφροῦς, les Prénestins *nefrones*. » (trad.pers.)

¹²⁸ PAUL. FEST. 47, p. 41 : *Callim antiqui dicebant pro clam, ut nis pro nobis, sam pro suam, im pro eum*, « Les Anciens écrivaient *callim* pour *clam*, comme *nis* pour *nobis*, *sam* pour *suam* et *im* pour *eum*. » (trad.pers.)

Ita ζ *Sjim* Arabum modo per Σ modo per Γ modo per T a veteribus Graecis et nobis exprimitur : et π ac φ Hebraeorum a Graecis in pronuntiatione solebat omitti : vel alias literas vocibus inferunt, uti Chaldaei et Aethiopes literam *N*. Nonnunquam etiam permutantur literae inter se, et una pro alia substituitur, uti λ pro γ , φ pro ψ , γ pro λ , τ pro ι etc. Cujus rei exempla in vocibus Chaldaeis e lingua Hebraea desuntis (at si in linguis adeo affinibus et gentium adeo politarum tanta vocum mutatio facta fuerit, quid non in linguis gentium Americanarum et remotarum a nostro orbe et barbararum factum credimus ?) exhibet clarissimus Buxtorfius post praefationem Lexici sui Talmudico Rabbinici.

Ita Latini pro Π [et T]¹²⁹ Graecorum suum *Q* saepe substituerunt, et hac ratione *equus* ex ἵππος, *quinque* ex πέντε, *quotus* ex πότος, *quaero* ex τηρέω, *quartus* ex τέταρτος formarunt : pro spiritu *V* suum usurparunt ut ἐσπέρα, *vesper*, ἐσθής, *vestis*, ἦρ, *ver*, ἴς, *vis*. Sic ἐστία, *vesta*, οἶδα, *video*, ἐμέω, *vomo*, etc. Et aliquando pro eodem *S* substituerunt, ut pro ἔδος, *sedes*, ἔ se, *ei si*, ἄλς *sal*, ἑβδομος *septimus*, ἑξ *sex*, ὕδος, *sudor*, ὑπερ, *super*, ὕλη, *sylva*, ὕς, *sus*, etc.

¹²⁹ Correction apportée d'après les exemples cités par Reland , cf. *quaero* ex τηρέω, *quartus* ex τέταρτος.

De même, la lettre ç , le *sjim* arabe, est rendue tantôt par σ , tantôt par γ , tantôt par τ par les anciens Grecs, comme aussi par nous-mêmes. Les lettres η [h] et υ [‘] de l’hébreu étaient habituellement omises dans la prononciation des Grecs, ou ils ajoutaient d’autres lettres aux mots comme les Chaldéens et les Ethiopiens le font avec la lettre *n*. Parfois les lettres sont même échangées entre elles et elles se substituent l’une à l’autre, comme $\beth$ [l] pour $\daleth$ [n], υ [‘] pour ζ [s], $\daleth$ [r] pour $\beth$ [l], $\daleth$ [d] pour $\daleth$ [z], etc. Des exemples de ce phénomène se trouvent dans les mots chaldéens empruntés à l’hébreu (mais si une si grande altération des mots est survenue dans des langues aussi proches et appartenant à des peuples aussi civilisés, comment mettre en doute que la même chose soit arrivée dans les langues des peuples d’Amérique, éloignés de notre monde et barbares ?), d’après ce qu’indique l’illustre Joh. Buxtorf¹³⁰ à la suite de sa préface au *Lexicon Talmudico-Rabbinicum*¹³¹.

Ainsi les Latins ont souvent substitué leur lettre *q* au π [et au τ] grecs et de cette façon ils ont formé le mot *equus* sur $\acute{\epsilon}\pi\pi\omicron\varsigma$, *quinque* sur $\pi\acute{\epsilon}\nu\tau\epsilon$, *quotus* sur $\pi\acute{o}\tau\omicron\varsigma$, *quaero* sur $\tau\eta\rho\acute{\epsilon}\omega$, *quartus* sur $\tau\acute{\epsilon}\tau\alpha\rho\tau\omicron\varsigma$. À la place de l’esprit [grec], ils ont mis la lettre *v* qui leur est propre, ainsi $\acute{\epsilon}\sigma\pi\acute{\epsilon}\rho\alpha$ est à l’origine de *vesper*, $\acute{\epsilon}\sigma\theta\acute{\eta}\varsigma$ de *vestis*, $\acute{\eta}\rho$ de *ver*, $\acute{\iota}\varsigma$ de *vis*, $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\iota}\alpha$ de *vesta*, $\omicron\acute{\iota}\delta\alpha$ de *video*, $\acute{\epsilon}\mu\acute{\epsilon}\omega$ de *vomo*, etc. Parfois aussi ils ont remplacé ce même esprit par la lettre *s*, comme dans $\acute{\epsilon}\delta\omicron\varsigma$ face à *sedes*, $\acute{\epsilon}$ face à *se*, $\acute{\epsilon}\iota$ face à *si*, $\acute{\alpha}\lambda\varsigma$ face à *sal*, $\acute{\epsilon}\beta\delta\omicron\mu\omicron\varsigma$ face à *septimus*, $\acute{\epsilon}\xi$ face à *sex*, $\acute{\upsilon}\delta\omicron\varsigma$ face à *sudor*, $\acute{\upsilon}\pi\epsilon\rho$ face à *super*, $\acute{\upsilon}\lambda\eta$ face à *sylva*, $\acute{\upsilon}\varsigma$ face à *sus*, etc.

¹³⁰ Hébraïsant (1564-1629) qui exerçait comme professeur d’hébreu à l’université de Bâle, spécialisé dans la littérature rabbinique. Il publia divers dictionnaires et ouvrages sur l’hébreu et le chaldéen comme un *Lexicon Hebraicum et Chaldaicum* en 1607.

¹³¹ *Lexicon chaldaicum, talmudicum et rabbinicum*, 1639-1640, achevé et publié par son fils, Johannes Buxtorf (1599-1664).

Osci veteres T mutabant in P Latinum, ut τέσσαρες, πίσυρες, πέτορες, unde *Petora*, *Petoriturum*, currus quatuor rotarum, τίς, *pis*, τίτ, *pit*, unde *pitpit*, *quicquid*. Nec de vocalibus jam dicam quae et ipsae lapsu temporum aliter pronuntiantur ac antea, etiam in illis regionibus ubi maxime literae floruerunt. Sic E Graecorum oportet aliter olim fuisse pronuntiatum ac nunc, quum αὐλητρὶς πεσοῦσα sonabat uti αὐλητρὶς παῖς οὔσα, teste Theone sophista, et ἕτερος, κενοφωνία καινοφωνία inter se confundebantur.

Les anciens Osques changeaient le τ en p latin (comme τέσσαρες en face de πίσυρες et πέτορες) ; d'où *petora*, *petoriturum*¹³², désignation d'« un char à quatre roues » ; en regard de τίς il y a *pis*, et face à τίτ on a *pit*, d'où le mot *pitpit*, l'équivalent de *quicquid*.¹³³ Et ne parlons pas de certaines voyelles qui, au fil du temps, ont elles aussi été altérées, y compris dans les régions où la culture érudite fut tout à fait florissante. Ainsi il faut admettre que le ϵ grec ait été jadis prononcé d'une autre manière que maintenant, quand αὐλητρίς πεσοῦσα sonnait comme αὐλητρίς παῖς οὔσα, d'après le témoignage de Théon le sophiste¹³⁴, et quand ἕτερος se confondait avec ἐταῖρος¹³⁵ et κενοφωνία avec καινοφωνία¹³⁶.

¹³² Cf. PAUL. FEST., 207, p.227 : *PETORITUM vehiculum Gallicum. Alii Osce putant dictum, quod hi pitora quattuor appellant ; quattuor enim habet rotas*, « Petorium, voiture gauloise. D'autres pensent que ce mot appartient à la langue osque, où *petora* signifie quatre ; or cette voiture a quatre roues. » (trad. pers.) Cf également J. UNTERMANN, *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, Heidelberg, Winter, 2000, p.550 : il ramène le mot *petora* à l'osque *pettiur* « quatre ».

¹³³ Cf. C. D. BUCK, *Elementarbuch der oskisch-umbrischen Dialekte*, trad. all. E PROKOSCH, Heidelberg, Carl Winter, 1905, p.61, §126 et J. UNTERMANN, *op. cit.*, p.561.

¹³⁴ THEON, 81, 32 – 82, 3 : Ασφαῖ δὲ τὴν ἐρμηνείαν ποιεῖ καὶ ἡ λεγόμενη ἀμφιβολία πρὸς τῶν διαλεκτικῶν, παρὰ τὴν κοινὴν τοῦ ἀδιαίρετου τε καὶ διηρημένου, ὥς ἐν τῷ ΑΥΛΗΤΡΙΣ πεσοῦσα δημοσία ἔστω· ἐν μὲν γὰρ τί ἐστι τὸ ὕφ' ἐν καὶ ἀδιαίρετον, αὐλητρίς ἔστω πεσοῦσα δημοσία, ἕτερον δὲ τὸ διηρημένον, αὐλὴ τρίς πέσοῦσα ἔστω δημοσία, « Rend aussi l'expression obscure ce que les dialecticiens appellent l'amphibologie, du fait que l'expression s'y prête également à la jonction et à la séparation, comme dans 'la joueuse de flûte qui s'est trompée/la maison qui par trois fois s'est écroulée (ΑΥΛΗΤΡΙΣΠΕΣΟΥΣΑ) deviendra propriété publique. En effet la réunion et la jonction sont une chose : 'la joueuse de flûte deviendra, si elle s'est trompée, propriété publique' et la séparation en est une autre : 'la maison deviendra, si elle s'est écroulée trois fois, propriétés publiques.' » (trad. d'après M. Patillon, Collection des Universités de France) L'auteur cherche à expliquer le côté obscur et incertain dans la coupure des mots avec cet exemple. « αὐλητρίς παῖς οὔσα » est une leçon retrouvée dans plusieurs manuscrits, mais qui a été corrigée en « αὐλὴ τρίς πεσοῦσα » par Finckh dans une édition de 1834 sur base d'un passage de Quintilien (VII, 9, 4) : *Alterum est, in quo alia integro uerbo significatio est, alia diuiso, ut ingenua et armamentum et Coruinum, ineptae sane cauillationis, ex qua tamen Graeci controuersias ducunt: inde enim αὐλητρίς illa uulgata, cum quaeritur utrum aula quae ter ceciderit an tibia, si ceciderit, debeat publicari*, « Une autre forme d'ambiguïté apparaît, lorsque le mot entier signifie une chose, et, divisé, en signifie une autre, comme *ingenua* et *armamentum* et *Coruinum*, source de subtilités assurément stupides, dont les Grecs tirent cependant des controverses : telle est en effet celle qui est bien connue à propos du mot αὐλητρίς, quand on demande si c'est l'*aula* qui est tombée trois fois ou la joueuse de hautbois, si elle tombe, qu'il faut vendre. » (trad. J. Cousin, Belles Lettres) La leçon de Finckh paraît plus juste car elle permet de scinder en conservant les mêmes lettres, choix que les éditions postérieures (dont celle des Belles Lettres que nous utilisons ici) ont suivi. La leçon des manuscrits pose problème du point de vue de l'orthographe, puisque la division du mot πεσοῦσα en παῖς οὔσα ne fonctionne pas à l'écrit. Toutefois, cette version est révélatrice de la prononciation de la diphtonge αι comme [e].

¹³⁵ Voir le jeu de mots de Plutarque dans *De la pluralité d'amis*, 93e : καὶ τὸ ἄλλον αὐτὸν ἡγεῖσθαι τὸν φίλον καὶ προσαγορεύειν ἐταῖρον ὥς ἕτερον [...], « et tenir l'ami pour un autre soi-même et l'appeler *compagnon* comme pour dire l'autre [...] » (trad. R. Klaerr, Collection des Universités de France).

¹³⁶ Reland s'inspire ici des commentaires d'Erasmus aux *Epîtres*, en particulier à 1 *Tim.*, 6, 20. Cf. R. D. SIDER, *The New Testament Scholarship of Erasmus. An Introduction with Erasmus' Prefaces and Ancillary Writings*, Toronto, Toronto University Press, 2019, p. 709, n.1134 (Collected Works of Erasmus).

Ita *I* cum *EI* quondam conveniebat, quum P. Nigidius teste Gellio 13.26¹³⁷. annotabat aliter scribi *amici* in Nominativo plurali sc. *amicei*, aliter in genetivo singulari *amici* ; quum Cicero *lib.IX Epist.22*¹³⁸ βίνει convenire cum *bini* scribebat : quum ex Νεῖλος *Nilus*, εἰδωλον, *idolum*, etc. ortum traxere.

Aliter quoque ἦτα, ac nunc, pronuntiatum fuit quando Eustathius scripsit Νειλεύς convenire sono cum Νηλεύς, non vero scriptione. Diverso etiam modo *OI* extulerunt, quum inter λοιμός et λιμός vix ulla differentia audiebatur, quod Thucydides notat, oraculum hoc narrans, *lib. 2* : « ἦξει Δωριακὸς πόλεμος καὶ λοιμὸς ἅμ' αὐτῷ ». Quumque Graecum μοῖρας Sidonius Apollinaris *miras* pronuntiabat c.XV : « *Ter denas tropico prope currere climate miras* ».

¹³⁷ 13.24 dans le texte.

¹³⁸ *Epist. 16* dans le texte.

De même en latin autrefois *i* correspondait à *ei*, quand P. Nigidius d'après Aulu-Gelle (XIII, 26)¹³⁹ observait que *amici* s'écrivait différemment au nominatif pluriel *amicei* et au génitif singulier *amici* ; quand Cicéron écrivait dans sa *Correspondance* (livre IX, lettre 22), que βίνει correspond à *bini*¹⁴⁰ ; quand le mot *Nilus* fut formé sur Νεῖλος et *idolum* de εἶδωλον.

La lettre ἦτα aussi se prononça différemment de maintenant, étant donné qu'Eustathe put écrire que du point de vue de la prononciation Νεῖλεύς est semblable à Νηλεύς, mais pas du point de vue de la graphie¹⁴¹. On a aussi prononcé le son οἰ de manière différente, quand on n'entendait pratiquement aucune différence entre λοιμός et λιμός, ce que remarque Thucydide (au livre II) en racontant un oracle : ἦξει Δωριακὸς πόλεμος καὶ λοιμὸς ἅμ' αὐτῷ¹⁴² ; et quand Sidoine Apollinaire prononçait le grec μοῖρας comme *miras* (*Carmen* XV, 66) : « *Ter denas tropico prope currere climate miras* »¹⁴³.

¹³⁹ GELL., XIII, 26 : *Id quoque in eodem libro Nigidiano animadvertimus : « Si 'huius, inquit, amici' uel huius magni' scribas, unum 'i' facito extremum ; sin uero 'hi magni', 'hi amici' casu multitudinis recto, tum ante 'i' scribendum erit 'e', atque id ipsum facies in similibus. »*, « Dans le même livre de Nigidius nous nous sommes intéressés à ceci : « Si on écrit 'de l'ami', *amici*, ou 'du grand', *magni*, il faut mettre un seul 'i' à la fin ; mais si c'est *magni* et *amici* au cas direct du pluriel, alors il faudra écrire un 'e' devant le 'i' et l'on fera cela même dans les cas similaires. » (trad. R. Marache, les Belles Lettres, 1989) La graphie 'ei' pour le pluriel est étymologique et remplaçait la diphtongue 'oi', donc c'est à juste titre que Nigidius choisit cette graphie pour exprimer le pluriel. Ce n'est que plus tard que la diphtongue se simplifiera en un 'i' long.

¹⁴⁰ Dans cette lettre à Papirius Petus, Cicéron dit : *Cum loquimur 'terni', nihil flagiti dicimus ; at cum 'bini', obscenum est ? 'Graecis quidem' inquires*, « Quand nous disons 'terni' (un trio), nous ne disons rien de honteux, mais quand c'est 'bini' (une paire), c'est obscène ? 'Pour des Grecs oui' diras-tu. » Il met en relation le latin 'bini', « une paire » avec le grec, même sans citer clairement à quel mot grec il fait référence. Toutefois, βινεῖ signifie en grec « faire l'amour » et sa prononciation se confondrait avec celle du latin, engendrant ainsi un malaise pour quiconque connaît le mot grec. Cette confusion entre 'bini' et 'βινεῖ' montre qu'à l'époque de Cicéron, 'ei' était déjà prononcé 'i'.

¹⁴¹ EUST., II., 1681, 56 : ὅτι δὲ καὶ ἕτερος παραφέρεται ἥρωος, φωνῆς μὲν κοινωνῶν τῷ εἰρημένῳ Νηλεῖ, γραφῆς δὲ οὐ, ἐκεῖνος γὰρ ἐν διφθόγγῳ ἔχει τὴν παραλήγουσαν, δηλοῖ σὺν τοῖς ἄλλοις ἱστορικοῖς καὶ ὁ γράψας τεχνικὸς τὸ Νεῖλεύς τὸ διφθόγγῳ, οὐχ' ὁ πατὴρ τοῦ Νέστορος ἀλλ' ὁ Ἀττικὸς, ὁ καὶ Νεῖλεως, οὗ γενικὴ Νεῖλεω, ὡς Μενέλεω. « Parce qu'aussi l'autre héros est mal interprété, ayant en commun avec celui qu'on appelle Nélée (Νηλεύς) le son, mais pas l'écriture, celui-là en effet a l'antépénultième syllabe en diphtongue, et un grammairien indique avec les autres historiens Νεῖλεύς avec la diphtongue, pas le père de Nestor mais l'Attique, et un autre écrit Νεῖλεως, dont le génitif est Νεῖλεω comme Μενέλεω. » (trad.pers.)

¹⁴² THUC., *Guerre du Pélopie*, II, 54 : « On verra arriver la guerre dorienne et avec elle l'épidémie » (trad. J. de Romilly, Collection des Universités de France).

¹⁴³ SID. APOLL., *Carmen* XV, 66 : « [La lune] parcourt près de trois fois dix degrés dans la zone tropicale » (trad. A. Loyer, Collection des Universités de France).

Et μῶτον, quae vox Sicala est, Latini *mutuum* dixerunt, teste Varrone *l.V*¹⁴⁴ de L.L. et Hesychio.

Omnes hae causae, quam insignem mutationem in vocabula inducant¹⁴⁵, quivis facile intelligit : nec quicquam prohibet credere, quod in linguis nostri orbis contigit, etiam in Americanis contingere potuisse. Quid ? quod si illae insignem inde mutationem passae sint, hae sine dubio majorem pati debuerint.

¹⁴⁴ *l.IV* dans le texte.

¹⁴⁵ « Omnes hae causae, quam insignem mutationem in vocabula inducunt » dans le texte. Nous avons choisi de faire de la subordonnée une interrogation indirecte.

Et pour μοῖτον, qui est un mot sicilien, les Latins disaient *mutuum*, au témoignage de Varron (*De lingua Latina*, livre V) ¹⁴⁶ et d'Hésychius ¹⁴⁷.

Chacun peut facilement mesurer l'importance des changements qu'a subis le vocabulaire suite à toutes ces causes. Et rien n'empêche de croire que ce qui s'est produit dans les langues de notre monde a pu aussi arriver dans les langues d'Amérique. En effet, si celles-là ont subi une altération considérable, celles-ci ont dû sans aucun doute en subir une plus grande encore.

¹⁴⁶ VARR. *L.*, V, 179 : Si datum quod reddatur, mutuum, quod Siculi μοῖτον : itaque scribit Sophron Μοῖτον ἄντιμο<ν>. « Si de l'argent est donné et doit être rendu, on parle de *mutuum* (« prêt »), que les Siciliens disent μοῖτος. Ainsi Sophron écrit : 'Prêt à rembourser'. » (trad. pers.)

¹⁴⁷ HSCH. μ 1556 : μοιτοὶ ἄντιμοι παροιμία Σικελοῖς· ἢ γὰρ χάρις μο τὸν οἰνόχαριν.

C. COMMENTAIRE HISTORIOGRAPHIQUE

Adrien Reland ordonne son chapitre sur les langues amérindiennes de la façon suivante : après avoir évoqué les relations qu'entretiennent les langues mères et filles, il aborde les difficultés que présente la généalogie des langues amérindiennes. Afin de justifier sa réticence par rapport à des étymologies hasardeuses, il prend soin d'élaborer une méthode de travail. Ainsi, il met en garde contre le rôle du hasard dans les correspondances et contre l'illusion des onomatopées. Ensuite, il passe à la manière d'établir des relations entre des mots de langues différentes. Il explique les altérations extrêmes qu'ont pu subir les langues amérindiennes en avançant deux explications : l'influence d'une langue artificielle sacrée sur la langue vulgaire et l'absence de traditions et de normes littéraires qui auraient pu freiner le rythme des changements. Le principal changement qui a des répercussions dans le développement des langues est l'évolution de la prononciation.

Nous allons suivre la structure de sa réflexion pour rédiger notre commentaire : en commençant par la conception de Reland sur les origines des langues, nous nous concentrerons ensuite sur son programme méthodologique en trois parties : la première concerne les étymologies et la définition du champ de recherche, ainsi que les dangers contre lesquels il met en garde (le hasard, les onomatopées). Le deuxième critère méthodologique repose sur l'attention portée aux mécanismes internes de la langue, le troisième sur les éléments phonétiques et leur évolution. Nous parlerons également de la terminologie utilisée par le linguiste, car il s'agit d'un aspect important pour comprendre les cadres mentaux qui définissent la linguistique à son époque.

1. Les origines des langues

Adrien Reland n'est pas le premier à s'attaquer à la généalogie des langues amérindiennes et des langues en général. Si la théorie de l'hébreu langue-mère reste privilégiée, des savants tentent d'affiner la parenté linguistique entre l'Amérique et l'Europe : ainsi, avant lui, Hugo Grotius avait donné une origine norvégienne aux langues d'Amérique du Nord et chinoise à celles de la partie sud du continent ; Reland mentionne une tentative de faire remonter ces peuples aux Phéniciens et précise que les théories différentes abondent. L'hébreu reste dans ses développements la langue originelle (p.146, §3: *Quum sine dubio gentes Americanae eundem nobiscum Noachum parentem habeant*), mais la question est alors de savoir à quel moment les langues amérindiennes se sont séparées de la branche hébraïque. Reland affiche clairement sa position en insistant sur le fait que la distance géographique entre deux langues

influe proportionnellement sur leur évolution. Pour ce faire, il compare l'évolution des langues avec le cours d'un fleuve, qui ralentit et semble stagner au fur et à mesure qu'il s'éloigne de sa source¹⁴⁸. Il explique ainsi qu'il est impossible de faire remonter les langues amérindiennes à l'hébreu et que les étymologies opérées par ses prédécesseurs dans ce sens sont trop hasardeuses. À aucun moment, il est vrai, l'auteur ne remet en doute la primauté originelle de l'hébreu, mais son mérite est de nuancer l'importance de cette langue dans la réflexion étymologique. Pour citer Bastiaensen, il « réalise le paradoxe d'affirmer l'origine hébraïque des langues, tout en accumulant des faits qui ne font qu'affaiblir cette position »¹⁴⁹. Plus que l'identification d'une langue mère pour les langues amérindiennes, c'est la méthode comparative qui préoccupe le linguiste.

2. Développement d'une méthode

Dans son article sur les conceptions linguistiques de Reland, Michel Bastiaensen relève plusieurs éléments fondamentaux dans la méthodologie du savant¹⁵⁰ :

- 1) il évite les « étymologies hybrides », c'est-à-dire des étymologies qui rattachent des parties d'un même mot à des langues différentes ;
- 2) il privilégie la langue même et les réalités du pays pour expliquer certains mots ;
- 3) il cherche à éviter les explications circulaires ;
- 4) il rejette les mots rares ou trop particuliers pour faire des rapprochements entre différentes langues ;
- 5) il privilégie l'explication étymologique par les mécanismes internes d'une langue plutôt que par des ressemblances phonétiques ;
- 6) il établit les origines de certains mots en relevant des constantes phonétiques basiques.

Dans notre commentaire du *De linguis Americanis*, nous traiterons successivement de l'objet de l'étymologie, des précautions à prendre à cet égard et de la question des changements phonétiques.

¹⁴⁸ Cf. T. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders. Het vroegmoderne taalvergelijkende onderzoek in de Lage Landen*, Bruxelles, Palais des Académies, 2010, p.469-470.

¹⁴⁹ M. BASTIAENSEN, « Adrien Reland et la justification des études orientales (1701) », in Roland Mortier et Hervé Hasquin (éds.) *Groupe d'étude du XVIIIe siècle de l'Université Libre de Bruxelles : Etudes sur le XVIIIe siècle I*, Bruxelles, Ed. de l'Université de Bruxelles, 1974, p. 21.

¹⁵⁰ M. BASTIAENSEN, « Adrien Reland à la recherche d'une méthode comparative », dans *Histoire, Épistémologie, Langage*, tome VI, fasc.2, 1984, pp.45-54.

a. L'objet de l'étymologie

Dans le cadre de ses recherches sur les langues d'Amérique, Adrien Reland a été confronté à une masse de données et d'informations accumulées par les missionnaires chrétiens qui se rendaient au Nouveau Monde et qui se sont trouvés face à des langues totalement étrangères. Il annonce lui-même qu'il s'est inspiré de nombreux auteurs pour constituer un corpus lexical qui servira de base à un examen comparatif des langues amérindiennes (p.145, §2 : [...] *ex plurimis scriptoribus ea collegi* [...]). Il est difficile par contre de savoir exactement quels auteurs Reland a consultés avant de rédiger son traité à l'époque. Toon van Hal fait observer une certaine similitude dans les développements des auteurs du 17^e siècle quant à la méthodologie¹⁵¹. Ainsi Hugo Grotius, qui a traité des langues amérindiennes avant Reland (*De origine gentium Americanarum dissertatio*, 1642) s'est heurté à une vive réaction de la part de son contemporain Johannes de Laet¹⁵² à cause de son manque de rigueur. Ce dernier donne déjà une ébauche de ce que l'on retrouve en partie chez Reland en 1708, en ce qui concerne les mots les plus probants pour la comparaison étymologique (le « vocabulaire fondamental »)

*[...]non satis est, paucula vocabula [...] reperiri, sed oportet ipsum linguae aut dialecti genium, pronuntiandi rationem, constructionis modum, et imprimis nomina earum rerum quae domesticae et maxime communes illi genti sunt, attendere : nam alias non difficile est omnibus linguis reperire vocabula, convenientia aliquo modo cum aliis linguis.*¹⁵³

*Inter alia, nomina memborum humani corporis solent aliquod saltem vestigium suae originis servare [...]. Eadem quoque ratione est in numerorum nominibus, et numerandi modo : eadem in temporum mensura et aliis : de quibus dixi in Americae descriptione.*¹⁵⁴

¹⁵¹ Toon VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders. Het vroegmoderne taalvergelijkende onderzoek in de Lage Landen*, Bruxelles, Palais des Académies, 2010, pp. 448-452. Il précise que les réflexions des linguistes se faisaient généralement individuellement, sans qu'ils aient connaissance des méthodes élaborées avant eux par leurs prédécesseurs ou leurs contemporains.

¹⁵² De Laet publie une longue réfutation point par point l'année d'après, en 1643 (*Notaes ad disstertationem Hugonis Grotii de origine gentium Americanarum : et observationes aliquot ad meliorem indaginem difficillimae illius quaestionis*), qui est suivie d'une réponse de Grotius, puis d'une seconde publication du premier. La mort de Grotius en 1645 a coupé court à la discussion. Cf. G. J. METCALF, op.cit., pp. 123-131.

¹⁵³ Johannes DE LAET, *Notaes ad disstertationem Hugonis Grotii de origine gentium Americanarum : et observationes aliquot ad meliorem indaginem difficillimae illius quaestionis*, Amsterdam, Elzevir, 1643, pp. 30-31. « Il n'est pas suffisant de trouver peu de mots, [...] mais il est nécessaire qu'on observe le génie-même de la langue ou du dialecte, la manière de prononcer, le mode de construction et surtout les noms des choses domestiques et les plus communes à ce peuple : car sinon il n'est pas difficile de trouver des mots dans toutes les langues ressemblant d'une certaine façon à d'autres langues. » (trad. pers.)

¹⁵⁴ *Id.*, p. 54. « Entre autres, les noms des membres du corps humains conservent habituellement une trace de son [la langue] origine [...]. On trouve le même raisonnement dans les noms des nombres et la façon de compter, ainsi que dans la mesure du temps et d'autres choses dont j'ai parlé dans ma description de l'Amérique (publiée en 1630 en latin et en français sous le titre *L'histoire du Nouveau Monde ou description des Indes occidentales*). » (trad.pers.)

Ainsi, de Laet s'insurge contre le manque de rigueur dans la démarche de Grotius, qui rapproche de nombreux mots de peuples amérindiens avec des correspondants phonétiques norvégiens en se permettant des métathèses et des liens très lâches. Pour de Laet, il est important de définir le champ lexical en prenant en compte une assez grande quantité de mots, ainsi que les réalités phonétiques et culturelles des peuples étudiés. Par exemple, le terme *Pagod* que Grotius retrouve chez les Amérindiens est en réalité inexistant chez eux, alors qu'on le trouve chez les peuples indiens vivant sur le Gange¹⁵⁵. De Laet précise ensuite le champ sémantique des mots à étudier en énumérant les parties du corps, les noms des nombres, les calculs et la mesure du temps. Dans tous les cas, il privilégie les *nomina domestica*, c'est-à-dire les noms courants dans la vie quotidienne¹⁵⁶.

Reland entreprend lui aussi de définir l'objet de son étude afin d'éviter la prise en compte de mots qui pourraient être empruntés (ce qui est le risque si le chercheur choisit des mots rares ou particuliers à un domaine). Il souligne, à l'instar de De Laet, l'importance des mots communs (*nomina communiora*, p.145, §2) que sont les nombres, les astres comme le soleil et la lune, mais aussi les éléments naturels comme la terre et l'eau, et les concepts moraux basiques que sont le bien et le mal. Il illustre sa méthode par des exemples européens : le chiffre six, le vin ou encore les oreilles, qu'il fait remonter à l'hébreu (p.151, §5).

Développer une méthodologie est important pour un esprit systématique comme Reland : il est conscient du tort qu'ont pu faire à la recherche étymologique des chercheurs avant lui comme Becanus¹⁵⁷ et Schrieckius, qu'il cite précisément et dont il dénonce les vices de méthode. Ainsi Reland montre les dangers d'une mauvaise réflexion étymologique, dans ce cas-ci influencée par des motivations nationalistes. Les deux hommes en effet considèrent le néerlandais comme la plus ancienne de toutes les langues et ils tentent même de prouver que l'hébreu en tire son origine, par des étymologies plus que hasardeuses : un exemple est le mot pour « Dieu » en hébreu, qui viendrait du néerlandais *heel hoed* (p.152, §5). Motivée uniquement par quelques sons en commun et par une volonté de faire coïncider les sens des deux côtés, cette étymologie est erronée et Reland s'en rend bien compte. C'est pourquoi il se

¹⁵⁵ *Id.* p.33.

¹⁵⁶ Cf. J.-C. MULLER, « Quelques repères pour l'histoire de la notion de vocabulaire de base dans le précomparatisme », dans *Histoire Épistémologie Langage*, vol. 6 / 2, 1984, p. 37-43.

¹⁵⁷ Voir J.C. METCALF, *op.cit.*, pp.40-42 : « It is true that Becanus' ideas are presented in what is almost a stream of associations, without a clear and orderly organization of material. ». Becanus, bien qu'il ne doive pas être négligé dans son apport au développement de la linguistique puisqu'il est le premier à rédiger sur l'hypothèse d'une origine scythique des peuples germaniques, a été décrié par beaucoup de ses contemporains et il est resté une figure controversée tout au long du siècle.

voit obligé de mettre en garde contre deux des erreurs faites dans des démarches qui ne sont pas systématiques.

Reland signale deux obstacles importants à l'étymologiste qui souhaiterait rapprocher deux langues, à savoir le rôle du hasard dans la formation des mots et les onomatopées.

b. Les difficultés de l'étymologie : le hasard

Il est vrai que notre auteur n'est pas très original dans sa compréhension de la place du hasard dans la ressemblance linguistique : son compatriote Abraham Mylius distingue également le hasard, l'emprunt, l'origine commune et la conservation des liens naturels entre les mots et les choses qu'ils désignent (les onomatopées, limités aux noms de sons et d'animaux)¹⁵⁸. Il est toutefois important pour Reland de souligner cet aspect de l'étymologie puisque c'est souvent un principe qui est ignoré des linguistes de son temps (du moins ceux qu'il critique). Si un savant prend en compte toutes les ressemblances qu'il trouve pour établir des liens entre des langues, il s'expose forcément à des coïncidences fortuites : il suffit de quelques rapprochements erronés pour décrédibiliser toute la réflexion. C'est pourquoi Reland insiste tant sur l'importance d'établir une liste de termes éligibles pour l'étymologie. Sa réflexion est basée sur le bon sens et la prudence : si le linguiste prend une liste de mots assez étendue et surtout d'utilisation quotidienne et commune chez le peuple qui parle la langue, il aura d'autant moins de chances de se tromper dans ses conclusions. Les mots élémentaires réduisent la probabilité de provenir d'un emprunt, et la quantité assure assez d'exemples pour confirmer ou réfuter la parenté de deux langues concernées¹⁵⁹.

Reland donne au sujet du hasard dans les correspondances principalement deux exemples, fonctionnant comme raisonnements par l'absurde : la comparaison de l'éthiopien et du sabin ainsi que celle du néerlandais et du malais. Les deux paires de langues n'ont aucune raison d'être fortement liées, puisqu'elles sont éloignées par la distance géographique et ne présentent pas assez de correspondances pour être apparentées avec certitude. Ces deux arguments donnés ici ne sont pas exprimés explicitement par Reland, mais sont clairement pris en compte dans sa réflexion : rappelons qu'il a parlé de l'évolution des langues selon l'éloignement géographique dans son introduction et que le choix du vocabulaire a une très

¹⁵⁸ Voir à ce sujet G. J. METCALF, *On Language Diversity and Relationship from Bibliander to Adelung*, édité et introduit par Toon Van Hal et Rav Van Rooy, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 2013. (Studies in the History of the Language Sciences 120), pp. 7 ; 92-104. Voir également T. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders. Het vroegmoderne taalvergelijkende onderzoek in de Lage Landen*, Bruxelles, Palais des Académies, 2010, pp. 209-247.

¹⁵⁹ Cf. J.-C. MULLER, *op.cit.*, p. 37-43.

grande importance pour lui, comme nous l'avons expliqué ci-dessus. Dans le bref développement de sa mise en garde contre le rôle du hasard, Reland montre sa logique et sa prudence. Il fait preuve d'objectivité et ne se laisse pas abuser par des rapprochements phonétiques qui semblent trop beaux pour être vrais.

c. Les difficultés de l'étymologie : l'onomatopée

La deuxième partie du développement de Reland sur les erreurs des étymologistes s'articule autour des onomatopées. Ces mots sont pris en compte à tort par des linguistes négligents ou trop peu systématiques. Leur définition est simple et claire dans la tête de l'auteur : *ut sono suo rem quam significant, exprimant* (p.148, §4). Les onomatopées sont utilisées en parlant d'animaux ou d'éléments naturels bruyants. C'est un chapitre important puisque les exemples donnés (le cri des oiseaux, celui du chien, du coq) pourraient être considérés comme des mots courants par l'étymologiste qui voudrait appliquer la méthode de Reland, mais qui, du fait de leur nature onomatopéique, doivent en être exclus. L'explication des mots enfantins pour le père et la mère en sont l'illustration parfaite : tout en étant des mots courants, ils ne doivent pas être utilisés dans le cadre d'une comparaison puisqu'ils proviennent tout simplement des premiers sons émis par les petits enfants.

Ce passage de Reland est par ailleurs cité par John Walsh dans son livre *Sketches of Hebrew and Egyptian antiquity*. L'auteur y explique les causes des changements dans une langue et définit les noms donnés par les enfants comme « capricious creation of new words »¹⁶⁰ et les onomatopées comme « new coined words, taken from the sounds and noises of different creatures, or from the collision and accidental rencontre of inanimate substances ».

d. Les mécanismes internes de la langue

Reland préfère expliquer les origines de certains mots par la langue étudiée que par des ressemblances phonétiques avec d'autres. C'est ce que montre son exemple (p.148, §3) du mot néerlandais *straat*. Il souligne la ressemblance de ce mot avec *siraat* en arabe et avec le *strata* latin, mais au lieu de se contenter de les faire remonter l'un à l'autre, notre auteur est lucide sur leur origine différente. En effet, il précise : *Strata enim est a sternere, non Siraat Arabicum* (p.148, §3). Il fait la même réflexion sur le mot *satum* qui est formé sur *serere* et n'a rien à voir avec le persan *zadeh*, « né de ». Reland prend donc en considération la dérivation interne d'un mot dans une langue donnée avant de se laisser tenter par une ressemblance phonétique

¹⁶⁰ J. WALSH, *Sketches of Hebrew and Egyptian antiquity*, intended as an introduction to the Pentateuch, Dublin, John Halpen, 1793 p.71.

séduisante avec une langue plus ou moins éloignée. L'auteur insiste sur le fait qu'avant de faire intervenir un mot dans une comparaison, il faut d'abord analyser sa formation et sa justification dans la langue même. Nous trouvons un autre exemple de cette démarche avec le mot *auses*, une ancienne forme latine qui donnera après le rhotacisme (qui était inconnu à Reland) *aures* : *auses antiquorum postea deflexum in aures, auricula, et oricilla apud Catullum* (p.151, §5).

e. Les constantes phonétiques

Les études de Reland sur l'évolution des mots et leurs origines reposent également sur une fine observation des changements phonétiques. Comme beaucoup d'humanistes¹⁶¹ de son époque, il est attentif aux voyelles qui ont les mêmes points d'articulation et à leur relation. Il tente de repérer des constantes, qu'il relève systématiquement afin de pouvoir les appliquer à d'autres langues encore inconnues, comme il le note à la fin de son paragraphe 8 (p.159) : *nec quicquam prohibet credere, quod in linguis nostri orbis contigit, etiam in Americanis contingere potuisse*. Refusant de s'avancer dans des extrapolations risquées, Reland se satisfait d'énumérer les règles comme base de réflexion.

Il relève beaucoup d'exemples hébreux et chaldéens, mais aussi latins et grecs. Concernant l'hébreu, l'interchangeabilité que remarque Reland concerne surtout les liquides, ce qui a été noté avant lui par Hayne¹⁶² et par Schrieckius. Ce dernier écrit : *facile conuertitur in Lamed L, quum qui R nequeunt effari, L pronuntiabant. Saepe etiam conuertitur in M, N, quia haec quattuor r, l, m, n liquidae vocantur, interdum etiam in S*¹⁶³. Nous ne savons pas si Reland a lu Hayne, mais il connaissait en revanche Schrieckius puisqu'il le nomme dans son traité.

Pour ce qui est du latin et du grec, les intuitions du linguiste sont souvent correctes d'après nos connaissances actuelles : ainsi il relève la correspondance latin *q(u)* : grec π/τ , latin *s-* : grec esprit rude¹⁶⁴, latin *v-* : grec esprit. Ce dernier développement est le plus sporadique

¹⁶¹ Par exemple Becmann, Boxhorn ou encore Mylius : cf. T. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders*, op. cit., 2010, p. 457.

¹⁶² Thomas HAYNE, *Linguarum cognatio : seu de linguis in genere et de variarum linguarum harmonia dissertatio*, Londres, Norton, 1639, p.50 : Nam liquidae pro sua inter se cognatione mutuum praestant officium.

¹⁶³ Adrianus SCHRIECKIUS, *Monitorum secundum libri V*, Ypres, Belletti, 1614, p.5 : « [la lettre Resch ר] est facilement changée en lamed, l, parce que ceux qui ne savent pas prononcer le r disent l. Elle est aussi souvent changée en m et n, parce que les quatre lettres r, l, m et n sont appelées des liquides, et elle est parfois même changée en s. » (trad. pers.)

¹⁶⁴ Ce parallèle est bien connu à l'époque de Reland. Il a déjà été observé à l'antiquité : cf. GELL, XIII, 9 : sed ut, quod Graeci ὑπέρ, nos 'super' dicimus, quod illi ὑπτιος, nos 'supinus', quod illi ὑφορβός, nos 'subulcus', quod item illi ὕπνος, nos primo 'sypnus', deinde [...] somnus. « Mais de même que nous disons super ce qui est en grec ὑπέρ, supinus ce qu'ils disent ὑπτιος, subulcus pour ὑφορβός, et de même encore que ce qu'ils nomment ὕπνος,

dans les étymologies latino-grecques puisque cette correspondance entre « l'esprit grec » et la lettre *v* latine est due à la présence d'un ancien digamma *F* à l'initiale. Il a chuté en grec en ne laissant aucune trace et son pendant latin s'est conservé sous la forme de la lettre *v*. La formulation de Reland est erratique puisque la correspondance ne concerne pas l'esprit : on peut toutefois être sûr qu'un *v* latin répondra à une voyelle à l'initiale grecque. En revanche, les deux premiers points relevés par Reland sont plus réguliers à observer : la lettre *q(u)* en latin peut effectivement correspondre à un π ou un τ grec et remonte en réalité à une ancienne labiovélaire [*k^w*] en proto-indo-européen (PIE). Le traitement de cette labiovélaire est particulier en grec tandis que le latin la conserve sous la forme *qu-*. Le son *s* à l'initiale en PIE donne une aspiration en grec, mais se conserve en latin, comme le relève Reland. Nous pouvons noter que dans les conceptions de Reland, les Romains ont systématiquement dérivé leur vocabulaire du grec : ainsi il pose que le latin a apporté des changements (*substituerunt, usurparunt*) au grec, sans considérer que les deux langues ont évolué différemment à partir d'une même origine. Ces exemples relèvent de correspondances entre langues différentes, mais le linguiste note également des évolutions internes, qui concernent principalement les voyelles.

En ce qui concerne ces voyelles, Reland remarque une évolution du grec qui nous est bien connue aujourd'hui : à son époque, où prévalait la prononciation byzantine, le groupe α se prononçait [*e*] comme la lettre ϵ , le groupe ϵ et le η ont vu leur prononciation confondue. Ceci est dû à leur prononciation en [*i*]¹⁶⁵, ce que ne relève pas directement Reland. Il établit clairement qu'en latin ce ϵ donne une voyelle *i*, mais il ne le note pas pour la lettre η . Le lecteur peut cependant le déduire seul grâce aux exemples donnés par Reland : il constate que Νεῖλος donne *Nilus* en latin, mais aussi que la prononciation de Νεῖλεός et Νηλεός se confond. Le raisonnement n'est pas difficile à faire, mais requiert de l'attention de la part du lecteur. Le son α a aussi des évolutions différentes, pouvant se confondre avec le son [*i*] (l'exemple donné par Reland est l'équivalence $\lambda\omicron\mu\acute{\omicron}\varsigma$ - $\lambda\iota\mu\acute{\omicron}\varsigma$) et le son [*u*] (équivalence $\mu\omicron\iota\tau\omicron\nu$ -*mutuum*).

3. Le vocabulaire du linguiste : reflet de son objectivité ?

La démarche de Reland se fait dans la prudence, ce qui se reflète dans son vocabulaire. Michel Bastiaensen a fait une liste des termes utilisés par le linguiste et les classe en cinq catégories¹⁶⁶ : les termes d'identité, de ressemblance, de généalogie ou d'évolution, de

nous l'avons dit d'abord *synnus* puis [...] *somnus*. » (trad. R. Marache, Collection des Universités de France). La relation est notamment présente chez Becmann, Boxhorn et Saumaise.

¹⁶⁵ La référence de Reland est Eustathe de Thessalonique, qui a vécu au XII^e siècle PCN et qui connaissait donc la prononciation byzantine du grec.

¹⁶⁶ M. BASTIAENSEN, *op. cit.*, pp.46-47.

dérivation et d'action modificatrice. L'auteur fait remarquer : « cette abondance terminologique seule suffit à faire soupçonner une certaine imprécision dans le maniement des concepts ».¹⁶⁷ Nous avons donc d'un côté une masse de vocabulaire et de l'autre trop peu de données pour l'exploiter. En effet, les linguistes de l'époque de Reland très souvent ne définissent pas les termes qu'ils utilisent. Il faut donc faire découler leur sens du contexte de leur emploi, comme le fait Bastiaensen dans son article.

Ayant relevé les occurrences de chacune des cinq catégories terminologiques, nous constatons que ce sont les termes généalogiques et d'évolution qui apparaissent le plus souvent, à côté des mots indiquant la ressemblance et ceux qui concernent une action modificatrice. Les termes de dérivation (des verbes comme *derivare* et *deducere*) restent minoritaires dans la partie du traité qui nous concerne ici. Ce n'est pas étonnant puisque Reland, comme nous l'avons dit plus haut, est un savant prudent et il se risque rarement à indiquer des dérivations d'une langue à l'autre. Les termes d'identité, qui s'appliquent à l'orthographe ou la prononciation, trouvent assez peu d'occurrences chez Reland dans ce traité.

En revanche, ce qui l'occupe en grande partie, c'est l'évolution des langues, puisque le sujet de son traité est l'origine des peuples amérindiens et de leurs langues. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant de trouver une abondance de termes concernant les origines (*ortus, origo*) et les modifications apportées aux langues par le temps ou les hommes (*mutare, deflectere*). Ainsi Reland recourt cinq fois à la métaphore de la source d'eau (*fons*) pour parler d'une langue-mère (pp. 143, 144, 151). Cette figure de style est courante dans les traités contemporains du linguiste, tout comme le parallèle établi par Reland avec le fleuve au début de son traité (p.143).¹⁶⁸ Nous pouvons également noter que tous ces concepts restent basés sur l'observation et sont donc plutôt objectifs. Les termes de dérivation et d'action modificatrice se trouvent déjà dans un raisonnement plus poussé du linguiste : à ce moment, il s'avance sur des hypothèses d'évolution concrètes. Les notions de modification sont concentrées à la fin du traité de Reland, lors de son développement sur l'évolution de la prononciation. *Mutare* reste assez neutre alors que *deflectere* a clairement une connotation négative. L'auteur se sert une seule fois de ce dernier terme dans son traité afin d'expliquer la corruption des langues amérindiennes à cause de l'absence de littérature indigène.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p.47.

¹⁶⁸ Cf. T. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders*, op.cit., 2010, p.469.

Mais le concept le plus courant est la *convenientia*, une notion qui revient tout au long de l'exposé. Contrairement à l'identité qui repose sur l'orthographe ou la prononciation d'un mot, la *convenientia* est une ressemblance qui porte « à la fois sur l'aspect phonique et sémantique »¹⁶⁹. Nous l'avons traduit par « ressemblance » ou « correspondance ». C'est une notion objective qui peut cependant avoir plusieurs degrés : soit il s'agit d'une correspondance fortuite, soit c'est une véritable parenté (à ce moment les termes d'identité seront utilisés), soit il s'agit d'une parenté mais conjecturale car éloignée (Reland utilisera alors des termes généalogiques).

L'expression de la rencontre fortuite est illustrée au troisième paragraphe du traité. Reland écrit : *Nec enim sufficit, ut una lingua ex alia orta dicatur, voces quasdam inter se convenire* (p.146 §3). Il considère bien là une correspondance de son et de sens, mais elle n'est pas toujours gage de parenté. Il faut à ce moment être vigilant, car ces ressemblances peuvent donner lieu à des étymologies erronées.

Par ailleurs, le cinquième paragraphe du traité montre l'utilisation de la *convenientia* pour parler de la parenté des noms du chiffre 6 : *Sic nostrum ses convenit cum Latino sex, [...]*. C'est dans cette deuxième acception de la notion de *convenientia* que Reland s'avance le plus et qu'il montre sa quasi-certitude quant à son étymologie. Comme ses propres raisonnements étymologiques restent assez rares (il signale des ressemblances sans toujours se prononcer sur leur signification dans les relations entre deux langues), la *convenientia* au sens de correspondance parfaitement assurée est moins fréquente que les deux autres conceptions du terme.

En troisième lieu, Reland utilise la *convenientia* lorsqu'il établit sa liste de mots communs : *convenientia [...] optime possit ostendi ex vocibus communioribus* (p.145 §2). Il parle à ce moment d'une correspondance qui peut témoigner d'une parenté linguistique plus ou moins proche. En fait, la *convenientia* est fortement liée à la parenté selon l'éloignement spatial et temporel entre deux langues. Plus deux langues sont proches, plus les correspondances entre leurs mots seront signes d'une parenté. Ceci explique pourquoi Reland utilise le verbe *convenire* aux pages 146-148 dans le paragraphe 3 pour montrer des correspondances ponctuelles entre

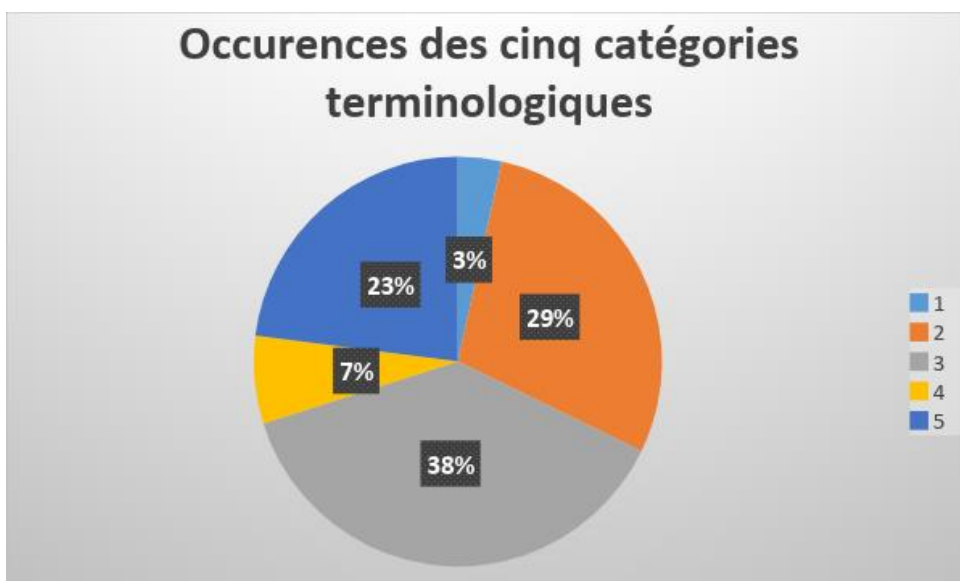
¹⁶⁹ M. BASTIAENSEN, *op.cit.*, p. 48. Voir aussi DROIXHE, *op.cit.*, 1978, p.58 : Abraham Mylius dans son *Lingua Belgica* (1612) définissait lui aussi un certain nombre de règles pour évaluer la pertinence de ses comparaisons : l'une d'entre elles voulait que la correspondance s'étende non seulement au son, mais aussi à la forme, ce qui rejoint les conceptions de Reland.

l'éthiopien et le sabin et entre le malais et le néerlandais, sans qu'elles ne laissent supposer une origine commune aux deux langues.

La *convenientia* est donc un terme extrêmement courant, utilisé pour désigner des ressemblances à la fois phonétiques et sémantiques et connaissant plusieurs degrés d'objectivité : il peut évoquer une pure ressemblance fortuite comme une ressemblance attribuée à une parenté plus ou moins proche. La difficulté à cerner le terme de la *convenientia* illustre l'imprécision des linguistes dans leur méthodologie. Le lecteur doit donc être prudent et doit parfois utiliser le contexte pour comprendre la volonté de l'auteur, savoir si il signale une correspondance ou s'il envisage cette correspondance comme preuve d'une parenté. Rappelons qu'au XVII^e siècle, la généalogie des langues est une étude récente et que les savants ne sont pas équipés pour désigner de nouvelles réalités et de nouvelles relations entre les idiomes. Le flou terminologique est le reflet d'une méthode qui n'est pas encore clairement établie. Reland, malgré sa volonté et son exigence de rigueur, tout comme de Laet et Mylius avant lui, ne considère pas nécessaire de définir le vocabulaire scientifique utilisé dans ses démarches comparatives. Son sens était peut-être clair dans l'esprit du savant et cette imprécision peut parfois servir ses propres intérêts : elle permet de rester prudent dans sa réflexion.

Les cinq groupes lexicaux d'après Michel Bastiaensen

1) Termes d'identité	Occurrences
<i>idem</i>	2
<i>non diversus</i>	1
Total	3
2) Termes de ressemblance	
<i>convenientia, convenire</i>	20
<i>affinitas, affinis</i>	5
Total	25
3) Termes généalogiques et d'évolution	
<i>ortus</i>	19
<i>origo</i>	9
<i>fons</i>	5
Total	33
4) Termes de dérivation	
<i>derivare</i>	2
<i>(de-)ducere</i>	4
Total	6
5) Termes d'action modificatrice	
<i>mutare</i>	14
<i>permutare</i>	2
<i>substituere</i>	2
<i>deflectere</i>	1
<i>alterare</i>	1
Total	20



Deuxième partie : Adrien Reland et le développement des études perses. Analyse de l'*Oratio pro lingua Persica* (1701)

A. INTRODUCTION

Dans la deuxième partie de ce mémoire, nous étudierons les conceptions de Reland sur l'importance de l'étude de la Perse et de sa culture, d'après son discours inaugural à l'Université d'Utrecht. Dans son *Oratio pro lingua Persica et cognatis literis orientalibus*, Reland défend autant la langue perse elle-même que les domaines de connaissances auxquels elle donne accès, comme l'histoire et la civilisation perses ainsi que les religions musulmane et zoroastrienne.

1. L'élaboration de l'*Oratio*

En 1701, Adrian Reland fut nommé professeur de langues orientales (*professor linguarum Orientalium*) à l'Université d'Utrecht. Il prononça son *Oratio inauguralis* (première leçon solennelle), le 21 février 1701. Ce type de discours est un plaidoyer « pro domo », qui vise à justifier la discipline du professeur, monnaie courante lors la prise de possession d'un professorat. Dans la défense de son domaine d'études et de recherches, le professeur entrant ne manque pas de recourir à toute une série de procédés purement rhétoriques : plein d'humilité, il reconnaît qu'il n'égale jamais ses prédécesseurs (*At quis ego sum, Viri Maximi, et quantula est mea doctrina aut eruditio, ut mihi haec persona imponatur, et humeri mei fulcire debeant ruinas literarum labantum ?*, p. 36) et annonce qu'il fera de son mieux pour se montrer digne de la charge qui lui est confiée (*Sed confirmat me vestra auctoritas, cui reluctari mihi religio est, qui probare vobis decrevi diligentiam et industriam meam [...]*, p. 36).

Au début de son *Oratio*, Reland explique le choix de son sujet. Etant professeur de langues orientales, il pourrait centrer son discours sur les langues de son choix. Il les énumère lui-même : l'hébreu, le syriaque, l'arabe (p. 8). Or les deux premières ont déjà été amplement traitées par les théologiens avant lui. De plus, justifier l'étude de l'arabe n'est pas une priorité pour le savant puisque deux grands arabisants, van Erpe et Castell, en ont fait l'apologie dans leurs propres discours inauguraux (cf. Th. Erpenius, *Oratio tres de linguarum Ebraeae et Arabicae dignitate*, publiées en 1621 ; Edm. Castellus, *Oratio in Scholis Theologicis habita ... cum praelectiones suas in secundum Canonis Avicennae librum auspicaretur*, 1667)¹⁷⁰. C'est

¹⁷⁰ Nous pouvons également citer les discours inauguraux de T. GRAVIUS, *Oratio de linguae Arabicae utilitate et praestantia* (1639), J.H. HOTTINGER, *Dissertatio de usu linguae Arabicae in Theologica, Medicina,*

donc le persan que Reland choisit de défendre et d'illustrer, domaine qui l'intéressait avant tout et qu'il traitera dans trois dissertations (publiées entre 1706 et 1708) dans ses *Dissertationes miscellaneae* : le *De Persicis vocabulis Talmudis*, le *De vetere lingua Indica*¹⁷¹ et le *De reliquiis veteris linguae Persicae*, dont nous avons déjà parlé plus haut. Bien évidemment, les études perses ne commencent pas avec Reland, mais sont nées déjà deux siècles plus tôt.

2. L'origine des études perses : les XVI^e et XVII^e siècles

L'étude philologique du persan remonte à la deuxième moitié du XVI^e siècle, quand des manuscrits perses furent mis à la disposition des érudits européens. Un texte de la plus haute importance pour le développement de l'étude de la langue perse est une traduction du Pentateuque par un rabbin d'Istanbul, Ya'qub ben Tawus. Cette version perse rédigée en caractères hébraïques fut imprimée en 1546 à Constantinople, dans le cadre d'une édition polyglotte de la Bible de Moïse¹⁷². Franciscus Raphelengius découvrit ce texte qui, malgré l'écriture hébraïque, présentait de nombreux mots rappelant des termes semblables dans plusieurs langues européennes, dont le néerlandais¹⁷³. Cet événement amorça une vague d'intérêt pour la langue perse et plus particulièrement pour son lien avec les langues germaniques, dont nous parlerons plus loin. Toujours au XVI^e siècle, des manuscrits étaient acquis par des voyages de particuliers vers l'Est, ou par des acheteurs curieux sur des marchés. Nous possédons d'ailleurs encore des exemples de gloses indiquant l'origine et le mode d'acquisition de certains textes¹⁷⁴.

Avant le XVII^e siècle, l'Iran n'avait pas attiré beaucoup de voyageurs occidentaux. Une source importante de données sur la culture de l'Iran antique était la ville de Persépolis, visitée vers 1320 pour la première fois par un Européen, un frère nommé Odoric. Il décrivit un espace

Jurisprudentia, Philosophica et Philologia (1652) et T. HYDE, *Oratio de linguae Arabicae antiquitate, praestantia et utilitate* (1691), trois auteurs auxquels Reland fait référence dans son discours.

¹⁷¹ Le titre de ce traité n'est pas représentatif de son rapport avec le perse : Reland tente d'y prouver que les Anciens confondaient les Indiens et les Perses, sujet qu'il aborde déjà dans le discours que nous traitons ici. Cf. M. BASTIAENSEN, « Adrien Reland et la justification des études orientales (1701) », in Roland MORTIER et Hervé HASQUIN (éds.) *Groupe d'étude du XVIII^e siècle de l'Université Libre de Bruxelles : Etudes sur le XVIII^e siècle*, vol. 1, Bruxelles, Ed. de l'Université de Bruxelles, 1974, pp. 16-17.

¹⁷² J.T.P DE BRUIJN, « Iranian Studies in the Netherlands », in *Iranian Studies*, vol. 20, n° 2/4, 1987, p.165.

¹⁷³ François Ravlinghien, spécialiste néerlandais des langues orientales (1539-1597), qui enseigna à Leyde à partir de 1586. – Cf. D. DROIXHE, « The Failure of the Germano-Persian Kinship. Around the Polyglot Bible », in Bernard COLOMBAT (éd.) *Histoire des langues et histoire des représentations linguistiques*, Paris, Honoré Champion, 2018, p. 169 (« Bibliothèque de grammaire et de linguistique », 61), ou encore T. VAN HAL, « The Earliest Stages of Persian-German Language Comparison », in Gerda HASSLER (éd.) *Studies in the History of the Language Sciences*, vol. 115, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 2011, pp. 150-151 [en ligne : <https://benjamins.com/catalog/sihols.115.15van>].

¹⁷⁴ Par exemple, un manuscrit acquis par un soldat autrichien lors de la prise d'un fort ottoman en Hongrie en 1566 (cf. DE BRUIJN, *op.cit.*, p.167).

imposant, contenant des palais qui tiennent encore debout. Un autre voyage fut rapporté en 1472 par le Vénitien Josaphat Barbaro, mais il ne fait état d'aucune inscription sur le site¹⁷⁵.

L'intérêt grandissant pour la langue perse, né au XVI^e siècle, s'intensifie au XVII^e siècle parmi les savants, à la faveur des premiers contacts directs des Pays-Bas avec l'Iran qui se développèrent au début du siècle, peu après l'indépendance des Provinces du nord, en 1581. La première expédition d'une flotte néerlandaise vers les Indes eut lieu en 1597 et elle marqua le début d'une expansion commerciale importante avec l'Asie. La Compagnie néerlandaise des Indes orientales (ou « Vereenigde Oost-Indische Compagnie ») fut créée en 1602 et étendit l'influence commerciale des Pays-Bas, du Cap de Bonne Espérance jusqu'au détroit de Magellan. En 1623, un comptoir commercial fut établi à Bandar Abbas en Iran. Un deuxième comptoir fut établi à Isfahan, auprès de la cour royale avec l'approbation de Shah Abbas (1586-1629), qui autorisa en même temps l'établissement de non-musulmans dans son pays. Les Pays-Bas étaient également en contact avec la culture iranienne en Inde et dans l'Empire Ottoman, pays avec lesquels le commerce était florissant. A côté des bénéfices matériels, les représentants de la Compagnie rapportèrent des données intéressantes sur des descriptions géographiques et architecturales d'Orient¹⁷⁶ et le commerce favorisa également l'échange de manuscrits. De plus, la cour safavide accueillit de nombreux artisans et artistes, qui s'intéressèrent de près aux antiquités orientales.

La quantité grandissante de manuscrits importés en Europe éveilla la curiosité des savants : Thomas van Erpe (1584-1624), professeur de Leyde et grand arabisant, acheta de nombreux ouvrages perses, alors que son successeur Jacob Golius (1596-1667) voyagea en Syrie, en Mésopotamie et séjourna à Istanbul. Celui-ci ramena des centaines de manuscrits en Europe et publia un dictionnaire latin-persan qui fut publié par son collègue anglais Edmund Castell (1606-1686) en 1669¹⁷⁷. L'impulsion donnée par Golius eut un heureux effet sur d'autres savants, dont Louis de Dieu (1590-1642), un pasteur protestant de Leyde, qui en 1639 publia une grammaire perse en latin¹⁷⁸, accompagnée d'une anthologie avec des parties

¹⁷⁵ Cf. J. TAVERNIER, « Totius Orbis Splendor Fuit. The European Rediscovery of Persepolis (c.1320-1765) », in L. Hieper, H. Neuman (éds) *Aus der Vergangenheit lernen. Altorientalistische Forschungen in Münster im Kontext der internationalen Fachgeschichte*, Münster, Zaphon, à paraître, p.2-5 du manuscrit.

¹⁷⁶ Cf. DE BRUIJN, *op. cit.*, p. 164.

¹⁷⁷ *Dictionarium Persico-Latinum*, publié dans E. CASTELLUS, *Lexicon heptaglottum*, Londres, 1669.

¹⁷⁸ *Rudimenta linguae Persicae. Accedunt dua priora capita Geneseos ex Persica translatione Jac. Tawusi*, Leiden, 1639.

du Pentateuque de ben Tawus transcrites en arabe, ainsi que deux traductions latines de biographies perses de Jésus et de Saint Pierre¹⁷⁹.

Mais l'ouverture de l'Iran a également eu une répercussion positive sur les découvertes archéologiques qui permettaient aux Européens d'étendre le champ de leurs connaissances sur les antiquités perses. Les savants occidentaux découvrirent des inscriptions en écriture cunéiforme dans les ruines de Persépolis, qui suscitèrent beaucoup d'intérêt. Elles furent rapportées, d'abord en 1602, par Antonio de Gouvea, qui visita la ville lors d'une ambassade en Iran pour le roi d'Espagne. Il suppose dans son rapport que les inscriptions qu'il a vues désignaient le commanditaire de la construction du bâtiment sur lequel elles figuraient, ce qui est correct pour la majeure partie des textes¹⁸⁰. Plus tard, en 1618, un autre ambassadeur du même roi d'Espagne et de Portugal, Don Garcia de Silva y Figueroa, visita le site et consigna ses observations dans une lettre intitulée *De rebus Persarum Epistola* (publiée en latin en 1620 à Anvers). Il fut le premier voyageur à identifier le site comme étant la ville de Persépolis. En ce qui concerne les inscriptions, il note ceci : « Litterae ipsae neque Chaldaee, neque Hebraee, neque Graecae, neque Arabae, neque demum nationis ullius, quam olim umquam extitisse, aut nunc existere compertum sit. Triquetrae sunt omnes, sed oblongae, formae pyramidalis, vel minuti obelisci, qualem ad oram posui »¹⁸¹. Don Garcia de Silva rencontra le voyageur italien Pietro della Valle, qui resta deux jours à Persépolis en 1621 et qui examina en détail les inscriptions. Il ne déchiffra pas les signes mais fit deux contributions importantes : il déduisit que l'écriture était dextroverse et il fut le premier à publier des signes cunéiformes en 1658 en copiant cinq signes assez communs¹⁸². Ce travail fut traduit rapidement dans plusieurs langues par des auteurs anonymes. La machine était enclenchée et l'étude de l'ancienne écriture perse passionna des savants qui faisaient le voyage pour copier d'autres signes. En 1627, Thomas Herbert (1606-1682) visita Persépolis pendant une ambassade effectuée pour Charles I^{er} d'Angleterre et copia trois lignes de signes cunéiformes. Les notes de Silva y Figueroa et d'Herbert furent ajoutées par Adam Olearius (1599-1671) à un rapport de Mandelslo (1616-1644) et le tout fut publié en 1647, puis traduit en plusieurs langues.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p.169.

¹⁸⁰ Cf. TAVERNIER, *art. cit.*, p. 8.

¹⁸¹ « Les lettres elles-mêmes ne sont ni chaldéennes, ni hébraïques, ni grecques, ni arabes, ni d'aucune autre nation qui ait jadis existé à notre connaissance ou existant encore à ce jour. Chacune a trois coins, mais allongés, de forme pyramidale ou comme un petit obélisque, ainsi que je l'ai mis dans la marge » (trad. pers. d'après celle en anglais de J. Tavernier, *art. cit.*, p. 10)

¹⁸² TAVERNIER, *art. cit.*, p. 11.

La Compagnie néerlandaise des Indes orientales organisa des missions en Iran durant lesquelles les envoyés pouvaient s'arrêter à Persépolis. En 1651-52, Cornelis Speelman (1628-1684) et Johan Cunaeus (1617-1673) prirent des notes de leur visite, qui ne seront malheureusement pas publiées avant 1908. Le français André Daulier Deslandes (1621-1715) publia un livre en 1673 sur ses observations de Persépolis, suivi en 1674 par la publication des rapports de Jean de Thévenot (1633-1667). Celui-ci ne s'attarda pas sur l'écriture, contrairement à Jean Chardin, qui fit trois voyages (1667, 1673, 1674) et qui décrivit en détail les signes cunéiformes, les comparant également avec l'alphabet latin¹⁸³. Il fut le premier à publier une inscription entière, un texte de Darius (sigle : DPc) en 1711. Le néerlandais Cornelis de Bruijn (1652-1727)¹⁸⁴ fit un séjour de presque trois mois à Persépolis en 1704-1705. Il dessina les monuments avec plus de précision que ses prédécesseurs et il publia ses recherches en 1714. Il copia cinq inscriptions et les publia également, mais lui-même avouait n'y rien comprendre.

Adrian Reland, sans jamais voyager, s'intéressa à la géographie du Proche-Orient et s'adonna à l'étude cartographique de la Perse et de la Palestine, mais aussi du Sud de l'Inde, du Sri Lanka, du Japon et de l'île de Java (dont il est question dans sa *Dissertatio de linguis insularum quarundam orientalium*). Tout ce qui touchait à la Perse éveillait l'intérêt du savant néerlandais. En 1705, il publia une carte de Perse (*Imperii Persici delineatio ex scriptis potissimum geographicis Arabum et Persarum tentata ab Adriano Reland*, Amsterdam, voir image ci-dessous) pour l'élaboration de laquelle il prétend s'être uniquement rapporté à des auteurs perses et arabes. Les toponymes sont largement dérivés d'Abu l-Fida (1273-1331)¹⁸⁵, mais nous ne connaissons pas précisément la source de cette carte¹⁸⁶.

¹⁸³ *Ibid.*, pp. 17-18.

¹⁸⁴ Né à La Haye, C. de Bruijn montra tôt un intérêt pour les pays exotiques. Il effectua des voyages en Asie Mineure et en Egypte en 1678, en Russie, en Perse et dans les Indes orientales en 1701 et il revint en 1708. Cf. W. FLOOR, art. « de Bruin, Cornelis », in *Encyclopaedia Iranica* [en ligne] <http://www.iranicaonline.org/articles/de-bruin>).

¹⁸⁵ Né à Damas, Abu l-Fida devint prince de Hamat (territoire de l'antique Coelo-Syrie) en 1340, grâce au sultan d'Egypte. Il composa des *Annales universelles* qui s'appuient moins sur les légendes arabes que sur des essais anciens et chrétiens. Il était également amateur de géographie et sa connaissance de l'astronomie, son attention à la chronologie sont dignes de mérites (Cf. « Abū l-Fidā (1273-1331) », in *Encyclopædia Universalis*)

¹⁸⁶ Cf. E. BRANCAFORTE, S. BRENTJES, « From Rhubarb to Rubies : European Travels to Safavid Iran (1550-1700). The Lands of the Sophi : Iran in Early Modern European Maps (1550-1700) », in W. STONEMAN (éd.), *Harvard Library Bulletin*. vol. 23, n° 1-2, Cambridge, Harvard University, Printemps-été 2012, pp. 161-164.



Adrian RELAND, *Imperii Persici delineatio ex scriptis potissimum geographicis Arabum et Persarum*, Amsterdam, 1705 (Part II, entry 19), Harvard Map Collection, 2275.1705.

Mais Reland était également un collectionneur. Cornelis de Bruijn donna en cadeau à Reland un morceau d'inscription ramené de Persépolis¹⁸⁷. Il s'agit d'un fragment provenant de la robe d'une statue de Darius avec une inscription trilingue en perse, akkadien et élamite. La partie rapportée par de Bruijn est celle écrite en perse, mais certains signes manquent à cause du remaniement opéré par le voyageur : il scia le texte qui était sur deux lignes pour l'ajuster sur une seule. L'inscription était en cunéiforme et n'était pas encore déchiffrée, aussi a-t-elle longtemps été publiée comme une « coudée perse »¹⁸⁸.

¹⁸⁷ L'inscription porte le sigle DPb.

¹⁸⁸ Cf. E. BENVENISTE, « Une inscription perse achéménide du cabinet des médailles », dans *Journal Asiatique.*, n°239, 1951, pp. 263-273. La transcription de cette inscription peut se faire comme suit : [d]āraya]va(h)uš XŠ vazrka vištā]spahyā puça haxāmaniš[i]ya]. - Traduction : « Darius, le grand roi, fils de Vištaspā, Achéménide ». La légende indique notamment : FRAGMENTUM E RUDERIBUS PERSEPOLITANIS A CORN.VAN.BRUYN A.MDCCIV AVULSUM ET HAD.RELAND A.C. DONO DATUM [...].

Outre les manuscrits et les inscriptions, la troisième source de mots perses résidait dans la tradition indirecte, fournie par les langues et les écrits non perses. Les savants trouvaient des mots perses dans des gloses ainsi que dans les noms propres et les noms communs perses empruntés ou cités par les auteurs classiques, byzantins et dans la Bible. La collecte de ces données a commencé avec C. Gessner dans son célèbre *Mithridate* (1555) ; après Gessner, nous pouvons citer C. Waserus (1610), Marcus Zuerius Boxhornius (*Epistola ad Nicol. Blancardum de Persicis Curtio memoratis Vocabulis, eorumque cum Germanicis cognatione*, 1648) et surtout les fameux *Græcæ Linguae Historia (Veteris Linguae Persicæ Αείψανα* de W. Burton, parus en 1657 à Londres (et dont nous aurons à traiter plus loin). Reland lui-même est un maillon important dans cette chaîne scientifique. Dans sa *Dissertatio de reliquiis veteris linguae Persicae*, il dresse un catalogue des mots perses trouvés dans le vocabulaire grec ; ses sources sont très nombreuses : nous pouvons citer par exemple Hésychius, Ctésias, la Souda (qui sont mentionnés déjà dans son *Oratio*) ou encore Eschyle et Plutarque. Dans sa *Dissertatio de Persicis vocabulis Talmudis*, c'est l'inventaire de mots perses trouvés en hébreu biblique que dresse Reland, en étudiant le Talmud, le livre de Daniel et celui d'Ezra. Il utilise comme sources des gloses juives du Talmud, mais aussi l'Aroukh de Nathan ben Jehiel (c.1035-1106)¹⁸⁹.

3. Présentation de l'*Oratio*

Le discours de Reland présente une structure très claire, déjà dégagée par M. Bastiaensen que nous allons suivre en partie dans cette présentation¹⁹⁰. Nous pouvons d'ores et déjà diviser le discours en trois parties : l'exorde et la péroraison, avec entre les deux le développement de l'argumentaire, à savoir le relevé des différentes disciplines qui bénéficient de l'apport des études perses : la théologie chrétienne, la religion musulmane, l'histoire orientale, l'histoire gréco-romaine et la philologie classique, la philologie hébraïque, la géographie et, finalement, l'étude des langues en général.

L'exorde de Reland commence par un état des lieux de l'étude des langues orientales au début du XVIII^e siècle (puisque son discours se tient en 1701) : après avoir connu un grand succès et un grand développement au siècle précédent (*studium Linguarum Orientalium, languidum antea et jacens, excitatum quasi esse illo saeculo, et constitutum*, p. 6), les études

¹⁸⁹ *Dissertatio IX de Persicis vocabulis Talmudis*, p. 271. Nathan Ben Jehiel était un lexicographe du XI^e siècle, né à Rome. Il rédigea son Aroukh, un grand dictionnaire talmudique composé principalement de compilations d'auteurs juifs et le publia à Rome en 1101 (cf. W. BACHER, H. G. ENELOW, « Nathan Ben Jehiel », in *Jewish Encyclopedia* [en ligne] disponible sur <http://www.jewishencyclopedia.com/articles/11359-nathan-ben-jehiel>).

¹⁹⁰ M. BASTIAENSEN, « Adrien Reland et la justification des études orientales (1701) », in Roland MORTIER et Hervé HASQUIN (éds.) *Groupe d'étude du XVIII^e siècle de l'Université Libre de Bruxelles : Etudes sur le XVIII^e siècle*, vol. 1, Bruxelles, Ed. de l'Université de Bruxelles, 1974, pp. 14-15.

orientales perdent leur vigueur et leur utilité est remise en question. Reland annonce qu'il va devoir défendre l'utilité d'au moins une de ces langues orientales lors de son discours : c'est le persan qu'il choisit, car elle est plus étrangère à son auditoire que l'hébreu, le syriaque ou l'arabe (*Date veniam, Auditores, si sermoni nostro, qui per mediam vos ducet Persidem, aliquid barbariei adhaereat*, pp. 8-9). L'utilité du perse transparaît dans de nombreux domaines, que Reland développe dans le corps de son discours.

La première utilité du vieux perse concerne la théologie chrétienne et l'exégèse biblique : le sens d'un grand nombre de mots en hébreu biblique n'est compréhensible que par la connaissance du persan (pp. 9-12) ; l'ignorance du persan expose donc au risque du ridicule : *Inde quum Orientalium linguarum peritia destitui Interpretes ad haec explicanda animum appellerent, significationem, nescio quam, ridiculam, et a vera longissime disjunctam, illis vocibus tribuerunt*. La théologie doit bénéficier de la même lumière orientale que le droit, qui a profité de la grande connaissance des humanistes dans l'Antiquité latine. Reland donne alors quelques exemples (des mots comme פרתמים pour désigner les πρῶτοι chez Daniel, ou le nom de la « lettre royale » גשחון, proviennent en réalité du fonds lexical perse) et il insiste sur le fait que le perse aide les théologiens dans leur interprétation de la pensée divine (*Intelligitis itaque, Auditores, utilem esse magno opere divinae mentis Interpreti, [...], hujus linguae scientiam* pp.11-12).

Un deuxième avantage procuré par le persan est la compréhension du Coran et de l'Islam, car les Musulmans ne peuvent être combattus que si on les connaît bien (pp. 12-14). Reland déplore le manque de moyens consacrés par les Hollandais, alors qu'ils ont des alliés arméniens en Perse. De leur côté, les catholiques, frères ennemis, ouvrent des collèges et leurs missions sont un succès ([...] *persuadent Mohammedanos de veritate religionis Christianae plurimos*, p.15). Les Perses sont beaucoup plus zélés, ils font des recherches sur la religion chrétienne et étudient les textes sacrés. Si les Hollandais veulent se montrer au niveau des autres, il leur faut étudier le Coran, qui présente certes des passages difficiles, mais ceux-ci peuvent être compris grâce au perse (*utilem tamen esse Persicam summo opere existimo*, p. 16). Il permet aussi de comprendre le Chiisme (p. 16). Et la conclusion se veut incisive : *Videtis, opinor, Auditores, quem usum haec lingua habeat, cum ad interpretationem Scripturarum, tum ad cognitionem religionis Mohammedicae, et fidei Christianae promotionem*. Accessoirement, Reland mentionne l'intérêt du perse pour la médecine, dans la mesure où il procure la possibilité de corriger des passages corrompus d'Avicenne, d'Averroès et d'autres qui ont écrit en arabe (pp. 16-17).

En troisième lieu, les apports des études perses à l'histoire sont de la première importance, d'abord pour l'histoire du Proche-Orient (pp. 17-20). Les savants ne savent de l'histoire perse que ce qu'ils lisent chez les Grecs et les Romains, qui ont transmis une vision biaisée de leur ennemi. Ainsi, Reland conseille de lire les « Annales perses », afin de remplir les lacunes de l'histoire du Proche-Orient : les héros perses ne sont-ils pas aussi dignes de louanges que les héros grecs et romains (pp. 17-20) ? La Perse n'a-t-elle pas fait trembler la Grèce et Rome ([...] *Graecis ipsis et Romanis terrori fuit*, p. 19) ? Le perse permet aussi d'en savoir plus sur le Zoroastrisme (p. 20), car les auteurs que les humanistes lisent habituellement ne sont pas fiables (*quod incerta plurima et ridicula narrentur ab auctoribus nostris de Zoroastre*, p. 20). Une phrase de Reland est ici particulièrement percutante : *sine cognitione linguae Persicae, caecutire nos adeo fatendum est*.

En quatrième lieu, l'histoire perse éclaire aussi les histoires grecque et romaine, puisqu'elles sont toutes intimement liées. Et la connaissance de la langue des Perses permet également de corriger et de mieux comprendre les textes grecs qui parlent de la Perse ou des mots perses expliqués par des Grecs (par exemple le nom du Tigre : *Haeret rursus aqua interpretibus, nisi Persica lingua opem ferat, quae docet a تير [tyr] Sagitta*, p. 22). Par ailleurs, les Grecs ont également corrompu beaucoup de mots perses, au point de donner l'impression qu'ils sont d'origine grecque (*Graecis enim in more positum est, voces a sermone populorum externorum ductas, ita torquere et flectere, ut Graecae originis esse videantur*, p. 23) : par exemple mot perse فردوس a été déformé en παράδεισος (qui a été expliqué comme un composé de παρά et δεύσω). Une confusion survient souvent aussi entre Perses et Indiens chez les auteurs antiques ; et la connaissance du perse aide à trouver les véritables étymologies des mots « indiens » (p. 25).

Par ailleurs (et c'est là son quatrième intérêt), l'étude du perse n'est pas utile seulement pour la compréhension des écrits latins et grecs, mais aussi hébraïques : le perse aide à la compréhension des écrits judaïques, en particulier le Talmud, qui contiennent beaucoup de mots persans (p. 26).

Le cinquième domaine favorisé par la connaissance des textes perses est la géographie (pp. 26-29). Les sources dont disposent les savants sont très lacunaires. Les auteurs se contredisent ou ne mentionnent pas du tout certaines régions (p. 27) ; on débat même des frontières de la Perse : *De ipsius Persiae finibus adhuc disceptant* (p. 28). Pourtant les cités perses avaient un éclat considérable dans l'Antiquité et méritent d'être connues. Reland fait remarquer que la géographie a fait un grand bond en avant, depuis les voyages de certains

contemporains en Orient ; cependant la plupart n'avaient pas pour but la science, mais le commerce et l'appât du gain. Le manque d'intérêt des voyageurs et leur négligence n'aident pas la géographie à progresser.

La sixième et dernière discipline qui se voit aidée par le persan est la linguistique (pp. 29-33). Reland constate une ressemblance entre le perse et les langues européennes. Ces ressemblances doivent provenir d'une origine commune (*Persia, vel communi aliqua cum Persis origine, esse prognata*, p. 30). Par exemple, Reland relève des mots latins comme *palla*, *sinus*, *luscus*, *ahenum* etc. qui correspondent au perse بالا [bālā] سين [sīn] لوخ [lwj] ائين [ʿhyn] (p. 30). Il fait de même avec des mots grecs, néerlandais, français et anglais. Cette ressemblance, il l'explique par la thèse d'une origine commune : le scythique (*Quam convenientiam inde derivandam existimo, quod Persae, aeque nos Europaei, a Scythis [...] illas voces acceperint*, p. 31). De plus, la langue perse est facile à étudier car elle est remarquablement constante au fil des siècles : *vocabula, quae ante duo millia annorum Persica erant, nunc quoque apud Persas in usu esse inveniantur* (p. 31) ; il est vrai qu'elle a changé son écriture (des traces de cette ancienne écriture se trouvent à Persépolis, p. 32). Reland donne ensuite quelques exemples de la stabilité du perse : *Herodotus, quum Parasangam vocat mensuram Persicam clare exprimit vocem, hodie Persis usitatissimam, فرسنگ [farsang]*, p. 32).

Après avoir exposé ses différents arguments prouvant l'utilité, voire la nécessité des études perses pour la communauté scientifique, Reland aborde sa péroraison (pp. 33-37). La langue perse (et les langues orientales en général) ont leur utilité, quoi qu'en disent certains. Les gens qui critiquent ces études sont des ignares : *Vos cogitate [...] arti non esse inimicos, nisi ignorantes* (p. 34). Toutefois, il ne faut pas privilégier une discipline aux dépens des autres, car toutes peuvent avoir des avantages et des utilités. Il ne convient pas non plus de poursuivre des études pour l'argent et la gloire. Malheureusement, les études des lettres sont décriées et les ignorants qui la méprisent nuisent au travail des passionnés. Reland termine son discours par des remerciements et la promesse de faire de son mieux pour former les jeunes qui lui sont confiés (pp. 36-37).

B. TEXTE LATIN ET TRADUCTION ANNOTÉE

1. Préambule

Tout comme pour l'édition du *De linguis Americanis* dans la première partie de ce mémoire, nous avons adapté les citations à la mise en page actuelle. Les mots en alphabet non latin (arabe, hébreu) sont translittérés dans la traduction française. Nous avons ajouté des sous-titres à la traduction française pour faire apparaître plus clairement la structure du discours.

2. Texte et traduction

**Adriani Relandi oratio pro lingua persica et cognatis literis
orientalibus,**

dicta in Acroaterio majore IX Kal. Mart. 1701.

**Quum Linguarum Orientalium Professionem Ordinariam in Inclyta
Academia, quae Trajecti ad Rhenum est, susciperet.**

Trajecti ad Rhenum, ex officina Guilielmi vande Water, Academiae Typographi, 1701.

Nobilissimus et amplissimis inclytae Academiae Trajectinae curatoribus rei publicae, patribus bonarum artium ac disciplinarum cultoribus et patrons orationem hanc summa reverentia sacram facio, Adrianus Relandus.

Illustres ac praepotentes populi Trajectini ordines. Nobilissimi et amplissimi consules et senatores, Academiae hujus curatores. Magnifice rector. Clarissimi professores, collegae honorandi. Castissimi divinae mentis interpretes. Doctores omnium artium et scientiarum praestantissimi. Omnium ordinum hospites, civesque, ornatissimi. Tuque gratissima studiosae juventutis corona, amor noster et deliciae.

**Discours d'Adrien Reland pour la défense de la langue perse et
des littératures orientales apparentées,
tenu dans le Grand Auditoire, le 21 février 1701
à l'occasion de l'entrée en charge comme professeur ordinaire
dans la célèbre Université d'Utrecht**

A Utrecht, sorti de l'officine de Guillaume Van de Water, typographe de l'Université,

1701

Ce discours est dédié par Adrian Reland, avec le plus grand respect, aux honorables et éminents Curateurs de la célèbre Université d'Utrecht, aux Sénateurs de la République, à ceux qui cultivent et protègent les beaux-arts et les sciences.

Ordres illustres et puissants du peuple d'Utrecht, honorables et éminents Consuls et Sénateurs, Curateurs de cette Université, Recteur Magnifique, illustres Professeurs, vénérables Collègues, Théologiens irréprochables, excellents Docteurs de tous les arts et de toutes les sciences, Hôtes et Citoyens très distingués de tous les ordres, et Toi, très chère Assemblée des étudiants, notre amour et notre affection.

Pauci sunt dies, quum, expleto saeculo post natum generis humani Sospitorem septimo et decimo, iniit novum, cujus exordium felix faustumque esse vobis omnibus ut velit ac jubeat supplex posco rerum humanarum arbitrum, Deum Optimum Maximum. Quod ego saeculum omnium illustrissimum fuisse quae fluxerunt ab hominum memoria, jure dixero. Non hic adeo in regnorum occupationes, non in eversiones rerum publicarum, non varios proeliorum exitus, sed in illud animum intendo, quod huic loco et tempori magis convenit, eruditionis incrementum : quod elapso saeculo tantum fuit, ut nullum, quod cum illo comparari mereatur, opponere possit vetustas.

Per omnes artes et scientias non ibimus, ut manifesta fiat sententiae nostrae veritas, quum id angustia temporis, quo circumscribimur, non patiat, possit autem illa ab unoquoque vestrum examinari, si ferat animus, et momento suo ponderari.

§1. Exorde

Peu de jours se sont passés depuis que le XVII^e siècle après la naissance du Rédempteur de l'humanité s'est achevé et qu'un nouveau siècle a commencé. Je prie Dieu tout puissant, l'arbitre des affaires humaines, d'ordonner et de faire que ce commencement soit heureux et favorable pour vous tous. Pour ma part, j'aurai raison d'affirmer que le siècle passé a été le plus illustre de tous ceux qui se sont écoulés de mémoire d'homme. Je ne parle pas tant ici des conquêtes de territoires, ni des renversements de régimes, ni des différentes issues des guerres ; ce que j'ai en tête, et qui convient davantage à cette circonstance et à ce lieu, c'est l'accroissement de la science, qui fut si important durant le siècle écoulé que l'Antiquité n'a rien de comparable à lui opposer.

Nous ne parcourrons pas tous les arts et sciences pour prouver la justesse de notre propos, car le laps de temps qui nous est imparti ne le permet pas ; mais chacun d'entre vous peut la vérifier et, s'il veut bien, l'apprécier à sa valeur.

Verum hoc in primis ago, ut in causam et originem tantae accessionis animum defigam, quam ego praecipuam existimo, studium Linguarum Orientalium, languidum antea et jacens, excitatum quasi esse illo saeculo, et constitutum. Harum cognitione quanta lux oborta sit sacris literis, quanta illis artibus, quae ab humanitate nomen invenerunt, et quam sibi famam paraverint viri summa eruditione conspicui, quorum uberrima fuit seges proximo saeculo, dici vix potest. Fuerunt, proh dolor ! illa magna nomina, Scaligeri, Erpenii, Salmasii, Golii, Bocharti, Pocokii, Seldeni, Hottingeri, aliaque plurima. Quos Heroas ubi invida fata nobis eripuerunt, deferbuisse videtur ardor excolendi hoc studium, et invasit Belgium non neglectio tantum, sed turpe fastidium, literarum Orientis.

Mais d'abord je souhaiterais attirer votre attention sur ce que j'estime être la principale cause et l'origine d'un tel accroissement, à savoir le fait que l'étude des langues orientales, auparavant faible et alanguie, s'est pour ainsi dire réveillée et redressée pendant ce siècle. On a peine à imaginer à quel point l'étude de ces langues a jeté une nouvelle lumière sur les lettres sacrées ou sur les humanités, et quelle renommée se sont forgée des hommes remarquables par leur suprême érudition, dont le nombre fut si abondant au siècle dernier. Hélas, ils sont bien morts, ces grands noms : Scaliger¹⁹¹, Erpenius¹⁹², Salmasius¹⁹³, Golius¹⁹⁴, Bochart¹⁹⁵, Pocock¹⁹⁶, Selden¹⁹⁷, Hottinger¹⁹⁸, et beaucoup d'autres. Quand le destin jaloux nous a enlevé ces héros, la flamme de l'orientalisme semble s'être éteinte, et notre pays a été envahi non seulement par la négligence des études orientales, mais encore par un mépris honteux.

¹⁹¹ Joseph-Juste Scaliger (1540-1609), sur lequel nous reviendrons plus loin.

¹⁹² Thomas Van Erpe (1584-1624) était un orientaliste néerlandais et grand spécialiste de l'arabe qui enseignait à l'Université de Leyde (voir plus haut n. 105)

¹⁹³ Claude Saumaise (1588-1653) était un philologue français qui était reconnu pour ses grandes qualités intellectuelles : il apprit des langues en autodidacte, comme le persan, l'hébreu, le chaldéen et l'arabe et possédait une mémoire remarquable. Il publia diverses éditions d'auteurs grecs et latins, comme l'historien Florus (1609) et *Historiae Augustae* (1620) ou encore des commentaires sur l'*Histoire naturelle* de Pline (1629). (« Claude de Saumaise », in *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol.17, p.296)

¹⁹⁴ Jacob van Gool ou Jacques Golius (1596-1667) était un orientaliste et mathématicien néerlandais, étudiant de van Erpe et lui succéda à la chaire des langues orientales à Leyde en 1625. Il rapporta beaucoup de manuscrits du Proche Orient, dont il publia un catalogue en 1640. Il fit paraître en 1653 un *Lexicon Arabico-Latinum*. Il rédigea également un dictionnaire persan-latin, qui fut publié en 1669 dans la deuxième partie du *Lexicon Heptaglotton* d'Edmund Castell (cf. « Golius, Jacques » dans *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol. 8, p. 318)

¹⁹⁵ Samuel Bochart (1599-1667), né à Rouen et pasteur à Caen, était comme Golius un élève de van Erpe auprès de qui il étudia l'arabe, le syriaque et le chaldéen, mais il s'intéressait à beaucoup d'autres langues, notamment le persan. Son œuvre principale est la *Geographia Sacra* (1646), qui traite de la descendance des peuples de la Genèse ainsi que des Phéniciens. Il était sceptique vis-à-vis de la parenté germano-persane (« Bochart, Samuel », in *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol.3, p. 354 ; D. DROIXHE, *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800)*, 1978, p. 82-83).

¹⁹⁶ Edward Pocock (1604-1691) était un orientaliste britannique. Il voyagea en Orient pour perfectionner sa connaissance des langues orientales. Il fut le premier professeur d'arabe d'Oxford en 1636, participa au *Lexicon Heptaglotton* et publia principalement des commentaires exégétiques. Il fit paraître diverses traductions latines comme les *Annales* d'Eutychius, patriarche d'Alexandrie (cf. « Pocock, Edouard », in *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol. 15, p. 296)

¹⁹⁷ John Selden (1584-1654) était un juriste britannique. Avocat et conseiller juridique de la Chambre des Lords et celle des Communes, il s'intéressait aux manuscrits anciens (surtout orientaux) et apprit l'arabe, l'hébreu, le chinois et le persan. Son principal ouvrage d'orientalisme est le *De Diis Syris*, publié à Londres en 1617 et réimprimé à Leyde en 1629 par Louis de Dieu (cf. « Selden, John », in Leslie STEPHEN & Sidney LEE (éd.), *The Dictionary of National Biography*, vol. 17, Londres, Oxford University Press, 1949-1950, p. 1150-1162).

¹⁹⁸ Johann Heinrich Hottinger (1620-1667) était un orientaliste suisse qui étudia les langues orientales à Leyde sous la direction de Golius. Il occupa la chaire de langues orientales à Heidelberg entre 1655 et 1661. Il publia notamment une histoire de l'Eglise en plusieurs volumes (1651-1667), mais aussi un *Etymologicum orientale* (Francfort, 1661) (cf. « Hottinger, Johann Heinrich », in *Allgemeine deutsche Biographie*, vol. 10, p. 192-193).

Quam exiguus est eorum numerus, qui Arabum scripta aut Persarum, non dicam, evolvunt, sed legunt ? At quantus illorum, qui non intellecta contemnunt, et nullius usus esse harum linguarum cognitionem quasi e tripode pronunciant. Quid potest, inquiunt, tempus istis linguis discendis locare, quarum licet simus peritissimi, in colloctione cum aliis nulla est utilitas ? Quid nobis cum Arabibus aut Persis, populis ab orbe nostro remotissimis ? Qui iter in desertas istas regiones instituere cogitat, forte aliquem inde usum percipiet, sed quid hoc ad nos, qui patriae nostrae fines egredi in animo non habemus ? Gentes Europaeae tant fruuntur literarum luce, ut frustra a Barbaris istis aliquod eruditionis augmentum exspectemus. Cui bono naeniae Rabbitorum et Mohammedanorum explicantur ? Has minutias et ineptias amet, qui volet, et quisquiliis istis capiatur, viri certe cordatiores in his nugis addiscendis aliquod tempus et laborum non ponent. Hae illae calumniae sunt, Auditores, quibus pessimi homines in contemptionem adducere has literas conantur.

Quae si vera sint omnia, frustra docentur auctoritate publica hae literae, frustra juvenus in hoc studio operam collocat, et mihi spes omnis praecisa est bono rei literariae hanc cathedram ornandi. Nihil ergo mihi prius cogitandum et agendum esse videtis omnes, quam ut istos ignorantiae fautores refellam, et dignissimum esse hoc studium probem, in quod toto pectore incumbatis.

A combien se réduit le nombre de ceux qui, je ne dirais pas ouvrent les livres arabes ou perses, mais les lisent ? Par contre, combien trouvons-nous de gens qui méprisent ce qu'ils ne comprennent pas et qui affirment comme un oracle que l'étude de ces langues n'est d'aucune utilité ? A quoi sert-il, disent-ils, de consacrer du temps à l'apprentissage de ces langues qui, malgré toute notre compétence, ne sont d'aucun intérêt pour la conversation ? Qu'avons-nous de commun avec les Arabes ou les Perses, des peuples si éloignés de chez nous ? Celui qui envisage d'entreprendre un voyage dans ces pays déserts en tirera sans doute quelque avantage, mais qu'est-ce que cela peut nous faire à nous, qui n'avons pas en tête de quitter les frontières de notre patrie ? Les peuples européens ont une science tellement brillante que c'est en vain que nous espérons quelque accroissement du savoir de la part de ces Barbares. A quoi bon expliquer les textes futiles des Rabbins et des Musulmans ? Libre à chacun d'aimer ces foutaises et ces inepties et de se passionner pour ces choses sans valeur ; mais des hommes plus avisés ne voueront certainement pas leur temps et leurs forces à l'apprentissage de ces sottises. Telles sont les calomnies, chers auditeurs, par lesquelles des hommes indignes essaient jeter le discrédit sur ces langues.

Si toutes ces choses sont vraies, c'est en vain que les lettres orientales sont enseignées sous les auspices du Gouvernement, c'est en vain que la jeunesse se consacre à cette étude et, en ce qui me concerne, me voilà privé de tout espoir d'honorer cette chaire pour le bien des études littéraires. Vous voyez donc tous que la première chose à penser et à faire, c'est de réfuter ces champions de l'ignorance et de prouver que les études orientales méritent tout à fait que vous vous y adonniez de tout cœur.

Quo minus autem singularum linguarum, quas, volente Deo, docere adnitar, usum explicem pro hac concione, temporis brevitate excludor. Quare, ut adhibeatur a me quaedam moderatio dicendi, unam ex iis seligam ; non Hebraeam, cujus usum Theologi satis superque experiuntur et fateri solent ; non Syriacam, quae, quod Servatori nostro fuerit vernacula, et elegantissima Novi Instrumenti versione fulgeat, a nonnullis nunc quoque excolitur ; non Arabicam, quam Oratione Inaugurali commendarunt olim maximi viri, Erpenius et Castellus ; sed, quod sterile plurimis vestrum et nimis barbarum videbitur argumentum, Linguam Persicam. De qua lubentius dicam, ut, exposita dignitate et praestantia hujus Linguae (quam plane nullam esse multi etiam inter illos sibi persuadent, qui Hebraicas quodam modo et Syriacas literas amant) et clarius utilitas ceterarum Linguarum Orientalium appareat.

Date veniam, Auditores, si sermoni nostro, qui per mediam vos ducet Persidem, aliquid barbariei adhaereat. Conquerebatur olim Naso, Poetarum ingeniosissimus, et Eques Romanus, se apud Getas et Corallos exulem verba Latina dedidicisse, quo minus mirari debetis, nos, longe a Latio, sub gelidis trionibus, educatos, et de Lingua rebusque barbaris dicentes, Romani sermonis elegantia destitui.

Or le temps qui m'est imparti m'empêche d'expliquer, devant cette assemblée, l'utilité de chacune des langues que je m'efforcerai d'enseigner si Dieu le veut. C'est pourquoi, afin de maintenir ce discours dans certaines limites, j'en choisirai seulement une parmi beaucoup. Non pas certes l'hébreu, dont les théologiens éprouvent tant et plus l'intérêt, comme ils le professent souvent. Non pas le syriaque, qui maintenant aussi est pratiqué par quelques-uns, parce qu'elle a été la langue de notre Rédempteur et qu'elle brille dans une version très élégante du Nouveau Testament. Non pas l'arabe, que des sommités comme Erpenius¹⁹⁹ et Castell²⁰⁰ ont recommandé naguère dans leur discours inaugural. Mais j'ai choisi la langue perse, un sujet qui semblera inutile à la plupart d'entre vous et tout à fait barbare et dont je parlerai avec grand plaisir. Je démontrerai la valeur de cette langue et sa prestance (qui est bien réelle, quoi qu'en pensent beaucoup de ceux-là mêmes qui aiment les lettres hébraïques et syriaques), de sorte que l'utilité des autres langues orientales apparaîtra d'autant plus clairement.

Pardonnez-moi, chers auditeurs, si notre discours qui vous emmènera à travers la Perse, peut avoir quelque chose de barbare. Ovide, le plus talentueux des poètes et chevalier romain, déplorait jadis qu'en exil chez les Gètes et les Coralles il eût oublié ses mots latins²⁰¹ ; dès lors, ne vous étonnez pas que nous aussi, éduqués loin du Latium, dans le frimas du Nord, et traitant de langues et de choses barbares, ayons perdu l'élégance de la langue latine.

¹⁹⁹ Thomas Van Erpe, voir n. 105.

²⁰⁰ Edmund Castell (1606-1685), professeur de Cambridge, sur lequel voir plus loin (n.339)

²⁰¹ *Tristes*, III, 14, 46 : *uerba mihi desunt dedidicique loqui*, « les mots me manquent, je ne sais plus m'exprimer » (trad. J. André, Collection des Universités de France).

Ut a rebus divinis ducamus exordium, animadvertite, Auditores, quanta lux oriatur intelligentiae Sacrarum literarum a lingua Persica. Plurima leguntur vocabula in libris Ezrae, Nehemiae, Estherae, quae sine cognitione hujus linguae intelligi omnino nequeunt. Inde quum Orientalium linguarum peritia destitui Interpretes ad haec explicanda animum appellerent, significationem, nescio quam, ridiculam, et a vera longissime disjunctam, illis vocibus tribuerunt. Scilicet, idem hac parte Theologiae fatum fuit, quod Juris prudentiae.

Quemadmodum enim etymologiae Accursii, et huic similium jurisconsultorum, qui Latini sermonis et rituum Romanorum notitia carebant, hodie parvo habentur pretio ab illis, qui, exemplo Cujacii, Budaei, Gothofredi, Brissonii, Hotomani, aliorumque, cum peritia Juris conjunxerunt Antiquitatum Romanarum scientiam ; non aliter hodie notationes, quas e vocibus Persicis ignari hujus linguae interpretes elicuerunt, insipidae et inficetae censi debent.

§2. La théologie

Pour commencer ce discours par la religion, réfléchissez, chers auditeurs, à toute la lumière que répand la langue perse sur l'intelligence des lettres sacrées. On lit beaucoup de mots dans les livres d'Ezra, de Néhémie et d'Esther qui seraient totalement incompréhensibles sans la connaissance de cette langue. Dès lors, comme les exégètes ignorant les langues orientales s'ingéniaient à expliquer ces mots, ils leur ont attribué je ne sais quelle signification ridicule et très éloignée de la vraie. De ce point de vue, la Théologie a connu le même sort que le Droit.

En effet, de même que les étymologies d'Accursius²⁰² et d'autres juristes comme lui, qui n'avaient pas la moindre connaissance de la langue latine et des rites romains, aujourd'hui sont tenus en piètre estime par ceux qui joignent à leur connaissance du droit la science des Antiquités romaines, à l'exemple de Cujas²⁰³, Budé²⁰⁴, Godefroy²⁰⁵, Brisson²⁰⁶, Hotman²⁰⁷ et d'autres, de la même manière aujourd'hui les notes que les exégètes ignorant le perse ont tirées des mots de cette langue doivent être tenues pour insipides et grossières.

²⁰² Accursius (1181/6 - 1229 ou 1259/63) était un juriste italien qui enseignait à l'université de Bologne. Il compila notamment les meilleures gloses des jurisconsultes sur le Code de Justinien dans un ouvrage intitulé *Magna Glossa* (1258) (cf. « Accurse ou Accorso, François », in *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol. 1, p. 31).

²⁰³ Jacques Cujas (1520-1590) était un juriste français. Il enseigna dans diverses universités comme Cahors, Valence, Bourges et Turin. Il était spécialiste en droit romain et sa grande œuvre fut la reconstruction du *Corpus Iuris Civilis* de Justinien (cf. « Cujas, Jacques », in *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol. 5, p. 333-334).

²⁰⁴ Guillaume Budé (1467-1540) était un savant humaniste français. Il fit des études de droit, mais était également un grand défenseur de l'étude de la philologie. Helléniste réputé, il publia des *Commentarii linguae Graecae* en 1529 qui devint un recueil lexicographique prisé (cf. « Budé, Guillaume », in *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol. 3, p. 235-236).

²⁰⁵ Denis Godefroy (1549-1622) était un jurisconsulte français né à Paris. Il enseigna le droit dans plusieurs universités d'Allemagne. Il publia une édition du *Corpus juris civilis*, mais aussi des *Antiquae historiae ex XXVII auctoribus contextae libri VI* (1590) (cf. « Godefroy, Denis », in *Biographie universelle moderne et ancienne*, vol. 8, p. 299).

²⁰⁶ Barnabé Brisson (1531-1591) était un juriste français. Il publia un dictionnaire sur la terminologie juridique de Justinien en 1557 qui connut beaucoup de rééditions et qui était très utilisé. Auteur du *Code de Henri III* en 1587, il rédigea également un *De regio Persarum principatu*, paru à Strasbourg en 1710 (cf. « Brisson, Barnabé », in *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol. 3, p. 156).

²⁰⁷ François Hotman (1524-1590), un juriste français, était un auteur très prolifique et engagé dans le calvinisme. Il enseigna le droit à Strasbourg, puis il rendit quelques services au roi de Navarre. Il occupa la chaire de droit de Valence et celle de Bourges. Son œuvre principale est la *Franco-Gallia* (1573), dans laquelle il présente un idéal de gouvernement basé sur une monarchie élective (cf. « Hotman, François », in *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol. 10, p. 11-12).

Multa illius rei documenta dari possent, quae coram hac concione non adferam omnia sed unum alterumve, quod proposito meo cumulate satis faciet. Facta est mentio a Daniele quorundam virorum, in celsa, ut videtur, sede dignitatis et honoris constitutorum, quos sacer scriptor פרתמים appellat. Quae vox cum Hebraicae originis non sit, magnum exhibuit interpretibus negotium. Quidam ex Graeco παράτιμοι, vel πρῶτοι, eam ductam esse crediderunt. R. Kimchi, Peritzol, aliique Judaei, a fluvio Euphrate, qui Hebraeis פרת appellatur, nomen accepisse hos viros opinantur, quod regionibus huic flumini adjacentibus essent praefecti. Alii alias huic vocabulo tribuunt origines, quarum omnium recensio, dilatatura nimis orationem meam, gravis vobis esset et molesta. Satis habeo monuisse, ex lingua Persica, eaque sola, petendam esse hujus vocis significationem, quod et R. Salomo, qui vulgo, sed male, Jarchius dicitur, in commentariis suis docuit. Persae enim viros fortes et magno animo praeditos hoc nomine appellant.

On pourrait donner beaucoup d'exemples de cela. Je ne les exposerai pas tous devant cette assemblée, mais j'en donnerai seulement l'un ou l'autre : cela suffira largement à mon sujet. Le prophète Daniel mentionné certains hommes, placés à ce qu'il semble au plus haut degré de dignité et d'honneur, et que l'auteur sacré appelle *partēmīm*. Comme ce mot n'est pas d'origine hébraïque, il a causé un grand problème aux exégètes. Certains ont cru qu'il était dérivé du grec παράτιμοι ou πρῶτοι. Les rabbins Kimhi²⁰⁸, Peritzol²⁰⁹ et d'autres Juifs pensent que ces hommes ont reçu leur titre du fleuve Euphrate, appelé *p^erat* en hébreu, parce qu'ils croyaient qu'il s'agissait de gouverneurs des régions adjacentes à ce fleuve²¹⁰. D'autres ont attribué différentes origines à ce mot, dont le catalogue complet allongerait par trop mon discours et serait pénible et pesant pour vous. Je me contente de vous faire comprendre que c'est dans la langue perse et elle seule qu'il faut chercher la signification de ce mot, ce que le rabbin Salomon, qui est appelé communément et à tort Jarchius²¹¹, a enseigné dans ses commentaires²¹². En effet les Perses appelaient de ce nom les hommes forts et magnanimes²¹³.

²⁰⁸ Joseph Kimhi était un rabbin né en Espagne au XII^e siècle. Son œuvre est variée, comportant des grammaires, des commentaires bibliques et même de la poésie. Il publia dans son *Sefer ha-zikkaron* une classification de racines verbales hébraïques, alors que son *Sefer ha-galui* était consacré à la lexicographie et l'exégèse (cf. « Joseph Kimhi », in *Encyclopaedia Britannica*).

²⁰⁹ Peritzol Abraham Ben-Mordecai était un rabbin français qui naquit au milieu du XV^e siècle. Il publia en 1500 un commentaire du Pentateuque ; en 1524 fut édité une cosmographie (en hébreu), qui fut traduite en latin et annotée en 1691 par Thomas Hyde (cf. *Biblical Cyclopaedia* : <https://www.biblicalcyclopedia.com/F/farissol-or-peritzol-abraham-ben-mordecai.html>).

²¹⁰ Voir par exemple Iulius BARTOLOCCIUS, *Bibliotheca Bibliotheca magna rabbinica de scriptoribus [et] scriptis rabbinicis, ordine alphabetico hebraicè [et] latinè digestis : pars secunda, sex literas ט, ת, ז, י, ח, ק complectens*, Romae, ex Typographia Sacrae Congregationis de Propaganda Fide, 1678, p. 299 : « In textu pro tyrannorum est vox פרתימim Parthemim, quam communiter Lexicographi reddunt Euphrateos, hoc est Duces habitantes iuxta flumen Euphratis ».

²¹¹ Shelomoh ben Yitshak, surnommé Jarchius, était un commentateur de la Bible et du Talmud qui vécut entre 1040 et 1105. Originaire de Troyes, il voyagea beaucoup et se forgea un solide bagage intellectuel. Il rédigea des commentaires sur le Pentateuque (en hébreu, Reggio, 1475), au Talmud (Venise, 1520) (cf. « Jarchi, Salomon », in *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol.10, p.133 ; pour les différents noms de ce savant, voir <https://data.cerl.org/thesaurus/cnp01270510>).

²¹² Voir Cl. SALMASIUS, *Animadversiones in Veteris Testamenti libros omnes*, 1648, p. 248 : « פרתימim Rabbi Salomoh Jarchi dicit, sic Persice dici praefectos, derivari potest a Persico بار באר vel פאר [...] quod inter alia significat altus, magnus, unde dicunt بار خدا summus Deus, Deus Opt. Max. deinde a דם דם Spiritus, ut بارדם vel ברדם eliso Eliph, quod Persis est usitatissimum, sit magnus Spiritu, magnanimus. »

²¹³ Il s'agit d'une forme iranienne ancienne *fratama-, « premier ».

Quid certius est, quam diploma illud Regium, נִשְׁחֹן, ab Ezra exhibitum, Persico verbo نوشتن suam debere originem ? Vocabulum אֶחָשְׁדָּרְפָן an aliunde commodius, quam a Persico استرپان, derivari potest, ut notet mulorum praefectos ? Hic manipulum ex messe habetis, quae in libris florente Imperio Persico conscriptis tant est, ut omnes sacri Codicis Interpretes ad hujus linguae studium et amorem excitare atque inflammare deberet.

Nil addo de ritibus Persicis, et serie Regum, quae in sacris literis traduntur, quibus cognitio morum Persicorum et historiarum, quas haec gens habet plurimas, lumen praefert clarissimum.

Ergone, dicet aliquis, voces perpaucae Persicae, quae apud scriptores Sacros leguntur, tanti momenti sunt, ut lingua Persarum propter eas addiscenda sit, maxime, quum illas Hottingerus, de Dieu, Castellus, aliique jam explicuerint planissime ?

Primo, tam paucae numero non sunt voces, quam vulgo creduntur. Illa enim, quae a Graecis ἅπαξ λεγόμενα, Hebraeis אֵין רִסְיוֹן vocantur, et quae non nisi semel leguntur in sacris literis, non possunt nisi ex Arabica et Persica, vel linguis cognatis, explicari. Quum enim unum tantummodo volumen Hebraicum, Vetus Instrumentum intelligo, nobis supersit, idque non tantae molis, ut omnes voces comprehendat, quibus olim usi sunt Hebraei, unde nisi ex illis Linguis significationem vocabulorum, quae semel tantum scripta habentur, haurire possumus ?

Il est tout à fait certain que la lettre du roi mentionnée par Ezra²¹⁴, *ništ^ewan*, doit son origine à un mot perse *nwštn*²¹⁵. Le mot ‘*hšadrapan* n’a pas d’autre dérivation plausible que du perse *astarbān*, pour qu’il se rapporte à des « conducteurs de mules »²¹⁶. Vous avez là une petite partie de la moisson qui se trouve dans les livres écrits au moment de l’apogée de l’empire perse, une moisson si grande qu’elle devrait provoquer et enflammer les exégètes de la Bible pour l’étude et l’amour de cette langue.

Je ne vais rien ajouter au sujet des usages perses et de la lignée des rois qui sont rapportés dans les écritures sacrées : sur ces thèmes, une grande lumière est apportée par la connaissance des coutumes et des légendes de la Perse, qui sont très nombreuses dans ce peuple. Et alors, dira-t-on, les quelques mots perses qu’on lit chez les auteurs sacrés, sont-ils si importants qu’ils obligent à apprendre la langue perse, surtout après que Johann H. Hottinger²¹⁷, Louis de Dieu²¹⁸, Edmund Castell²¹⁹ et d’autres les ont déjà expliqués très clairement ?

Tout d’abord, ces mots ne sont pas si peu nombreux qu’on le croit généralement. En effet il y a des termes (appelés en grec ἁπλᾶ λεγόμενα, en hébreu *’yn rsywn*) qu’on ne lit qu’une seule fois dans la Bible et qui ne s’expliquent que par l’arabe et le perse ou par des langues apparentées. Comme en effet il nous reste seulement un monument hébreu, je veux dire l’Ancien Testament, et qu’il n’est pas assez grand pour comprendre tous les mots que les Hébreux un jour ont utilisés, d’où pourrions-nous tirer la signification des mots qui ne sont attestés qu’une seule fois, si ce n’est justement à partir de ces langues ?

²¹⁴ 4, 18

²¹⁵ Sur une forme proche de ce mot, cf. Cl. CIANCAGLINI, *Iranian Loanwords in Syriac*, Wiesbaden, 2008, p. 211-212.

²¹⁶ Il s’agit en réalité du nom du « satrape », attesté dans le livre d’Ezra. L’étymologie curieuse donnée par Reland se rapporte au mot perse *astar* « mule » (iranien ancien **asa-tara-*).

²¹⁷ *Historia orientalis ex variis monumentis collecta*, 1651.

²¹⁸ *Animadversiones in Veteris Testamento libros omnes*, 1648. – Sur ce savant néerlandais, cf. J. T. P. de BRUIJN, « Dieu, Louis (Ludovicus) de », in *Encyclopaedia Iranica*, t. VII, fasc. 4, 1995, p. 397-398.

²¹⁹ *Lexicon Heptaglotton Hebraicum, Chaldaicum, Syriacum, Samaritanum, Aethiopicum, Arabicum, et Persicum*, 1669.

Deinde, licet paucissimae essent voces Persicae, quarum mentio sit in sacris literis, ea debet esse in animis omnium Christianorum Sancti Codicis veneratio, ut nulli parcendum esse credant operae, nulli labori, quo vel unius vocabuli significationem assequantur. Integra Scriptura et singulae ejus partes θεόπνευστοι sunt et coelitus demissae. Laudanda est hoc loco Judaeorum pietas, quorum in ore haec sententia frequenter versatur : שאין ההרים גדולים תלויים בה : non esse in sacro Codice vel unam literam, quae res maximi momenti non comprehendat. Quid refugiunt ergo nostri homines operam navare studio illius linguae, quae ad intelligentiam sacri Codicis plurimum confert ? Maxime quum vix ulla sit inter Orientales in locutionibus elegantior, et quae minori labore possit addisci. Quae ratio est quod per totam Asiam a cultiore sexu in pretio habeatur, et in aula Imperatoris Constantinopolitani sit usitatissima. At si quis illorum virorum, qui enodationem explicationemque vocum harum Persicarum Orbi tradiderunt, securus frui velit laboribus, malitque alienis videre oculis quam suis, per nos licet, hanc causam suae desidia et ignorantiae praetexat. Verum, quum ipsi hi viri in etymologiis illorum vocabulorum assignandis in diversa saepe abeant, quam sententiam probabit Persici sermonis ignarus ? Intelligitis itaque, Auditores, utilem esse magno opere divinae mentis Interpreti, qui omnibus numeris perfectus erit et absolutus, hujus linguae scientiam.

Ensuite, si même les mots perses dont il est fait mention dans les livres sacrés étaient très peu nombreux, le respect du Livre saint dans les esprits de tous les Chrétiens doit être tel qu'ils acceptent de ne renoncer à aucune peine ni à aucun effort pour obtenir la signification ne fût-ce que d'un seul mot. L'Écriture tout entière et chacune de ses parties sont θεόπνευστοι, descendues du ciel. A cet endroit, il faut louer la piété des Juifs, qui ont souvent cette phrase à la bouche : *'yn ḥtūrā 'pylw 'wt 'h̄t š 'yn hhrīm gdūlīm tlwyym bh*, il n'y a pas une seule lettre dans le Livre saint qui ne comprenne une chose de la plus haute importance. Pourquoi donc nos érudits évitent-ils de s'adonner à l'étude de cette langue, qui apporte beaucoup à la compréhension du Livre saint ? Surtout qu'il n'y a parmi les langues orientales aucune langue qui a plus d'élégance dans son élocution et qui peut être apprise avec moins d'effort. C'est la raison pour laquelle elle est tenue en estime à travers toute l'Asie par le sexe plus raffiné et qu'elle est très utilisée à la cour de l'empereur de Constantinople. Mais si quelqu'un voulait tranquillement profiter des travaux de ces grands hommes qui ont transmis au monde l'interprétation et l'explication de ces mots perses, et s'il préférerait voir par les yeux d'un autre que par les siens, nous accepterions volontiers ce prétexte pour rester dans la paresse et l'ignorance. Mais, comme les savants qui attribuent des étymologies à ces mots empruntent souvent des chemins divers, à quel avis se rangera celui qui ignore la langue perse ? Vous comprenez dès lors, chers auditeurs, que la connaissance de cette langue est très utile pour l'interprète de la pensée divine, du moins l'interprète parfait et accompli.

Sed et alios usus, eosque magnos, adfert peritia sermonis Persici. Implere patres Theologi non potest, qui sua tantum sacra et cerimonias intelligit, verum qui contrariae religionis firmamenta labefactare novit atque subvertere. At nulli sunt inter populos fidei Christianae inimicos magis metuendi, quam Judaei et Mohammedani. Quare animum meum saepe non levis movit admiratio, qua de causa tam exigua a Christianis opera consumpta fuerit hactenus in horum hominum refutatione. De Judaeis plura non dicam : Mohammedanos, quos inter Persae ingenio et industria excellunt, ob oculos habeo. Religio Persarum, qua milli cum tota fere Asia et parte Africae Europaeque non exigua communem habent, cognosci propius meretur ab Europaeis, qui vulgo illam contemnunt ut barbaram, vel explodunt ut ridiculam. Scilicet, adscribuntur Mohammedanis plurima absurda capita, quae illis nunquam in mentem venerunt, et leguntur illa quotidie, instillanturque credulae juventuti. At, quam multi ex illorum hominum numero, si quidem disceptandum esset cum Persis, praesidiis illam religionem esse firmatam invenirent non adeo contemnendis ? Quum itaque officium sit Theologi refellere opiniones contrarias, quas refellere non potest, nisi prius cognoverit, cur tanta nostros animos infecit desidia, qua tardamur a cognitione religionis Mohammedicae ?

§3. La religion musulmane

Mais la connaissance de la langue perse présente aussi d'autres grands intérêts. Faire œuvre de théologie n'est pas donné à celui qui comprend seulement son propre culte et ses propres cérémonies, mais à celui qui sait ébranler les fondements de la religion adverse et les renverser. Or parmi les peuples hostiles à la foi chrétienne, aucun n'est plus à craindre que le peuple des Juifs et celui des Musulmans. C'est pourquoi j'ai souvent été affecté par ce grave sujet d'étonnement : pourquoi les Chrétiens ont-ils jusqu'ici consenti si peu d'efforts dans la réfutation de ces hommes²²⁰ ? Au sujet des Juifs je n'en dirai pas plus. J'ai en vue les Musulmans, parmi lesquels les Perses excellent en génie et dynamisme.

La religion que les Perses partagent avec presque toute l'Asie et une partie non négligeable de l'Afrique et de l'Europe, mérite d'être connue de plus près par les Européens, qui la méprisent généralement comme étant barbare ou la rejettent comme étant ridicule. En effet, on attribue aux Musulmans un grand nombre de griefs absurdes, qui ne leur sont jamais venues à l'esprit et on les récite chaque jour pour les inculquer à une jeunesse bien naïve. Mais combien parmi ces hommes, s'il leur fallait discuter avec les Perses, découvriraient que cette religion est fondée sur des bases qui sont loin d'être méprisables. Alors, comme il est du devoir du théologien de réfuter les convictions contraires, mais qu'il ne peut les réfuter à moins de les avoir étudiées auparavant, pourquoi une si grande paresse imprègne-t-elle nos âmes et nous empêche-t-elle d'avancer dans notre connaissance de l'Islam ?

²²⁰ Un auteur important et partageant la même vue que Reland est Voetius, qui rédigea des manuels pour les missionnaires chrétiens au Nouveau Monde et en Orient. Il déplorait l'ignorance européenne sur l'Islam et conseillait une approche intellectuelle, qui implique la connaissance de la philosophie et de la langue arabes. Il ne constitue probablement pas la source principale de Reland, mais doit faire partie de ses inspirations (cf. A. Hamilton, *op. cit.*, p.246).

Voetius (1589-1676) était un pasteur protestant qui enseigna la théologie à Utrecht à partir de 1634. Il développa une missiologie détaillée dans plusieurs ouvrages, comme le *De plantatione ecclesiarum*, où il définit les buts et le sens des missions, ainsi que la personne qui doit être envoyée etc. (cf. F. Ireland-Verwoerd, « Voetius, Gisbertus » in *History of Missiology* (Boston University), [en ligne : <http://www.bu.edu/missiology/missionary-biography/t-u-v/voetius-gisbertus-gijsbert-voet-1589-1676/>, consultée le 11.06.2019]

Pudendum est Belgas nostros regiones Orientis maxime remotas visere, ut gemmas, ut aromata, et alia quae ad fastum mundumque muliebre faciunt, patriae suae inferant. Per mille discrimina et pericula, quae pontus et aether intendunt, omnia rubri maris litora, a sinu Arabico ultra Indum porrecta, nostris classibus adeuntur, ut Eoi orbis pretiosissima in sinum nostrae Bataviae effundantur. De fide Christiana inter infideles istos populos propaganda, de thesauro Euangelii, de salute tot nationum, parum sumus solliciti. Quum tamen non omnino desperandum sit de successu nostrorum conatuum, qui in traductione Persarum et finitimarum gentium in nostram de Deo et rebus divinis sententiam possent adhiberi. Latent etiam nunc in media Persia Christiani, plures numero, quam sibi vulgo persuadent Europaei. Sunt illic Armenicae religioni addicti, quibus sacra sua faciendi potestatem concedit magnus Persarum Imperator. Sic ut securam in illis regionibus ducere vitam Christianis liceat, quamcunque sectam atque institutionem sequantur, quod in media saepe Europa non licere tristis experientia docuit.

Jesuitae sua habent amplissima Collegia in Metropoli Persidis شیراز *Xirazo*, et alibi, persuadent Mohammedanos de veritate religionis Christianae plurimos, sacra lotionem tingunt initiandos, medicinam publice faciunt, et per causam curandae tuendaeque valetudinis magnatum animos sua doctrina imbuunt. Scilicet, diffundetur longe lateque per Orientem et radices agere religio Pontificia, summo rei nostrae detrimento, nos nulla tangemur aemulatione, nec contra insidiatores pro gloria sanctae et emendatae religionis nostrae excubabimus ?

C'est une honte que nos compatriotes visitent les pays très reculés de l'Orient à seule fin de ramener dans nos provinces des gemmes, des aromates et d'autres choses qui concernent le faste et la parure des femmes. A travers mille périls et dangers que présentent la mer et le ciel, nos flottes se rendent sur tous les rivages de la Mer rouge, qui s'étendent du golfe arabe jusqu'à l'Inde, à seule fin de déverser au dans notre pays batave les richesses du monde oriental. En revanche, nous sommes peu préoccupés de propager la foi chrétienne parmi ces peuples infidèles, peu préoccupés du trésor des Evangiles, du salut de tant de nations. Cependant tout espoir n'est pas interdit quant au succès des efforts que nous pourrions entreprendre pour faire passer les Perses et les peuples voisins à nos opinions sur Dieu et sur les choses divines. Maintenant encore des Chrétiens vivent cachés au cœur de la Perse, plus nombreux que les Européens veulent bien croire généralement. Il y a là des adeptes de la religion arménienne, à qui le grand Empereur des Perses a concédé le privilège d'accomplir leurs rites. Ainsi il est possible pour les Chrétiens de mener une vie tranquille dans ces régions, de suivre toute confession et rite qu'ils veulent, ce qui souvent en Europe même n'est pas permis, comme la triste expérience nous l'a appris.

Les Jésuites possèdent de grands collèges dans la métropole de Perse, à Šīrāz et dans d'autres endroits ; ils persuadent de nombreux Musulmans de la vérité de la religion chrétienne, les initient par le sacrement du baptême, exercent la médecine en public, et tirant parti des soins de santé qu'ils dispensent, ils imprègnent les esprits des Nobles de leur doctrine. C'est ainsi que la religion papiste se propagera partout en Orient et fera pousser ses racines, au grand détriment de nos intérêts : et nous, pendant ce temps-là, ne serons-nous animés par aucun esprit de rivalité et ne monterons-nous pas la garde contre ces esprits sournois, pour la gloire de notre religion sainte et réformée ?

Maxime, quum Armeni acerbissimum dominationis Pontificae jugum repellant nobiscum et tanta illorum copia Parthiam occupaverit, ut sola جلفاي *Gjulfa*, quae suburbium quasi Isfehni, urbis regiae, est, quinque millia domorum, quae Christo nomen dederunt, contineat. Persae interim nostram socordiam non imitantur, vigilant illi et excubant, in religionem nostram inquirunt, interpretationes suorum sacrorum habent plurimas, quarum et ipse aliquot possideo manum scriptas summaque industria elaboratas, et nil intactum relinquunt, quo latius diffundi possit religio Mohammedica. Nos e contrario languemus et tanta premitur desidia, ut ne hactenus quidem fidei Mohammedicae argumentum recte noverimus : ad cujus cognitionem licet non infitear apprime necessariam esse linguam Arabicam, utilem tamen esse Persicam summo opere existimo. Multa enim in Alcorano, intellectu difficilia, ex versione Persica perspicua et dilucida redduntur, cujus rei specimen dedit Clarissimus Golius, Academiae Lugduno-Batavae ornamentum, quicum extinctum videtur in Belgio studium harum literarum.

Accedit, quod ex libris Theologicis, lingua Persica conscriptis, multo clarius mens scriptorum capi possit, quum minori negotio discatur intelligaturque, nec tot ambiguas voces et dubias significationes habeat, quam lingua Arabica. Denique, opiniones illae singulares, quibus a reliquis Mohammedanis Persae distinguuntur, de Ali, legitimo successore Mohammedis, et inde ortae controversiae, celeberrimae per totum Orientem, sine peritia sermonis Persici recte nequeunt cognosci.

Surtout que les Arméniens rejettent, comme nous, le joug très pénible de la domination papiste, et qu'un si grand nombre d'entre eux ont occupé la Parthie, de sorte que la seule ville de Gjulfa²²¹, qui est comme une banlieue d'Isfahan²²², la ville impériale, contient cinq mille familles qui suivent le Christ. Entre-temps, les Perses n'imitent pas notre lâcheté, ils sont vigilants et attentifs ; ils font des recherches sur notre religion, ils ont de multiples traductions de leurs textes sacrés, dont moi-même je possède quelques manuscrits fort travaillés, et ils n'omettent rien pour que la religion musulmane puisse être plus largement diffusée. Nous, au contraire, nous sommes alanguis et accablés par une si grande paresse que jusqu'à ce jour nous ne connaissons même pas correctement le contenu de la foi musulmane. Bien sûr, je ne nie pas que c'est d'abord la langue arabe qui est nécessaire pour la connaissance de l'Islam ; mais je suis d'avis néanmoins que le perse aussi est très utile. En effet dans le Coran beaucoup de choses difficiles à comprendre s'éclaircissent tout à fait grâce à la version persane, ce dont l'illustre Jacques Golius, fleuron de l'Université de Leyde²²³, a donné plusieurs exemples. Hélas, avec lui l'étude de ces langues semble s'être éteinte aux Pays-Bas.

A cela s'ajoute que le sens des écrits musulmans peut être saisi beaucoup plus clairement à partir des livres théologiques écrits en langue perse, étant donné qu'ici le sens s'apprend et se comprend avec moins d'effort, et qu'il n'y a pas autant de mots ambigus et de significations douteuses qu'en langue arabe. Enfin, toutes ces opinions particulières par lesquelles les Perses se distinguent des autres Musulmans, au sujet d'Ali, le successeur légitime de Mahomet et les controverses qui en ont résulté, très répandues à travers tout l'Orient, ne peuvent pas être correctement comprises sans la maîtrise de la langue perse.

²²¹ Djoulfa ou Joulfa est une ville située à la frontière sud-ouest d'Isfahan, établie par des réfugiés Arméniens en 1605. La ville d'origine de ces émigrés, également appelée Julfa, fut détruite en 1603 lors de la retraite de l'armée iranienne de Shah Abbas I^{er}, qui faisait campagne sur le territoire pour récupérer des terres alors possédées par les Ottomans. Le roi iranien ordonna la déportation de plus de 400.000 Arméniens en Iran (cf. *Encyclopaedia Iranica*, [en ligne] <http://www.iranicaonline.org/articles/julfa-index>).

²²² Également appelée Ispahan, la cité était la capitale de l'empire perse sous les Safavides (du XVI^e au XVIII^e siècle) (cf. *Enclyopaedia Iranica*, [en ligne] <http://www.iranicaonline.org/articles/isfahan>).

²²³ Pour Golius, voir plus haut, n. 194.

Videtis, opinor, Auditores, quem usum haec lingua habeat, cum ad interpretationem Scripturarum, tum ad cognitionem religionis Mohammedicae, et fidei Christianae promotionem. Possem subjicere, quod rem medicam spectat, ex ignorantia linguae contaminata et corrupta legi hactenus vocabula, in versionibus Avicennae, Averrois, aliorumque, qui Arabice scripserunt, sed quum Clarissimi Viri, Salmasus et Castellus, in hoc argumento versati jam fuerint, ne actum agamus, animum nostrum ad alia convertimus.

Cognitionem historiarum et Antiquitatum veteris aevi utilitate sua et jucunditate merito commendari, puto vobis omnibus esse persuasum. Maxime si res illustrium populorum aut regum exhibeat, quae non in obscuro aliquo terrarum angulo, sed in conspectu totius orbis, gestae sunt. Quid autem clarius fuit unquam Imperio Persarum ? Cujus tamen historiam ante Cyrum fere nullam habent nostri homines, eamque a Graecis et Romanis, inimicissimis gentibus, quae in suam saepe gloriam ingeniosae virtutem Persarum deprimere, et suam extollere, studuerunt ubique. At vero, si ullum nos tenet sciendi desiderium, linguae Persicae praesidio historiam tam celebris imperii, ab Abrahami aevo ad nostra tempora deductam perpetua serie, habere possumus.

Vous voyez donc, n'est-ce pas, chers auditeurs, l'utilité de cette langue, d'une part pour l'interprétation des Écritures, d'autre part pour la compréhension de l'Islam et l'avancement de la foi chrétienne. Je pourrais ajouter, en ce qui concerne le domaine médical, qu'à cause de l'ignorance de cette langue, on lit encore maintenant des mots contaminés et corrompus dans les versions populaires d'Avicenne, d'Averroès et d'autres auteurs arabes. Mais comme les illustres savants, Claude Saumaise et Edmund Castell²²⁴, se sont déjà occupés de cette matière, nous ne ferons pas ce qui a déjà été fait et nous nous tournerons vers d'autres sujets.

§4. L'histoire orientale

Que la connaissance de l'histoire et de l'antiquité soit recommandée à juste titre par sa propre utilité et son agrément, je pense que vous en êtes tous persuadés. Surtout si elle expose les gestes de peuples ou de rois illustres, qui ont été accomplis non pas dans un recoin méconnu de la terre, mais à la vue du monde entier. Or qu'est-ce qui fut jamais plus célèbre que l'empire perse ? Cependant nos contemporains n'ont presque rien de son histoire avant Cyrus, et encore ils en sont redevables aux Grecs et aux Romains, peuples très hostiles aux Perses, qui ont souvent cherché à diminuer la grandeur perse pour leur propre gloire, tout en se grandissant eux-mêmes. Mais, si quelque désir de savoir nous tient, nous pouvons grâce à la langue perse avoir accès à l'histoire de cet empire si célèbre, qui se poursuit depuis l'époque d'Abraham jusqu'à notre âge de façon ininterrompue.

²²⁴ E. CASTELLUS, *Oratio in Scholis Theologicis : habita ab Edmundo Castello S.T.D. et Linguae Arabicæ in Academia Cantabrigiensi professore, cum prælectiones suas in secundum Canonis Avicennæ librum auspicaretur, quibus via præstruitur ex scriptoribus orientalibus ad clarius ac dilucidius enarrandam botonologicam S.S. Scripturæ partem, opus a nemine adhuc tentatum. Oratio ... in secundum canonis Avicennæ librum*, Londini, Typis Thomæ Roycroft, & prostant apud Sam. Thomson, 1667 ; Cl. SALMASIUS, *De manna et saccharo commentarius*, Parisiis, apud Carolum du Mesnil, 1663.

Soli annales Persici امير حواند *Emir Chouandi*, qui alias غياث الدين dicitur, opus Chronologicum, in decem volumina digestum, idque accuratissimum, plus docebunt de rebus Persicis, quam Graeci omnes et Romani. Quanta caligine teguntur antiquissimae Persarum origines, si scriptores illos, quos vulgo legunt Europaei, inspiciamus ? Herodotus alia longe ratione res Persicas tradit, ac Megasthenes²²⁵ et Ctesias. Judaei laborant etiamnum, laborant Christiani, in concilianda regum Persicorum serie, quae ab Ezra et Nehemia traditur, cum scriptoribus profanis. Graeci ante ea tempora, quibus bello lacesiti sunt a Persis, nihil certi se scire in historia Persica fateri coguntur. Quotusquisque nostrum novit Caiomarasum, Noae temporibus proximum, qui primus in Persia imperium obtinuit, dominum illis regionis, quae Tabristan hodie dicitur, sed qui mox imperii fines ad Metropolin Uzbekiae protendit.

²²⁵ *Metasthenes* dans le texte.

A elles seules, les annales perses de l'*Emir Chouandi*, qui est aussi appelé *gyāth 'ldyn*, un ouvrage de Chronologie très précis²²⁶, composé en dix volumes, nous en apprendront plus sur l'histoire perse que tous les Grecs et les Romains. Quelles ténèbres recouvrent les origines antiques des Perses, si nous regardons les auteurs que les Européens lisent généralement ! Il y a Hérodote, qui rapporte l'histoire perse d'une tout autre manière que Mégasthène²²⁷ et Ctésias²²⁸. Les Juifs peinent encore maintenant, comme aussi les Chrétiens, à concilier la succession des rois perses, telle qu'elle est rapportée par Ezra et Néhémie, avec les écrivains profanes. Les Grecs, avant le moment où ils ont été attaqués par les Perses, étaient forcés d'avouer qu'ils ne savaient rien de certain sur l'histoire perse. Combien d'entre nous connaissent *Caiomarasus*²²⁹, très proche de l'époque de Noé, qui le premier obtint le pouvoir en Perse ? Il fut maître de la région qui est appelée aujourd'hui Tabristan, mais qui naguère étendit ses frontières jusqu'à la capitale d'Ouzbékistan.

²²⁶ Il semble que l'auteur de ces annales soit Mohammad ibn Khwāndshāh ibn Mahmud, plus communément connu sous le nom de Mirkhwand ou Mirkhwond (en perse ميرخواند), un historien perse qui vécut entre 1433 et 1498. Il rédigea en 6 volumes une histoire de la Perse à partir de la création (*Rauzatu-s Safā*, « Jardin de la Pureté), complétée par un septième volume de la main de son petit-fils, Ghiyās ad-Dīn Muḥammad Khwāndamīr (ou seulement Khwāndamīr, 1475-1534/37). Ce dernier rédigea également un ouvrage d'histoire générale en trois volumes, terminé en 1524 et intitulé *Habīb al-Siyar* ou « l'ami des biographies », commençant lui aussi à la création. Ce serait un abrégé du *Rauzatu-s Safā*. Il s'agit probablement de غياث الدين, *Gyath 'ldyn* dans le texte de Reland, qui aurait assimilé les deux oeuvres (cf. H. M. ELLIOT, *The History of India, as Told by its Own Historians*, édité et continué par J. DOWSON, vol. 4, Londres, Trübner, 1872, pp. 127-148 ; « Khwāndamīr, Ghiyās ad-Dīn Muḥammad » in *The New Encyclopaedia Britannica*, vol. 6, 2002, p.847 ; « Mirkhwānd » in *The New Encyclopaedia Britannica*, vol. 8, 2002, p.181.)

²²⁷ Mégasthène était un auteur ionien qui vécut à cheval entre le IV^e siècle et le III^e siècle ACN. qui fut envoyé en ambassade en Inde par Séleucos I^{er} en 303 ACN. Il rédigea un rapport de quatre volumes (les *Indica*), qui est perdu aujourd'hui mais cité chez Diodore de Sicile, Arrien et Strabon (cf. « Mégasthène » in *Encyclopedia Universalis*).

²²⁸ Ctésias vécut au V^e siècle ACN. Il séjourna à la cour perse au service d'Artaxerxes et rédigea des chroniques sur la Perse et sur l'Inde (les *Persica* et les *Indica*), dont ne subsistent que des fragments, redécouverts à l'époque de Reland par l'intermédiaire de la *Bibliothèque* de Photios. Ctésias disait avoir utilisé des sources perses pour la rédaction de ses histoires, d'après Diodore (II,32,4) (cf. L'introduction de l'édition des Belles Lettres : CTÉSIAS DE CNIDE, *La Perse. L'Inde. Autres fragments*, éd. et trad. D. Lenfant, Paris, les Belles Lettres, 2004).

²²⁹ Caiomaras ou Gaiomard, qui est le premier homme dans la tradition iranienne, ou parfois le premier roi du monde (cf. A. CHRISTENSEN, *Les types du premier homme et du premier roi dans l'histoire légendaire des Iraniens*, 1^{ère} partie, Stockholm, Norstedt, 1917, pp.9-10 ; cf. aussi « Gayomard » in *Encyclopaedia Iranica* : <http://www.iranicaonline.org/articles/gayomard>).

Celebramus Achilles, Alexandros, Scipiones, Hannibales, Pomeios, Caesares, aliosque, quod illorum res gestae notae sint, et apud nos pervulgatae. Sed qui Persarum annales evolvit, Sapo, Anuxirwanos, Cosroes, Othmanos, Ginkisos, viros belli laude non inferiores quam illos, offendet. Miramini tot inaudita nomina, quae vel ipso sono tremenda vobis videntur. Et ista quidem admiratio satis demonstrat, in quanta rerum Persicarum ignorantia nos versemur. Quod si historia populi Romani ideo multis placeat, quod hic longe lateque victricia arma circumtulit, et illustrem se reddiderit per universum orbem terrarum, quid de historia Persica censendum est, quae circa gentem versatur nobilem ab omni antiquitate, quaeque Graecis ipsis et Romanis terrori fuit ?

Vidit olim Graecia, et exhorruit, Xerxem, vere ἀρῆιον, Bellatorem (ita nomen ejus شاء شیر *Xirxa*, « Leo Rex », ab Herodoto recte explicatur) qui, collecti ingenti manu, cui parem numero nulla gens unquam eduxit, terras illorum invasit.

Nous célébrons les Achille, les Alexandre, les Scipion, les Hannibal, les Pompée, les César, et d'autres parce que les exploits de ces grands hommes sont largement connus chez nous. Mais en lisant les annales des Perses, on rencontre les Sapor²³⁰, Anuxirwan²³¹, Chosroès²³², Othman²³³ et Ginkis²³⁴, des hommes qui n'étaient pas inférieurs aux premiers en bravoure guerrière. Vous vous étonnez de tant de noms inconnus qui vous semblent redoutables par leurs sons seuls. Et cette stupeur montre assez dans quelle ignorance de l'histoire perse nous nous trouvons. Si l'histoire du peuple romain plaît à ce point à beaucoup, c'est parce que Rome a porté les armes victorieuses en toutes directions et s'est rendue illustre à travers la terre entière. Que penser alors de l'histoire perse, qui concerne un peuple éminent depuis toute l'antiquité, et qui a été une cause de terreur pour les Grecs eux-mêmes et les Romains ?

Jadis la Grèce a vu et a redouté Xerxès²³⁵, véritable ἀρῆιος ou « guerrier » (c'est ainsi que son nom, Šyršā', « le Roi lion »²³⁶, a été correctement expliqué par Hérodote), qui, après avoir rassemblé une énorme armée qu'aucun peuple n'a jamais pu égaler en nombre, a envahi leurs terres.

²³⁰ Sapor (ou Shapur) est un nom persan qui peut désigner plusieurs personnages : le plus important est peut-être Shapur I^{er} (r.240-272 ap. J.-C.), fils d'Ardachir I^{er}, le fondateur de la dynastie des Sassanides, qui mena plusieurs guerres contre les Romains sous les empereurs Gordien, Philippe et Valérien (« Šāpur I », in *Encyclopædia Iranica*). Shapur II (r. 309-379 ap. J.-C.) détient quant à lui le record du plus long règne sassanide. Il mena également des guerres contre les Romains, mais affronta aussi les Arabes et les Huns (« Šāpur II » in *Encyclopædia Iranica*)

²³¹ Surnom donné à Khosro I^{er}, (du pehlevi *anōshagh-ruvan*, « à l'âme immortelle »), roi de la dynastie des Sassanides qui régna au VI^e siècle ap. J.-C. (cf. Arthur CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides*, Copenhague, Ejnar Munksgaard, 1944, p. 363 ss.)

²³² Khosro, nom dynastique des Sassanides.

²³³ Uthman ibn Affan, troisième calife de l'Islam qui régna de 644 à 656. Il aurait été un des premiers habitants de la Mecque convertis à l'Islam et il fut compagnon du prophète Mahomet (cf. « Uthmān ibn 'Affān » in *The Oxford Encyclopedia of the Islamic World. Oxford Islamic Studies Online*, [en ligne] disponible sur <http://www.oxfordislamicstudies.com/article/opr/t236/>)

²³⁴ Genghis Khan (né vers 1155/1162 – mort en 1227) est le fondateur de l'empire mongol. Lors de l'unification mongole, mena des campagnes en Perse. Ispahan fut momentanément intégré à l'empire mongol après la mort de Genghis Khan (cf. « Unification mongole par Gengis Khan », in *Encyclopædia Universalis*).

²³⁵ Il s'agit de Xerxès I^{er} (qui régna de 485 à 465), fils de Darius, qui s'opposa aux Grecs lors de la deuxième guerre médique.

²³⁶ Cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 259-262 ; cf. Guilielmus BURTONUS, *Λείψανα veteris linguae Persicae*, éd. H. von Seelen, 1720, p. 259-262. Burton n'évoque que l'étymologie donnée par Hérodote, tout comme Reland, qui discute cependant aussi de l'orthographe perse. Il pense que le nom Xerxes est composé du mot *Xir* (à qui il arrive d'ajouter la particule *-xes* mais qui peut exister seul comme dans *Ardeshir*, en grec Ἀρταξέρης ou Ἀρταξερζής) qui signifie « lait » et « lion ». A partir de cette signification, il discute de l'utilisation de noms d'animaux pour désigner les rois belliqueux.

Expertus est Alexander Mammoeae, Romanorum Imperator, quid bello valeret Artaxerxes, Babeci filius, devictis Arsacidis et excusso jugo Parthico factus Rex Persarum, qui stragem in exercitu Romano edidit horrendam, et quod supererat, ad turpem fugam coegit. Post quae Susiana, Coelesyria, Chaldea, Palaestina, et parte Graeciae, cedere jussit Romanos. Sapor, qui majus inter Europaeos nomen adeptus est, per strata Romanorum cadavera cum equitatu iter fecit, ipsumque Imperatorem Valerianum Edessae captum probris affecit et contumeliis, quarum recordatio Romanis aeternae erit infamiae et dedecori, Persis vero laudi et honori.

At Cozroes ille, Magnus dictus, quam late fines Imperii Persarum protulit ? Indos subegit, insulamque Taprobanen, quae Selan incolis dicitur, Regem Sinensium cum exercitu fudit, a Colchis etiam et Phoenicibus memorabilem reportavit victoriam. Romanis ipsis, capta Antiocha, quantus terror injectus fuerit, ex eo manifestum est, quod, ut pace uterentur, vim argenteam victori Persae dederint.

Alexandre, fils de Mamaea, empereur romain²³⁷, a éprouvé ce que valait à la guerre Artaxerxès²³⁸, fils de Babek, fait roi des Perses après avoir vaincu les Arsacides et rejeté le joug des Parthes : il fit un massacre horrible dans l'armée romaine et força à une fuite honteuse ce qui restait des troupes. Après quoi il ordonna aux Romains de quitter la Susiane, la Coélé-Syrie, la Chaldée, la Palestine et une partie de la Grèce. Sapor²³⁹, qui a obtenu un renom plus grand parmi les Européens, alors qu'il avança avec sa cavalerie à travers les cadavres étendus de Romains, captura à Edesse l'empereur Valérien et lui infligea des outrages et des abus, dont la mémoire sera pour les Romains une éternelle cause d'infamie et de déshonneur, mais pour les Perses source de louange et d'honneur.

Mais Chosroes²⁴⁰, qu'on appelait le Grand, jusqu'où n'a-t-il pas étendu les frontières de l'empire perse ! Il soumit l'Inde et l'île de Taprobane, qui est appelée Ceylan par ses habitants, il défit le roi des Chinois avec son armée, il remporta une victoire mémorable aussi contre les Colchidiens et les Phéniciens. On peut voir par là à quel point les Romains eux-mêmes, après la prise d'Antioche, ont été terrifiés : pour jouir de la paix, ils donnèrent au vainqueur perse une quantité énorme de pièces d'argent.

²³⁷ Alexandre Sévère (208-235) était le dernier empereur de la dynastie des Sévères qui régna de 222 à 235. Il fut élevé par sa grand-mère Julia Maesa et sa mère Julia Mamaea. Ces deux femmes conservèrent une forte influence sur lui, même après son accession au trône à la mort de Héliogabale. D'un caractère doux, il était peu doué pour les affaires militaires. Il fut confronté à la Perse sassanide et fit face aux Germains en 234 : son désir de faire la paix avec ces derniers au lieu de la guerre l'affaiblit sur le plan politique. Alexandre mourut assassiné avec sa mère par ses lieutenants en 235. L'armée proclama aussitôt l'un des leurs, Maximin, empereur (cf. « Severus Alexander » in *Brill's New Pauly*, vol. 13, pp.360-361).

²³⁸ Il ne s'agit pas d'Artaxerxès, fils de Xerxès, mais plutôt d'Ardashir I^{er} (ou Ardachêr, translittéré par Artaxerxès en grec), fils de Pāpak, fondateur de la dynastie des Sassanides. Il régna de 224 à 241 ap. J.C. – Cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 139-141 ; BURTONUS, *op. cit.*, p.17.

²³⁹ Shapur I^{er}, fils d'Ardashir I^{er}, régna entre 239 et 270. Ses guerres avec Rome sont généralement regroupées en une seule par les auteurs orientaux et son terme est la capture de Valérien. En réalité, il y eut une guerre en 243 contre Gordien qui dernier mourut en 244, laissant Philippe comme empereur à sa place ; ce dernier conclut la paix avec Shapur. Une deuxième guerre eut lieu en 252, lors de laquelle Shapur détruisit Antioche. Finalement, il envahit la Mésopotamie en 260 et emprisonna l'empereur Valérien (cf. « Šāpur I », in *Encyclopaedia Iranica*).

²⁴⁰ Le grand roi perse Khosro I^{er} Anuxirwan (voir plus haut) prit Antioche en 540 et signa un armistice en 545 ; il étendit son royaume jusqu'en Bactriane à l'est et au Yémen au Sud (cf. A. CHRISTENSEN, *op. cit.*, p. 363 ss.)

Nec minor fuit alter, qui ipsum excepit, Cosroes, qui non contentus Armenias, Syrias, Galatiam, Paphlagoniam, et magnam Capaddociae partem, in potestatem suam redegit, ausus est in conspectu urbis Caesaræ, Constantinopoleos, Chalcedonem adoriri ; sic ut fama tot victoriarum territus Heraclius pretium ei offerre, quo pacem mercaretur, non erubuerit. Quod Cosroes magno animo spernens Palaestinam, vastatis Hierosolymis, et Aegyptum subegit, Libyes quoque et remotissimos Aethiopes ferocibus minis insecutus est. Ex quibus liquere vobis arbitror, Auditores, maximum et potentissimum fuisse Imperium Persarum, nec minus studiose operam dandam esse in indagacionem historiae istius gentis, quam aliarum.

Et le second Chosroès, qui lui succéda²⁴¹, ne fut pas de moindre valeur : non content de réduire l'Arménie, la Syrie, la Galatie, la Paphlagonie et une grande partie de la Cappadoce en son pouvoir, il osa s'attaquer à Calchédon, en face de la ville impériale, Constantinople ; de sorte qu'Héraclius, effrayé par le bruit de si nombreuses victoires, n'eut pas honte de lui offrir une forte somme pour acheter la paix. Mais Chosroès, méprisant l'argent comme un grand seigneur, soumit la Palestine après avoir dévasté Jérusalem, et ensuite l'Egypte, et il poursuivit de ses menaces les Libyens et les Ethiopiens situés plus loin. Sur la base de ces faits je pense, auditeurs, qu'il est clair pour vous que l'empire perse a été grand et puissant et qu'il ne faut pas faire preuve de moins de zèle dans l'investigation de l'histoire de ce peuple que de celle des autres.

²⁴¹ Khosro II (590-628), dernier grand roi de la dynastie des Sassanides, petit fils de Khosro I^{er} Anuxirwan. Il mena des campagnes contre l'Empire romain d'Orient. Il prend la Syrie et Damas ; en 614, Jérusalem est prise par un des généraux de Khosro, en 616 c'est au tour de l'Egypte. L'empereur Héraclius succéda à Phocas en 610 et prit l'avantage dans la guerre contre Khosro à partir de 621. Finalement, l'empereur byzantin sera vainqueur à Ninive et poussera Khosro à fuir. (cf. « *Kosrow II* » in *Encyclopaedia Iranica*)

Quid ? quod historias Graecas et Romanas illustret cognitio rerum Persicarum, quandoquidem hae cum illis implicatae sunt et cohaerent. Saltem hoc fateri cogimur, nomina Regum Persicarum, quae depravata leguntur apud Agathiam, Procopium, Cedrenum, aliosque, restitui posse, et debere, ex lingua Persica. Adde, quod incerta plurima et ridicula narrentur ab auctoribus nostris de Zoroastre, de veterum Magorum disciplina et ritibus, de sacris Mithriacis, quae a Persis primum ad Aegyptios propagata sunt, in quibus, sine cognitione linguae Persicae, caecutire nos adeo fatendum est, ut ne nomen quidem Zoroastris, recte inter Europaeos scriptum fuerit hactenus, aut pronunciatum. Quae omnia nunc primum Orbi nostro plane exposuit illustre sidus Academiae Oxoniensis, Thomas Hyde, vir in Literarum Orientalium studio exercitatissimus, cui lingua Persica, et reconditae Orientis antiquitates immane quantum debent. Cujus ego viri nuperrime typis descriptum volumen, de religione veterum Persarum, solum sufficere existimo, ut amore in linguam Persicam singulari nostri homines inflammentur.

§5. L'histoire gréco-romaine et la philologie classique.

Bien plus : la connaissance de l'histoire perse éclaire aussi les histoires grecque et romaine, puisqu'elles sont toutes intimement liées. Nous sommes du moins forcés d'avouer ce point, à savoir que les noms des rois perses qui apparaissent déformés chez Agathias²⁴², Procope²⁴³, Cédre²⁴⁴ et d'autres, peuvent et doivent être restitués à partir de la langue perse. Ajoutons le fait que beaucoup de choses incertaines et ridicules sont racontées par nos auteurs sur Zoroastre, ou encore sur l'enseignement et les rites des anciens Mages, sur le culte mithriaque, qui a été propagé par les Perses d'abord chez les Egyptiens²⁴⁵ : sur tous ces sujets, nous devons reconnaître que nous sommes aveugles sans la connaissance de la langue perse, à tel point qu'en Europe jusqu'ici, même le nom de Zoroastre n'a pas été écrit ou prononcé correctement. Et toutes ces questions, une étoile brillante de l'Université d'Oxford les a maintenant clairement exposées pour la première fois à notre monde occidental, Thomas Hyde²⁴⁶, un homme très versé dans l'étude des lettres orientales, à qui la langue perse et les antiquités secrètes de l'Orient sont grandement redevables. J'estime que son ouvrage imprimé très récemment sur la religion des anciens Perses suffit à lui seul pour communiquer à nos contemporains la flamme d'un amour insigne pour la langue perse.

²⁴² Agathias (530-env. 582) était un poète et historien du règne de Justinien (entre 552 et 558). Dans le domaine de la poésie, il rédigea des épigrammes (dans une compilation appelée les *Cycles*). Il continua l'œuvre de Procope de Césarée en histoire, mais nous ne possédons plus que cinq livres de ses *Histoires*. Il traite de la Perse sassanide dans le quatrième livre (cf. *Agathiae Myrinae Historiarum libri quinque*, ed. R. Keydell, Berlin, de Gruyter, 1968, pp.VII-X).

²⁴³ Procope de Césarée (500-565) était un rhéteur et historien byzantin. Il rapporta les guerres de Justinien (Ὑπὲρ τῶν πολέμων λόγοι), dont les deux premiers livres concernent les guerres de Rome contre l'empire sassanide, les autres celles contre les Vandales et les Ostrogoths. Il accompagna le général Bélisaire dans ses campagnes avant de se retirer pour se consacrer à l'écriture. Dans son *Histoire secrète*, il cesse les louanges envers l'empereur Justinien pour le critiquer violemment (cf. « Procope de Césarée », in *Encyclopædia Universalis*).

²⁴⁴ George Cédre²⁴⁴ était un moine grec du XI^e siècle, qui a fait une compilation de plusieurs auteurs, intitulée *Chronique depuis Adam jusqu'à Isaac Commène* en 1057 ; cette chronique fut éditée au Louvre en 1647 (cf. « Cédrenus, George », dans *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol. 4, p.163).

²⁴⁵ Sur l'histoire religieuse de la Perse antique en général, cf. J. DUCHESNE-GUILLEMIN, *La religion de l'Iran ancien*, Paris, PUF, 1962 (« Mana »).

²⁴⁶ *Veterum Persarum et Parthorum et Medorum Religionis Historia*, Oxonii, e typographeo Clarendoniano, 1760 (2^e éd).

Scriptores utique veteres, Herodotus, historiae pater, Xenophon, Athenaeus, Plutarchus, alique, plene intelligi nequeunt sine hujus linguae cognitione. Praeterquam enim quod multi ab iis ritus Persici memorentur, quorum faciliior et uberior intellectus elici debet ex libris Persicis, etiam hodiernis (rituum enim suorum tenacissimi sunt Persae, non, ut Europaei, pluma mobiliiores ad quamlibet auram) multa etiam vocabula Persica explicant, unde dicta sint, et diversas opiniones in medium proferunt, de quibus judicare non poterit, qui nullam habet hujus linguae scientiam.

Cui rei ut exemplum adjungam, attendite solummodo ad illa, quae de nomine magnifico Cyri differunt veteres. Ctesias et Plutarchus dictum volunt Cyrum a sole, quod Cyrus Persis solem significet. Suidas ex auctoritate, quam inter ludentes pueros sibi tribuerit, nomen invenisse, et κύριον Graece appellatum conjicit. Alii a fluminis Cyri nomine nominatum contendunt.

En tout cas les auteurs anciens, Hérodote, le père de l'histoire, Xénophon, Athénée, Plutarque et d'autres ne peuvent pas être pleinement compris sans la connaissance de cette langue²⁴⁷. En dehors du fait qu'ils mentionnent beaucoup de rites perses, dont une compréhension plus évidente et plus complète doit être tirée des livres perses, même modernes (car les Perses sont très attachés à leurs rites, à la différence des Européens plus versatiles qu'une plume agitée par le moindre vent), ils expliquent aussi beaucoup de mots perses en disant d'où ils proviennent et présentent diverses opinions sur lesquelles on ne peut se prononcer, si on n'a aucune connaissance de cette langue.

Pour ajouter un exemple à cette question, prêtons seulement attention aux divergences des Anciens au sujet du nom magnifique de Cyrus²⁴⁸. Les historiens Ctésias²⁴⁹ et Plutarque²⁵⁰ veulent que Cyrus ait été nommé d'après le soleil, parce que *Cyrus* signifierait « soleil » chez les Perses. La Souda dit que le roi a obtenu son nom, d'après l'autorité qu'il s'attribuait en jouant parmi les enfants et conjecture qu'il a été appelé κῦρος en grec. D'autres affirment qu'il a été nommé d'après l'appellation du fleuve Cyrus.

²⁴⁷ La conviction que l'explication des auteurs grecs et latins est grandement redevable de la connaissance de la langue perse (« Graecos & Latinos scriptores magnam lucem a sermone Persico accipere ») est un *leitmotiv* dans la pensée de Reland. Cf. par exemple la Préface à la *Dissertatio de Persicis Vocabulis Talmudis*, p. 270 et surtout l'Épître liminaire à la *Dissertatio de reliquiis veteris linguae Persicae*, dédiée à l'orientaliste célèbre Antoine Galland (1646-1715), où il pose la règle programmatique : « Et mihi quidem ... nihil est antiquius quam ut ... vel sacris literis vel scriptis Graecorum veterum Latinorumve aliquid luci ex sermone & moribus populorum Orientalium adferre possim » ; dans le même texte, Reland blâme les savants qui se cantonnent à l'étude de leur domaine orientaliste, sans se soucier des « reliquias elegantium ingeniorum delicias, studia antiquitatum Graecarum Latinarumque et historias priscorum ac recentium saeculorum ».

²⁴⁸ Cf. H. RELAND, *De reliquiis veteris linguae Persicae*, p. 166-170 ; BURTONUS, *op. cit.*, p. 35-36.

²⁴⁹ D'après un fragment trouvé chez Plutarque (ci-dessous), cf. Ctésias, *Persika*, éd. et trad. D. LENFANT, F15a, p. 141 (Collection des Universités de France) : « Ὁ μὲν οὖν Κύρος ἀπὸ Κυρου τοῦ παλαιοῦ τοῦνομα ἔσχεν, ἐκεῖνον δ' ἀπὸ τοῦ ἡλίου γενέσθαι φασί· Κύρον γὰρ καλεῖν Πέρσας τὸν ἥλιον, « Cyrus tenait son nom de Cyrus l'Ancien et ce dernier l'avait, dit-on, emprunté au soleil, car les Perses appellent le soleil Cyrus. »

²⁵⁰ Plut., *Artaxerxès*, 1, 3 : « Ὁ μὲν οὖν Κύρος ἀπὸ Κυρου τοῦ παλαιοῦ τοῦνομα ἔσχεν, ἐκεῖνον δ' ἀπὸ τοῦ ἡλίου γενέσθαι φασί· Κύρον γὰρ καλεῖν Πέρσας τὸν ἥλιον, « Cyrus tirait son nom de Cyrus l'Ancien, et celui-là, dit-on, du soleil, les Perses appelant le soleil Cyrus » (éd. et trad. R. FLACELIÈRE et E. CHAMBRY, Collection des Universités de France).

R. Abraham, auctor libri Juchasin, Abarbanel, et inter Graecos Aelianus et Hesychius, nomen a cane duci potuisse existimant, quod lingua Persica Cyrus canem notet. Quid in tot sententiarum discrepantiis probabit, cui fidem habebit, Persici sermonis ignarus ? Sciat itaque خور solem dici, quod adjecta terminatione Graeca κῦρος est. At unde, dicat aliquis, hoc est, quod Aelianus a cane scribat appellatum esse Cyrum ? Iterum hic lumen suum porrigit lingua Persica, qua كورء *Kura*, canis molossus dicitur ; quae soni convenientia induxit interpretes ut errarent. Non dissimili ratione de nomine Tigridos disceptatur. Plinius, Strabo, aliique, a celeritate cursus, qua fertur, ita dictum flumen autumant, quum Persis Tigris sagittam notet ; nonnulli vero a tigride animali.

Les rabbins Abraham²⁵¹, auteur du *Sefer yuhasin*, et Abarbanel²⁵² et, parmi les Grecs, Elie²⁵³ et Hésychius²⁵⁴, pensent que le nom a pu être tiré du chien, parce que « Cyrus » dans la langue perse désignerait le chien. Parmi tant d'avis divergents, qu'approuvera celui qui ne connaît pas le persan ? À qui se fierait-il ? Qu'il sache donc que *xwar* veut dire « soleil », ce qui donne par l'ajout d'une terminaison grecque la forme κῦρος. Mais d'où vient, dira-t-on, que selon Elie Cyrus a été nommé d'après le nom du chien ? À nouveau c'est la langue perse qui apporte sa lumière ici, car dans cette langue le chien molosse se dit *kura* ; c'est la ressemblance de prononciation qui a conduit les interprètes à l'erreur.

De la même manière, il y a un débat sur le nom du Tigre²⁵⁵. Pline²⁵⁶, Strabon²⁵⁷ et d'autres, à cause de la vitesse de son cours, disent que le fleuve a reçu son nom du persan *tigris*, qui désigne la « flèche » ; mais quelques-uns disent que c'est d'après l'animal appelé tigre.

²⁵¹ Abraham Zacuto (1450-1510) était un astronome, mathématicien et historien juif d'origine espagnole. Etant rabbin, il était versé dans la loi juive. Après l'expulsion des Juifs d'Espagne, il se réfugia au Portugal et devint astronome royal de João II jusqu'au règne de Manuel I^{er}. A cette époque, il quitta le Portugal où eut lieu une vague de conversion forcée au christianisme. Il mourut réfugié dans l'Empire Ottoman. Il publia un traité contenant des tables astronomiques en 1496, *Biur Luhoth*, qui fut traduit en latin et en espagnol. En 1504, il écrivit une histoire du peuple juif depuis la création du monde jusqu'en 1500, *Sefer yuhasin*, qui connut un succès considérable, entraînant diverses réimpressions (cf. « Zacuto, Abraham Ben Samuel » in *The Jewish Encyclopedia*).

²⁵² Le rabbin Itshak ben Yehouda Abravanel (1437-1508) était un philosophe, commentateur biblique et financier juif, membre d'une des plus illustres familles espagnoles. Il vécut en Espagne jusqu'à l'expulsion des Juifs en 1492. Il fut trésorier du Roi Alfonso V. Ses œuvres comprennent des exégèses, des commentaires philosophiques de la Bible et des écrits apologétiques (cf. « Abravanel, Abarbanel, or Abrabanel » in *The Jewish Encyclopedia*).

²⁵³ Elie, XII, 42 : « Cyrus, fils de Mandane, fut allaité, dit-on, par une chienne » (trad. A. LUKINOVICH, A.-F., MORAND, La roue à livres)

²⁵⁴ Hsch., κ 4699 : Κῦρος· ἀπὸ τοῦ ὑπὸ κυνὸς τεθράφθαι. ἢ ἀπὸ τοῦ ἡλίου· τὸν γὰρ ἥλιον οἱ Πέρσαι κῦρον λέγουσιν. ἄλλοι βόθυνον. Καὶ προσῆκον καὶ ὄνομα ποταμοῦ. Καὶ κύριον, « 'Cyrus' : vient du fait d'être nourri par un chien, ou vient du soleil. Car les Perses appellent le soleil κύρος. D'autres appellent ainsi la fosse (γῦρος), d'où provient le nom du fleuve, et le maître (κύριος). » (trad.pers.)

²⁵⁵ Cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 253-254 ; BURTONUS, *op. cit.*, p. 91.

²⁵⁶ Pline, VI, 31 : *Unde concitatur, a celeritate Tigris incipit vocari-ita appellant Medi sagittam*, « À partir du moment où il s'accélère, on commence à l'appeler « Tigre », à cause de sa vitesse. Car c'est ainsi que les Mèdes désignent la flèche » (éd. H. RACKHAM, Loeb ; trad. pers.)

²⁵⁷ Strabon, XI, 14, 8 : [...] ἀφ'οὗ καὶ τοῦνομα, Μήδων τίγριν καλοῦντων τὸ τόξευμα, « De là lui vient son nom de Tigre, *tigris* étant le mot qui désigne la flèche chez les Mèdes » (éd. et trad. F. LASSERRE, Collection des Universités de France).

Haeret rursus aqua interpretibus, nisi Persica lingua opem ferat, quae docet a تیر *Sagitta*, ita appellari, unde et nomen Tiarae ducendum videtur, quod acuminatae illae fuerint, ut ex numismatibus apparet. Τήρη enim, non sagittam tantum, sed et aliam rem acutam, τὸ ὀξύ, Persicis dici, recte scripsit Hesychius.

Videtur, arbitror, in quos laqueos se induant linguae Persicae rudes, quibus facillime se expediunt, qui aliquo ejus usu sunt imbuti. Mirabuntur illi per summam ignorantiam fictas commentitiasque vocum Persicarum etymologias, nec veras nec verisimiles, quae a Graecis et Romanis prolatae sunt. Corrigent etiam et emendabunt illorum scripta, quae innumeris vitata et corrupta mendis leguntur? Graecis enim in more positum est, voces a sermone populorum externorum ductas, ita torquere et flectere, ut Graecae originis esse videantur, et hac ratione sucum faciunt lectori, aliarum linguarum, e quibus illae voces sumtae sunt, imperito. Persicum vocabulum فردوس detorserunt in παράδεισον, ut a παρά et δεύσω videretur ducendum. Persicum ناجناح gladii genus, in ἀκινάκην flexerunt, quasi ab ἀκή traxisset originem, abjecta litera N, ut in vocibus *Armalcha*, *Aphta*, *Amnitae*, aliisque, factum est.

De nouveau, les interprètes sont dans l'aporie, à moins que la langue perse ne vienne à l'aide. Celle-ci montre de fait que le fleuve a reçu son nom à partir de *tīr*, « flèche », — d'où semble aussi provenir le nom de la tiare, parce que les tiars seraient pointues, comme on le voit sur les pièces de monnaie : en effet Hésychius²⁵⁸ a écrit à juste titre que chez les Perses Τήρη se disait non seulement pour la « flèche », mais aussi pour une chose pointue en général, τὸ ὄξύ²⁵⁹.

Vous voyez, je le pense, dans quels filets s'emmêlent ceux qui ne savent rien à la langue perse ; et que s'en libèrent très facilement ceux qui ont une connaissance profonde de cette langue. Les premiers nommés s'étonneront toujours des étymologies des mots perses fantaisistes, forgées dans la plus parfaite ignorance, ni vraies ni vraisemblables, que les Grecs et les Romains ont présentées. Mais corrigeront-ils et rectifieront-ils aussi ces écrits anciens, qui sont altérés et gâtés par d'innombrables fautes ? En effet, les Grecs ont l'habitude de tordre et d'altérer les mots empruntés à une langue étrangère, de sorte qu'ils semblent d'origine grecque ; et de cette façon, ils jettent de la poudre aux yeux du lecteur qui ignore les autres langues d'où ces mots ont été pris. Ils ont déformé le mot perse *fardous* en παράδεισος, de sorte qu'il semble provenir de παρά et δεύσω²⁶⁰. Ils ont modifié le perse *nājnāx* (une sorte d'épée) en ἀκινάκης²⁶¹, comme s'il tirait son origine de ἀκή, en rejetant la lettre *n* comme cela s'est produit dans les mots *armalcha*, *apha*, *amnitae* et d'autres.

²⁵⁸ Hsch., τ 858 : τήρη τὸ ὄξύ Πέρσαι « 'tiare' : la pointe chez les Perses » ; cf. également 836 : τίαρα ἡ λεγομένη κυρβασία. Ταύτη δὲ οἱ Πέρσαι βασιλεῖς μόνοι ἐχρῶντο ὀρθῇ· οἱ δὲ στρατηγοὶ ὑποκεκλιμένη, « 'Tiara' : ce qu'on appelle κυρβασία (le bonnet pointu des Persans). Les rois perses seuls le portent droit, les généraux l'inclinent. » (trad.pers.)

²⁵⁹ Cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 252-253 ; BURTONUS, *op. cit.*, p. 89-91.

²⁶⁰ Cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 210 ; BURTONUS, *op. cit.*, p.61-62. — Pour ce mot, cf. M. BRUST, *Die indischen und iranischen Lehnwörter im griechischen*, Innsbruck, 2005, p. 56-64.

²⁶¹ cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, pp.111-113 ; voir aussi Hsch. α 2405 : ἀκινάκης· δόρυ, Περσικὸν ξίφος « ἀκινάκης : lance, épée perse » (trad.pers.)

Vox طبا ab Graecis τάπης, vel δάπης, a Latinis *tapes*, vel *tapete*, scripta fuit et pronuntiata, ut a ταπειῖσθαι vel a pedibus, quibus substernebantur, videretur debere derivari ; quamvis apud Isidorum sana et sincera scriptio in voce, *amphitaba*, fuerit conservata, forte tamen corrigenda ab homine linguae Persicae ignaro, qui apud Pollucem, Hesychium, Eustathium, in glossis, et alibi τάπητες et ἀμφιτάπητες legerit, ac *tapete* constanter a Romanis dici noverit. Persica vox, κάρδακες, quae ἀνδρείους notat, quum simpliciter a verbo کردن debeat duci, quam acriter torsit interpretes illius sermonis imperitos, qui ἀπὸ τῶν Καρῶν, a gente Carum, vel loco quodam, vel aliunde, eam derivabant ? Sic flectenda et corrumpenda erant nomina Persica sic ficta iis tribuenda origo ; quae omnia deprendi facile possunt ab eo, qui aliquam in addiscenda lingua Persica operam collocare voluerit.

Le mot *tabā*²⁶² fut écrit et prononcé *τάπης* ou *δάπης* par les Grecs, *tapes* ou *tapete* par les Romains²⁶³, de sorte qu'il semble devoir être dérivé de *ταπεῖσθαι* ou de *pedes*, car on étendait l'objet sous ces derniers. Bien que chez Isidore²⁶⁴ la graphie ait été conservée entière et correcte dans le mot *amphitaba*, cependant quelqu'un qui ne connaissait pas le perse a cru devoir la corriger, qui avait lu *τάπητες* et *ἀμφιτάπητες* chez Pollux²⁶⁵, Hésychius²⁶⁶, Eustathe²⁶⁷, dans les gloses et ailleurs et qui savait que les Romains disaient depuis toujours *tapete*. Quant au mot perse *κάρδακες*²⁶⁸, qui désigne les *ἀνδρεῖοι*, alors qu'il doit simplement être déduit du verbe *kardan*, à quel point n'a-t-il pas tourmenté les glossateurs ignorant le perse, qui le dérivèrent de *ἀπὸ τῶν Κάρων*, « du peuple de Carie »²⁶⁹, ou d'un autre endroit ? Ainsi devaient-ils tordre et altérer les noms perses et leur attribuer une origine inventée, alors qu'en réalité tous ces mots peuvent être compris facilement par celui qui voudrait se consacrer à l'apprentissage de la langue perse.

²⁶² Cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 249-252 ; Von Seelen dans son édition de Burton (1720) signale *Tapete* dans les *Additamenta* p.113. Sa source est Henri ESTIENNE, *De Latinitate falso suspecta*, 1576, p.330 : « Nonnulla sunt vocabula quae Graeci a Persis aut aliis barbaris, Latini a Graecis, nos a Latinis accepimus. Inter quae satis notum est nostrum *Tapis* ».

²⁶³ Sur *tapete*, cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 249.

²⁶⁴ Isidore de Séville, *Etymologiae / Origines*, XIX, cap. XXVI : *Tapeta dicta, quod pedibus primum sternerentur, quasi tapedia*. [...]. *Amphitaba ex utraque parte villosa tapeta*, « On les appelle *tapete* parce qu'ils sont étendus d'abord sous les pieds comme des tapis. [...] les *amphitaba* sont des tapis recouverts de fourrure sur les deux côtés. » (trad.pers.)

²⁶⁵ Pollux, *Onomasticon*, X, 38 : Ἐπέσθω δὲ τῇ κλίνῃ, τυλεῖα, κνέφαλα, δάπιδες, τάπητες, ἀμφιτάπητες, « Vont sur le lit des petits coussins, des oreillers, des couvertures simples, appelées *δάπιδες* ou *τάπητες*, des couvertures recouvertes de fourrure sur les deux faces. » (trad.pers.)

²⁶⁶ Cf. Hsch., τ 163 : *τάπ(ι)δες· τάπητες*, « *τάπ(ι)δες* : des tapis ».

²⁶⁷ Plusieurs occurrences de *τάπητες* se retrouvent dans les commentaires d'Eustathe, par ex. Eust. *Od.*, 1582, 48 : *στορέννυται τε ἐφ'ὕπερθε τάπητες*, « [...] et on l'étend sur des taps. » ; voir également *τάπης* dans l'index des commentaires à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*.

²⁶⁸ *Kárdakes*, nom d'une division militaire perse, mentionné plusieurs fois chez les auteurs grecs et latins (cf. R. Schmitt, « *Kárdakes* », in *Encyclopaedia Iranica*, t. XV, Fasc. 5, 2010, p. 556-557) ; cf. aussi M. Brust, *Die indischen und Iranischen Lehnwörter im Griechischen*, Innsbruck, 2005, p. 308-309. — Sur *cardaces*, cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 153.

²⁶⁹ Cf. Eust. 368,37 : Ἰστέον δὲ καὶ ὅτι οὐ μόνον ἡ τῶν καρβάνων ἦτοι βαρβάρων λέξις ἐκ τῶν Καρῶν εἰληφθαι δοκεῖ, ἀλλὰ καὶ οἱ παρὰ τῷ Πανσανίᾳ κάρδακες, ὃ ἐστὶ στρατιῶται περὶ Ἀσίαν

Exiguum his rebus pretium statuatur iniquus antiquitatum aestimator, experietur se in evolvendis veterum scriptis haerere saepius. Si scholiastas Graecos consulat, et illic, sine linguae Persicae cognitione, inoffenso pede progredi non poterit. Sola Eustathii lectio meum iudicium firmabit. Quot non illic vocabula, quae Persica esse dicuntur, explicantur? Ut de Hesychio, cuius *Lexicon* ex scholiis ad poetas veteres totum est conflatum, de Polluce, Suida Phavorino, Megalo, auctore *Etymologici*, quod vulgo *magnum* dicitur, aliisque nihil dicam.

Quum vero medica manu indigere Hesychium magno opere omnes eruditi noverint, multaque illic Persica inveniantur corrupta et depravata, vel sola huius libri tentanda emendatio excitare deberet, in animo scrutatoris antiquitatum Graecarum, linguae Persicae studium. Plurima ab hoc auctore vocabula Persarum esse recte scribuntur, alia multa, quae Pergaeis, quae Indis, tribuit, Persica re vera deprehenduntur. Illud manifesta incuria libariorum irrepsit, qui pro περσῶν scripserunt περγαίων: hoc a veterum locutione profectum est, qui Indiae nomine Persiam quoque comprehendebant et Arabiam. Quae ratio est, quod apud Hesychium legamus, Μαί Indis μέγα sonare, quum sit Persicum *𐎱𐎠𐎼𐎿*, et ejusdem generis plurima.

Supposons qu'un chercheur en antiquités ait le tort d'accorder peu de prix à ces choses : il se rendra vite compte qu'il reste souvent bloqué dans la lecture des livres des anciens. S'il consulte les scholiastes grecs sans connaissance du perse, là non plus il ne pourra pas avancer sans heurts. À elle seule la lecture d'Eustathe confirmera mon avis : combien de mots réputés perses n'y sont-ils pas expliqués ? Sans parler d'Hésychius, dont le dictionnaire tout entier est rempli de scholies de poètes anciens, ni de Pollux²⁷⁰ ou de la Souda²⁷¹, de Phavorinus²⁷², de Megalus Grammaticus²⁷³, de l'auteur de l'*Etymologicum*, qu'on appelle couramment *Magnum*, et des autres.

Comme tous les érudits savent qu'Hésychius a toujours besoin d'une main correctrice et qu'on trouve chez lui beaucoup de mots perses corrompus et déformés, le fait seul de chercher à corriger ce livre devrait recommander, dans l'esprit du chercheur en antiquités grecques, l'étude de la langue perse. L'auteur note à juste titre que beaucoup de mots sont perses ; mais beaucoup d'autres qu'il a attribués aux habitants de Perge et aux Indiens appartiennent en réalité aux Perses. La première faute est due à la négligence manifeste des copistes, qui pour Περσῶν ont écrit Περγάτων ; la seconde provient d'une manière de parler des Anciens, qui dans la notion d'Inde comprenaient aussi la Perse et l'Arabie. Ceci explique pourquoi nous pouvons lire chez Hésychius²⁷⁴ que Μαί chez les Indiens est l'équivalent de μέγα, alors qu'il s'agit du perse *meh*²⁷⁵ et on trouve beaucoup d'exemples de ce genre.

²⁷⁰ Julius Pollux est un rhéteur du II^e siècle originaire de Naucratis en Egypte. Il a composé des discours et de la poésie, mais son œuvre principale conservée est un dictionnaire de grec, appelé Ὀνομαστικόν, dans lequel il donne des synonymes et des concepts proches au lieu de lemmes (Cf. « I. Pollux [IV, 17] », in *Brill's New Pauly*, t.6, p.1086).

²⁷¹ La Souda est une encyclopédie historique byzantine de la fin du X^e siècle, organisée lexicalement par ordre alphabétique et traitant d'étymologies, mais aussi de noms de personnes, de lieux ou d'institutions. Elle est basée sur la compilation de toutes les œuvres disponibles (cf. « Suda », in *Brill's New Pauly*, t.13, pp.911-914).

²⁷² Varinus Phavorinus était un lexicographe italien du XVI^e siècle, directeur de la bibliothèque de Florence et évêque de Nocera. Il rédigea un grand dictionnaire de grec, le *Magnum ac perutile dictionarium*, publié en 1523 à Rome puis réimprimé à Bâle (1538) et à Venise (1712) (cf. « Favorinus (Varinus ou Guarino) » in M.-N. BOUILLET (éd.) *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, 1874, p.650).

²⁷³ L'*Etymologicum Magnum* est le titre d'un dictionnaire grec composé à Constantinople par un lexicographe inconnu au XII^e siècle ; c'est une compilation dotée d'une augmentation d'ouvrages antérieurs, comme l'*Etymologicum Genuinum* (IX^e siècle).

²⁷⁴ HSCH., μ 63 : μαί · μέγα. Ἰνδοί. « μαί : 'grand' chez les Indiens ».

²⁷⁵ Cf. H. RELAND, *De veteri lingua Indica*, p. 223.

Quid ? quod illa vocabula, quae Ctesias Indica esse scribit, purissima Persica sint, ut *Siptachora*, quod ἡδύ interpretatur, derivandum a Persico سفا et خوردن ac similia, quae alio forte loco commodius a nobis exhibebuntur. Contingit etiam saepe numero Arabica pro Persicis supponere Hesychium, uti quum Scythas Persico sermone *Sacas* dici refert, et Σακέα festos esse dies Persarum, quae tamen vocabula Arabica sunt, a سقي potando, utraque originem ducentia. Dianam idem ait Ζαρητιν a Persis appellari, quum Arabes eam زحرت non Persae, nominent. Syriaca nonnunquam, et Hebraica, pro Persicis idem habet, quum ἁδώνιν, id est, interprete scholiasta Theocriti, σῖτον, « frumentum », Persis ἄβωβαν dici memorat, quod tamen Hebraicum אביב est. Ita Herodotus, Suidas, et Scholiastes Aristophanis ἀρτάβην vocant μέτρον Περσικόν, hic addit, esse quoque Αἰγύπτιον. Sed Arabicum est الاردن aut Syriacum ܐܪܕܢ.

Et que dire du fait que les mots qui seraient indiens selon Ctésias sont purement perses, ainsi par ex. *siptachora*²⁷⁶, qu'il traduit comme ἡδύ, mais qui doit être dérivé du perse *sfā* et *xwardan* et d'autres semblables, ce que nous montrerons le cas échéant plus convenablement dans un autre endroit²⁷⁷. Souvent aussi il arrive qu'Hésychius mette des mots arabes à la place du perse, comme quand il rapporte que les Scythes sont dits *Sacas*²⁷⁸ dans la langue perse et que les jours de fête des Perses sont dits *Σακέα*²⁷⁹; en réalité, ce sont des mots arabes, l'un et l'autre tirant leur origine de *sqy*, « boire »²⁸⁰. De même il dit que Diane est appelée *Ζαρήτις*²⁸¹ par les Perses, alors que ce sont les Arabes et non les Perses qui la nomment *zhrt*²⁸². Parfois aussi il considère des mots syriaques et hébreux comme perses : ainsi il affirme que ἀδώνις²⁸³, c'est-à-dire (d'après l'interprète scholiaste de Théocrite) σῖτον, « blé », est dit ἀβώβαν par les Perses, alors qu'il vient de l'hébreu *'byb*²⁸⁴. Ainsi Hérodote²⁸⁵, la Souda²⁸⁶, les scholiastes d'Aristophane²⁸⁷ considèrent ἀρτάβης²⁸⁸ comme un μέτρον Περσικόν, « mesure persane » ; Hésychius²⁸⁹ ajoute qu'il est aussi Αἰγύπτιον ; mais en arabe c'est *'l'rd* ou en syriaque *'rtb*²⁹⁰.

²⁷⁶ Ctésias, p.179, F45, 36 : Τῷ δένδρῳ δὲ τούτῳ ὄνομά ἐστιν Ἰνδιστὶ σιπταχόρα, Ἑλληνιστὶ σημαίνει γλυκύ, ἡδύ, « Le nom de cet arbre est en indien *siptachora*, en grec il signifie 'doux', 'agréable' » (fragment trouvé chez Photius : I, p. 140, l. 15, 47b). — Pour ce mot, cf. M. BRUST, *Die indischen und Iranischen Lehnwörter im Griechischen*, Innsbruck, 2005, p. 618-622 (origine *xšwifta-xʷara-, « Süßspeise essend »).

²⁷⁷ Cf. H. RELAND, *De veteri lingua Indica*, p. 229.

²⁷⁸ Hsch., σ 64 : Σάκαι[οί]· οἱ Σκύθαι, « Σάκαι[οί] : les Scythes ».

²⁷⁹ Hsch., σ 65 : σάκαια· ἡ Σκυθηκὴ ἐορτή, « σάκαια : la fête chez les Scythes ».

²⁸⁰ Cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 222 ; BURTONUS, *op. cit.*, p. 75-78.

²⁸¹ Hsch., ζ 61 : Ζαρήτις· Ἄρτεμις. Πέρσαι, « Zarêtis : Artémis chez les Perses ».

²⁸² Cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 263 ; BURTONUS, *op.cit.*, p. 263.

²⁸³ Hsch., α 233 : Αβώβας· ὁ Ἄδωνις ὑπὸ Περγαίων, « 'Abobas' : Adonis chez les habitants de Pergame ».

²⁸⁴ Cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p.100-104.

²⁸⁵ Hdt., I, 192 : ἡ δὲ ἀρτάβη μέτρον ἐὼν Περσικὸν χωρεῖ μεδίμνου Ἀττικοῦ πλέον χοίνιξι τρισὶ Ἀττικῇσι, « l'artabè, qui est une mesure de Perse, tient trois chénices attiques de plus que le médimne d'Athènes » (trad. Legrand, Collection des Universités de France).

²⁸⁶ Souda 4020 : Ἀρτάβη· μέτρον Μηδικὸν σίτου, Ἀττικὸς μέδιμνος, « artabé : mesure médique de blé, un médimne attique. »

²⁸⁷ Voir les scholies aux *Acharniens*, 91 : Ψευδαρτάβαν : [...] καὶ τὸ Ψευδαρτάβαν ἐποίησε παρὰ τὴν ἀρτάβην, τὸ μέτρον. Περσικὸν δὲ καὶ Αἰγύπτιον τὸ ὄνομα, « 'Pseudartabas' : [...] il [Aristophane] a créé le mot 'Pseudartabas' d'après la mesure ἀρτάβη. Le nom est perse ou égyptien. » (ed. W. Dindorf, trad. pers.)

²⁸⁸ Sur ce mot, dont l'étymologie est disputée, cf. Cl. CIANCAGLINI, *Iranian Words in Syriac*, Wiesbaden, 2008, p. 116 ; voir aussi M. A. DANDAMAYEV, *Encyclopaedia Iranica*, t. II, Fasc. 6, 1986, p. 651. — H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 134.

²⁸⁹ Hsch., α 7474 : ἀρτάβη· μέτρον Μηδικὸν σίτου, Ἀττικὸς μέδιμνος, « 'Artabè' : mesure de blé médique, un médimne attique ».

²⁹⁰ Cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 134-136 ; BURTONUS, *op. cit.*, p. 15.

Aegyptii quoque, seu Coptitae, sua lingua illam mensuram ΠΙΕΤΩΒ appellant. Quare natum esse errorem ex confusione vicinarum gentium facile crediderim.

Nec ad intelligentiam scriptorum Latinorum Graecorumque tantum utile est linguae Persicae studium, sed et Judaicorum. Qui Rabbiorum scripta pervolutavit, in explicandis vocum originibus saepe confugere magistros Judaeorum ad *linguam Ismaeliticam*, לשון ישמעאל (quae Persicam aequae ac Arabicam comprehendit) expertus est. In Misnae et Gemarae, quae conjunctae integrum corpus Talmudicum conficiunt, interpretatione quas partes haec lingua habeat, vel solus Guisius docere potest, qui res retrusas atque abditas in tenebris, vocesque plurimas nulli interpretum intellectas, feliciter in lucem protulit, et utilitatem, quam hae literae habent, optime ostendit.

Videamus porro, quid Geographiae possit accedere ex Persici sermonis peritia, ut et illi, quos forte hoc studium delectat, hujus linguae amore incendantur. Qui descriptiones Geographicas veterum et recentiorum, quorum usus est vulgo, et magna aestimatio, inter Europaeos, legerit omnes, et memoria fuerit complexus, aut nullam aut exiguum sane Persiae, et regionum finimitarum, cognitionem se habere fateri debet. Adeo multa profundo silentio praetermittunt, vel diversa tradunt, scriptores, ut lector identidem suspensus et incertus haereat, quem potissimum ducem tuto sequatur.

Les Egyptiens aussi, ou les Coptes, appellent cette mesure dans leur langue ΠΙΕΡΩΒ. C'est pourquoi je croirais volontiers que l'erreur provient de la confusion de peuples voisins.

§6. La philologie hébraïque.

Et l'étude du perse n'est pas utile seulement pour la compréhension des écrits latins et grecs, mais aussi hébraïques. Quand on a lu les écrits rabbiniques, a souvent vu que pour expliquer l'origine des mots, les maîtres juifs recourent à la « langue ismaélite », *lšwn yšm''l* (qui comprend également le persan et l'arabe). L'importance que cette langue a dans l'interprétation de la Mishna et de la Gémara, qui forment ensemble le corpus entier du Talmud, William Guise²⁹¹ a lui seul peut nous l'enseigner : il a réussi à dévoiler des choses cachées et dissimulées dans les ténèbres ainsi que de très nombreux mots qu'aucun traducteur n'avait compris, et par là il a parfaitement montré l'utilité de l'étude du perse.

§7. La géographie.

Voyons en outre ce la contribution de la connaissance de la langue persane à la géographie, afin que ceux que d'aventure cette étude attire soient eux aussi enflammés par l'amour de cette langue. Celui qui a lu toutes les descriptions géographiques des anciens et des modernes, dont l'usage est répandu et l'estime grande parmi les Européens, et celui qui les a gardées en mémoire, doit avouer qu'il n'en tire aucune sinon une faible connaissance de la Perse et des pays voisins. Les auteurs ont passé tellement de choses sous silence ou les ont transmises avec de telles variations que le lecteur est sans cesse bloqué et laissé dans le noir, ne sachant pas à quel guide sûr s'adresser.

²⁹¹ William Guise (1653-1683) était un orientaliste britannique. Il se rendit à Oxford en 1669 et il y fut enterré à sa mort en 1683. Ses œuvres furent publiées après sa mort par son ami astronome Edward Bernard. Il publia des commentaires sur la Mishna (1690) et il se reposait grandement sur la littérature islamique (cf. « Guise, William », in *the Dictionary of National Biography*, vol. 8, p. 776).

Et si vel maxime isti auctores consentiant, qua fide, qua auctoritate, tradunt descriptionem regionum, quas ipsi oculis non lustrarunt, et de quibus aliquid auditione tantum acceperunt ? Hinc est, quod in tanta literarum luce, coeci tamen adeo simus in cognitione situs urbium et regionum Orientis, ut de multis ne fando quidem audiverimus, de plerisque conjecturam tantum afferre possimus.

Quam ignota est in hunc diem Paradisi regio, quamvis quatuor nobilissimis fluminibus a Mose definita, quae, post tot eruditorum labores, adhuc ingenia summorum virorum exercet ? Quae non de vero situ Babylonis, Persepoleos, Susorum, aliarumque urbium, vigent divortia sententiarum ? Quid ? quod de iis, quae hodieque supersunt, florentque, nihil certi tradant nostri Geographi. De ipsius Persiae finibus adhuc disceptant. Urbes nobilissimae, Isfehân, Xiniz, Besa, Hamedân, Dinewâr, Gjaur, Schabura, Xiraz, vel nullum in tabulis nostris Geographicis nomen habent, vel, ex imperitia linguae Persicae, ita detortum a vera scriptione, ut agnosci nequeant. Quum tamen hae urbes, in Parthia et Perside celeberrimae, maximis et spatiosissimis nostrarum urbium conferri mereantur.

Et là même où ces auteurs sont d'accord entre eux, sur quelle foi, sur quelle autorité rapportent-ils la description des régions qu'ils n'ont pas vues de leurs propres yeux, et sur lesquelles ils ont reçu des informations seulement par des ouï-dire ?²⁹² De là vient que, au milieu de la si grande lumière qui rayonne des lettres, nous demeurons néanmoins aveugles pour ce qui est de la connaissance de la topographie des villes et des régions d'Orient, à tel point qu'au sujet de beaucoup d'entre elles nous n'avons même pas entendu parler et que sur la plupart nous pouvons seulement faire des conjectures.

Quelle est encore notre ignorance à ce jour de la région du Paradis ! Bien qu'elle soit délimitée, dans le livre de Moïse²⁹³, par quatre fleuves célèbres, elle continue aujourd'hui, après tant d'efforts des savants, de mettre à l'épreuve l'ingéniosité des hommes les plus remarquables. Quelles divergences d'opinions ne règnent-elles pas sur l'emplacement véritable de Babylone, de Persépolis, de Suse et d'autres cités ? Pire : les géographes de notre pays ne rapportent rien de certain au sujet des villes qui subsistent encore aujourd'hui et qui fleurissent. On débat encore maintenant au sujet du territoire perse lui-même. Des cités tout à fait remarquables, Isfahan, Xiniz, Besa, Hamedân, Dinewâr, Gjaur, Schabura, Shirâz, ou bien n'ont droit à aucune mention dans nos atlas de géographie, ou bien, à cause de la méconnaissance de la langue perse, voient leur nom tellement déformé par rapport à la vraie graphie qu'elles ne peuvent être reconnues. Et pourtant, ces cités, très célèbres en Parthie et en Perse, soutiennent la comparaison avec les plus grandes et les plus vastes de nos villes.

²⁹² Remarque étonnante, puisque Reland lui-même a dessiné des cartes de pays et d'îles orientaux sans jamais quitter les Pays-Bas (cf. A. HAMILTON, 1998. « From a "Closet at Utrecht" Adriaan Reland and Islam », in *Nederlands Archief Voor Kerkgeschiedenis / Dutch Review of Church History*, 78(2), 1998, p.243)

²⁹³ C'est la *Genèse*, traditionnellement attribuée à Moïse.

Certe de ultima illarum, quas modo recensui, Xirazo, hic versiculus est apud Persas,

جءمصر رسجت شلم وجت بر وجت بحر

حمت روستاقن وشيراز شعر

« Quid est urbs Aegypti maxima Cairo ? Quid Syriae

Damascus ? quid terra ? quid mare ?

Omnes urbes pagi sunt, et sola Xiraz urbs est. »

Si mihi ex Persia in vicinam Arabiam transire liceat, de Mecca hoc addam, urbe clarissimi nominis, quae cunis magni Mohammedis, ut Medina sepulcro, nobilitata est. Scilicet, adeo incertum esse hactenus situm illius civitatis, ut in maximis globis, Caesii arte factis, qui tellurem nostram referunt, bis scriptum sit diversis locis nomen Meccae, quod auctor globorum, varietate opinionum distractus, quis verus esset situs, dubitaret. Quod non hoc exemplo, sed quam plurimis aliis, si is mihi animus esset, firmare possem. Fateor, ex relationibus illorum hominum, qui per Orientem iter instituerunt, multis in locis non exiguum accessisse nobis scientiae Geographicae incrementum. Sed pauci inter illos eruditione fuerunt praediti, et rudi, quod ajunt, Minerva, locorum descriptiones dederunt, ab indocto vulgo acceptas

En tout cas, en ce qui concerne la dernière nommée des villes que je viens d'énumérer, Shiraz, il y a ce vers qu'on entend chez les Perses :

جءمصر رسجت شلم وجت بر وجت بحر

حمت روستاقن وشيراز شءر

« Qu'est-ce que la plus grande ville d'Egypte, le Caire ?

Qu'est-ce que la plus grande ville de Syrie, Damas ?

Qu'est-ce que la terre ? Qu'est-ce que la mer ?

Toutes ces villes sont des villages, et seule Shiraz est une ville. »

Si je peux passer de la Perse à l'Arabie voisine, j'ajouterai ceci au sujet de la Mecque, ville au nom très illustre, rendue fameuse par le berceau du grand Mahomet, comme Médine par son tombeau. À vrai dire, l'emplacement de cette cité est tellement incertain jusqu'ici que dans les grands globes terrestres, faits avec l'art de Blaeu²⁹⁴, qui représentent notre terre, le nom de la Mecque a été indiqué deux fois à des endroits différents, parce que l'auteur des globes, induit en erreur par la variété des opinions sur son véritable emplacement, était dans le doute. Et je pourrais prouver cette insuffisance, non par cet exemple seulement, mais par combien d'autres, si vraiment c'était mon intention !

J'avoue que, grâce aux relations des hommes qui ont voyagé à travers l'Orient, notre connaissance de la géographie dans beaucoup de lieux a fait un grand pas en avant. Mais peu parmi eux étaient de vrais savants ; et dans leurs descriptions des sites, ils ont procédé de façon grossière, suivis par la foule ignorante.

²⁹⁴ Willem Janszoon Blaeu, appelé aussi Guilielmus Janssonius « Caesius » (1571-1638), était un célèbre cartographe et concepteur de globes (terrestres et célestes) ; il fournissait également des atlas et des cartes géographiques à la Compagnie des Indes orientales (cf. « Blaeu, Willem Janszoon » in VAN DER AA *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, vol.2, 1854, pp.578-579.

. Plurimi illas regiones adierunt, non, ut scientiam Geographicam ornarent, sed rem quaerere mercaturis faciendis. At vos, quibus erectior indoles est, generosa pectora, quid fidem adjungitis rebus commentitiis ? Quid consecramini rivulos ? Integros fontes potius accedite, et accuratissima Geographiae volumina, ab ipsis Persis et Arabibus conscripta, evolvite. Ego me ducem, me comitem, vobis offero. Quaeritis, ubi sint ? Latuerunt illa olim in extremo Oriente : nunc bibliothecae nostrae, et publicae et privatae, partem illius thesauri possident, quae si exponatur et videat lucem, laborem, quem impenditis, pretio suo et dignitate sufficienter pensabit.

Quibus omnibus linguae Persicae usibus, hactenus a me recensitis, hunc addo, coronidis loco, multum eam facere ad majorem aliarum linguarum peritiam, et collationem illarum interesse. Plurimis enim linguis vocabula Persica inspersa²⁹⁵ sunt, tam apertis indiciis se prodentia, ut dubitari non possint e Persia, vel communi aliqua cum Persis origine, esse prognata. Ut de Coptica, id est, veterum Aegyptiorum, lingua, nil dicam, quae multas habet voces cum Persicis convenientes, attendite tantum, an Graeca βάρος, πύργος, αὐγή, καρδία, ἀρραβών, χαλκεῖον, sono, uti significatione, cum Persicis ربون خلقين کردن اوج برج بار convenient ?

²⁹⁵ Notons ici l'assonance : *persica inspersa* (qu'on retrouve dans la *Dissertatio de reliquis veteris linguae Persicae*, p. 98 : *Adspersi ... voces quas pro Persicis non agnoverunt*). Voir aussi plus loin : *vocabula Persica quae sparsim ... leguntur*.

Beaucoup allèrent dans ces régions, non pour faire honneur à la science géographique, mais pour faire du commerce et réaliser des bénéfices. Mais vous, qui avez une nature plus élevée, des cœurs plus généreux, pourquoi accordez-vous foi à des choses qui sont fausses ? Pourquoi suivez-vous de petits ruisseaux, au lieu d'aborder les sources pures et de lire les volumes géographiques très précis, écrits par les Perses et les Arabes eux-mêmes. Moi je m'offre à vous comme guide, comme compagnon de route. Vous me demandez : où sont-ils ? Ils sont restés cachés jadis loin en Orient. Maintenant nos bibliothèques, publiques et privées, possèdent une partie de ce trésor ; si ces écrits sont dévoilés et mis au grand jour, ils compenseront par leur prix et leur prestige assez le travail que vous leur consacrerez.

§8. L'étude des langues.

A tous ces avantages de la langue perse que j'ai énumérés jusqu'ici, j'ajoute celui-ci en guise de conclusion : cette langue contribue beaucoup à une plus grande connaissance des autres langues et la comparaison entre elles. Des mots perses ont été répandus dans de nombreuses langues et se reconnaissent à des indices tellement clairs qu'on ne peut pas douter que ces mots proviennent de la Perse ou de quelque origine commune avec cette langue. Pour ne rien dire au sujet du copte, c'est-à-dire le langage des anciens Egyptiens, qui a beaucoup de mots correspondant à des mots perses, réfléchissez seulement à ceci : les mots grecs βάρος, πύργος, αὐγή, καρδία, ἀρραβών, χαλκεῖον ne correspondent-ils pas avec les mots perses *bār*, *barj*, *ōj*, *kardan*, *arbōn*, *ḥalqīn*, aussi bien du point de vue de la prononciation que du point de vue de la signification ?

Latina sunt plurima, quorum pars etiam Graecis in usu est, ut « palla », « sinus », « luscus », « ahenum », « timor », « barbitos », « socer », « basium », « margarita », « inter », « manere », « mori », quae Persis sonant بالا , سین , لوخ , اھین , تیمار , بریط , چھر , بوس , مزورید , اندر , in quibus convenientiam esse maximam, nec casui, sed communi origini adscribendam quilibet facile intelligit.

Sic inter Gallica *espoir, honneur, court* et Persica ازبور , هنر , خرد , inter Anglica *a brow, thunder*, aliaque, quae Clarissimus Gravius collegit, et Persica ابرو , تنور , maxima intercedit cognatio. Slavonicae voces, *Babr, Bars, Misch, Birusa, Tsima*, cum Persicis موس , بارس , بیر , et aliae porro innumerae, satis accurate conveniunt.

Ipsa nostra Belgica lingua vocibus Persicis زاخن , برادر , دختر , بتر , خدا , کودقتن , رزد , سمن , اذر , ita utitur, ut Belga aequae ac Persa illas intelligat.

Germanicas autem voces quingentas, a Persicis ejusdem significationis non multum diversas, collegisse Elichmannum, virum linguae Persicae peritissimum, illustris Salmasius scriptum reliquit. Quam convenientiam inde derivandam existimo, quod Persae, aequae nos Europaei, a Scythis (quorum lingua in Slavonica quodammodo superesse videtur) illas voces acceperint, quod explicari et probari pluribus hic locus non patitur.

Il y a beaucoup de mots latins (dont une partie est aussi utilisée en grec, comme *palla*, *sinus*, *luscus*, *ahenum*, *timor*, *barbitos*²⁹⁶, *socer*, *basium*, *margarita*²⁹⁷, *inter*, *manere*, *mori*, qui font écho aux mots perses *bālā*, *sīn*, *loj*, *ahīn*, *tīmār*, *barbiṭ*, *ḥahr*, *būs*, *murwarīd*, *andr*, *māndan*, *murdan* : on comprend facilement que la ressemblance est considérable et qu'elle ne doit pas être attribuée au hasard, mais à une origine commune.

Ainsi entre les mots français « espoir », « honneur », « court » et les mots perses *azbūr*, *hunar*, *xord*, entre les mots anglais *a brow*, *thunder* et d'autres, que le célèbre Gravius²⁹⁸ a rassemblés, et les mots perses *abrū*, *tundar*, il y a une parenté parfaite. Les mots slaves *babr*, *bars*, *misch*, *biriusa*, *tsima*, correspondent assez précisément aux mots perses *babr*, *pārs*, *mūš*, *pīrūzē*, *zamistan*, ainsi qu'encore d'innombrables autres mots.

Notre propre langue néerlandaise utilise des mots perses *azdar*, *soxan*, *rāst*, *gereften* (?), *xodā*, *behtar*, *doxtar*, *barādar*, *nāxan*, *band*, *dāt*, de sorte que Néerlandais et Perses les comprennent également.

Or l'illustre Saumaise a laissé un témoignage écrit selon lequel Elichmann²⁹⁹, un homme très versé dans la langue perse, avait rassemblé cinq cents mots allemands³⁰⁰ qui ne diffèrent pas beaucoup des mots perses de même signification. Cette correspondance, je pense qu'il faut l'attribuer au fait que les Perses, de même que nous autres Européens, ont reçu ces mots des Scythes (dont la langue semble subsister en quelque sorte dans le slave), ce qu'en cette circonstance je ne puis développer et argumenter davantage³⁰¹.

²⁹⁶ Sur *barbitos*, cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 145.

²⁹⁷ Pour ce mot, voir M. BRUST, *Die indischen und iranischen Lehwörter im Griechischen*, Innsbruck, 2005, p. 432-441.

²⁹⁸ John GREAVES, *Elementa linguae Persicae*, 1649, p. 90.

²⁹⁹ Johan Elichman (1600-1639), médecin silésien qui s'intéressa à la médecine arabe. Ce fut son entrée dans le domaine des langues orientales puisqu'il apprit l'arabe en autodidacte. Il a compté Claude Saumaise parmi ses patients : c'est lui qui contribuera à partager les idées linguistiques d'Elichmann. Ce dernier n'a rien publié, mais il a travaillé sur la parenté germano-persane et a développé l'idée d'une origine scythique pour expliquer les correspondances (Cf. « Elichmann, Dr. Johan » in *Nieuw Nederlandsch Biografisch Woordenboek (NNBW)*, vol.1, 1911, p.801-802).

³⁰⁰ Lettre de Saumaise à Peiresc (Leiden, 2 septembre 1634) : « Il a amassé plus de cinq cents mots persans, qui sont tout à fait allemands ».

³⁰¹ Voir T. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders*, Bruxelles, Palais des Académies, 2010, p.481.

Quin et in Cypriorum, qui plus semel a Persis fuere subacti, lingua veteri, cujus fragmenta apud Eustathium, Hesychium, aliosque, videre est, multa reperiuntur, quae ad originem Persicam, etiam hodie, possunt referri. Quod documento est, late diffusam esse hanc linguam, et, quod stupendum est, per tot saecula eandem mansisse, adeo ut vocabula, quae ante duo millia annorum Persica erant, nunc quoque apud Persas in usu esse inveniuntur. Haud scio, an haec constantia linguae Persicae, qua per tot annorum intervallum non adeo mutata permansit, in ulla alia lingua, si Copticam excipiamus, facile reperiri possit.

A tempore Herodoti, antiquissimi scriptoris, Persia subjecta fuit variis regibus, e diversa gente oriundis, et imperii faciem mutatam vidit plus semel, literas etiam antiquas perdidit (quarum formas tamen aliquas in inscriptione rudum Persepolitano superesse conjicio) novasque, quibus utitur hodie, ab Arabibus, una cum sacris Mohammedicis, accepit. Verum nihilominus voces, quibus antiquissimis temporibus utebantur Persae, hodierni etiam, maximam partem, suas agnoscunt. Quod ego non parum ad decus hujus linguae ejusque praestantiam demonstrandam conferre arbitror.

Bien plus, dans l'ancienne langue des Chypriotes, qui furent plus d'une fois soumis par les Perses et dont on peut retrouver des fragments chez Eustathe, Hésychius et d'autres, on trouve beaucoup de mots qui se laissent aujourd'hui même rapporter à une origine perse. Ceci montre que cette langue a été diffusée sur une vaste échelle et, ce qui est vraiment étonnant, qu'elle est restée la même à travers tant de siècles, à tel point que les mots qui étaient perses il y a deux mille ans se trouvent encore maintenant en usage chez les Perses. Je ne sais pas si cette permanence de la langue perse³⁰², grâce à laquelle cette langue est restée presque inchangée pendant tant d'années, peut se retrouver facilement dans une autre langue, si nous exceptons le copte.

Du temps d'Hérodote, cet auteur très ancien, la Perse fut soumise à divers souverains, originaires de différents peuples et elle a vu plus d'une fois la face de son empire changer ; ayant perdu aussi son ancienne écriture (dont cependant je conjecture qu'il reste quelques formes dans l'inscription des ruines de Persépolis)³⁰³, elle en a reçu une nouvelle des Arabes, qu'elle utilise toujours aujourd'hui en même temps que les textes sacrés de Mahomet. Il n'en reste pas moins que les Perses d'aujourd'hui encore, pour la plupart, reconnaissent comme leurs les mots dont se servaient leurs ancêtres des temps anciens. Je pense que cela ne contribue pas peu à démontrer la gloire et la supériorité de cette langue.

³⁰² Ce thème de la permanence de la langue revient ailleurs chez Reland, notamment dans la Préface de la dissertation *De reliquiis veteris linguae Persicae*, p. 98, où l'auteur insiste sur son effort de « veterem linguam Persicam ex hodierna ... explicare, motus eximia hujus linguae constantia » ; il concède néanmoins que ces interprétations relèvent souvent de la conjecture et n'ont pas la rigueur de « démonstrations mathématiques ».

³⁰³ Notons ici que Reland avait reçu un fragment d'inscription cunéiforme de Persépolis de la part de son ami, l'explorateur Cornelis de Bruijn. Elle est conservée actuellement à Paris, avec l'indication suivante : legs de Silvestre de Sacy, reçu de Cornelis de Bruijn ; « FRAGMENTUM E RUDERIBUS PERSEPOLITANIS A CORN.VAN.BRUYN A.MDCCIV AVULSUM ET HAD.RELAND A.C. DONO DATUM POST CUIUS OBITUM QUUM IURE EMTIONIS AD V.DOCT S.F.I.RAV DEVENISSET ID IN PIGNUS AMORIS MUTUI AB EO SIBI TRADITUM MARMORE LUNENSI INCLUDI CURAVIT A.IS.SILVESTRE DE SACY A.MDCCCXII » (cf. E. BENVENISTE, « Une inscription perse achéménide du cabinet des médailles », dans *Journal Asiatique*, t. 239, 1951, p. 263-273)

Quis non stupet, cum Ctesiam legit scribentem ἀνθρωποφάγους ab Indis (id est, Persis, ut ante monuimus) dici *Martichora*, quae vox purissima Persica est مردخورا. Herodotus, quum Parasangam vocat mensuram Persicam clare exprimit vocem, hodie Persis usitatissimam, فرسنگ. Ὠρομάσδης et Ἀρειμάνης, quibus nominibus boni et mali principium appellasse Persas refert Plutarchus, nomina sunt hodieque apud Magos Persarum in usu ۀر مرد et احریمان. Γαγγάμηλα, quod Alexandri tempore οἶκον καμήλου significabat, Persa lingua, خاذء جمل, etiam nunc intelligitur. Ἀλέκτορις, quo nomine Persae olim corvum nominabant, nunc quoque قلاغ طير dicitur. Denique Σαμψήρα, κωπίς, Σαανσά, Σειχ, οὐαρίζης, ξίφος, ἀνάχη, Αναίτις, « Sericum », « Gerra », « Mithra », « Achaemenii », quae vocabula olim apud Persas in usu erant, si conferantur cum Persicis شمشير, خووف, شہانشاء, سي, ملك, نهر, وزير, اناءيت, يف, خاذء, سرت, convenire illa multis modis liquebit. کور, مهر, عجمان,

Qui n'est pas frappé de stupeur, quand il lit chez Ctésias³⁰⁴ que ἀνθρωποφάγος se dit *Martichora* chez les Indiens (c'est-à-dire chez les Perses, comme je l'ai précisé plus haut)³⁰⁵, qui est un mot purement perse *mardxorā*. Hérodote, quand il appelle « parasange » la mesure de longueur perse³⁰⁶, exprime clairement un mot très courant aujourd'hui chez les Perses, *farsang*³⁰⁷. Ὠρομάσδης³⁰⁸ et Ἀρειμάνης³⁰⁹, noms avec lesquels d'après le témoignage de Plutarque³¹⁰ les Perses appelaient le principe du bien et du mal, sont encore aujourd'hui en usage chez les mages perses, *hormazd* et *ahrimān*. Γαγγάμηλα³¹¹, qui signifiait du temps d'Alexandre « οἶκος καμήλου », en langue perse *hād'jamal* est compris encore maintenant³¹². Ἀλέκτορις³¹³, nom par lequel les Perses jadis désignaient le « corbeau », maintenant encore se dit *kalāgh tyr*. Enfin Σαμψήρα³¹⁴, κωπίς, Σαανσά³¹⁵, Σειχ, οὐαρίζης³¹⁶, ξίφος, ἀνάχη, Αναίτις³¹⁷, *Sericum*, *Gerra*³¹⁸, *Mithra*³¹⁹, *Achaemeni*³²⁰, qui étaient des mots jadis en usage chez les Perses, si on les compare avec les mots perses *šamšīr*, *havhāf*, *šahānšāh*, *sīh*, *malk*, *nahr*, *vizār*, *anāhīt*, *sīf*, *xānē*, *šarah*, *karav*, *mehr*, *ojamān*, correspondent clairement de plusieurs manières.

³⁰⁴ On trouve ce fragment de Ctésias chez Photios, I, p.135, 46a, l.6 : Μαρτιχόρα δὲ ἐλλήνιστὶ ἀνθρωποφάγον, ὅτι πλεῖστα ἐσθίει ἀναιρῶν ἀνθρώπους, « cet animal est appelé en grec 'anthrophophage', parce que, la plupart du temps, il dévore les hommes qu'il tue » (trad. D.Lenfant, Collection des Universités de France). Cf. H. RELAND, *De veteri lingua Indica*, p. 223.

³⁰⁵ Pour ce mot M. BRUST, *Die indischen und iranischen Lehwörter im Griechischen*, Innsbruck, 2005, p. 449-455.

³⁰⁶ HDT., VI, 42 : Ταῦτά τε ἡνάγκασε ποιεῖν, καὶ τὰς χώρας σφέων μετρήσας κατὰ παρασάγγας, τοὺς καλέουσι οἱ Πέρσαι τὰ τριήκοντα στάδια, « Ces accords imposés, il mesura leur territoire en parasanges, - les Perses appellent ainsi une longueur de trente stades. » – Cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 212.

³⁰⁷ Pour ce mot M. BRUST, *Die indischen und iranischen Lehwörter im Griechischen*, Innsbruck, 2005, p. 515-521.

³⁰⁸ Cf. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 207 ; BURTONUS, *op. cit.*, p. 61-62.

³⁰⁹ Cf. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p.131-132 ; BURTONUS, *op. cit.*, p. 13-14.

³¹⁰ PLUT. *Isis et Osiris*, 47 : ὁ μὲν Ὠρομάζης ἐκ τοῦ καθαρῶτάτου φάους ὁ δ' Ἀρειμάνιος ἐκ τοῦ ζόφου γεγωνὸς πολεμοῦσιν ἀλλήλοις, « Hôromazès est né de la lumière la plus pure, Arimanius des ténèbres, et ils se font la guerre. » (trad. Ch. Froidefond, Collection des Universités de France)

³¹¹ Sur Gangamela, f. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 181-184.

³¹² Cf. Cl. SALMASIUS, *De hellenistica commentarius*, Leyde, 1643, p. 391 ; voir également H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p.181-184 ; BURTONUS, *op. cit.*, p. 38-39.

³¹³ Cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 116.

³¹⁴ Sur ce mot, cf. Cl. CIANCAGLINI, *Iranian Words in Syriac*, Wiesbaden, 2008, p. 225.

³¹⁵ Cf. cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 221.

³¹⁶ Sur Ouarizes, cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 209-210.

³¹⁷ Sur Anaitis, cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 118.

³¹⁸ Sur ce mot, cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 186.

³¹⁹ Sur Mithra, cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 197.

³²⁰ Sur Achaemenes, cf. H. RELAND, *De reliquis veteris linguae Persicae*, p. 108.

Longum esset heic subnectere vocabula Persica, quae sparsim³²¹ apud Athenaeum, Plutarchum, Ammianum, Procopium, Agathiam, et scholiastas veteres, leguntur, quae omnia excutere hujus non est loci.

Et profecto vereor, Auditores, ne molestus vobis fuerim recitatione tot vocum Persicarum, quas tamen praetermitti silentio propositi mei ratio non patiebatur.

Sed dabitis aliquid genio linguarum istarum, quas docebo, et studio meo, quo persuasum vobis cupio, maximum esse, in omnibus fere artibus et scientiis, usum linguae Persicae, aliarumque Orientalium. Utinam illud pondus inesset commendationi meae, aut tant apud vos mea auctoritas, ut, ineunte novo hoc saeculo, florere denuo, et revirescere, inciperent prolapsae literae Orientis, quae tantum non extremum ducere spiritum in Belgio videntur ! Tantus ubique hujus studii neglectus et contemptus est hodie, quantus, ineunte praeterito saeculo, ejus amor et existimatio. Praesensit hanc barbariem, divino quasi animo, vir clarissimi nominis, Isaacus, Casaubonus. Fatebatur ille, in doctissimis suis in Athenaeum animadversionibus, se metuere, ne immensum hoc Dei Optimi Magni donum, et peculiare saeculi illius decus, contemptu et ignavia amitteretur. Idque futurum augurabatur, si, docentium culpa, discentium ingenia ad inutiles controversias, et funestas disputationes, traducerentur. Quis non videt accuratam horum temporum descriptionem ?

³²¹ Notons l'assonance *Persica... sparsim...* (cf. plus haut n.295)

Il serait trop long ici d'ajouter les mots perses qu'on lit çà et là chez Athénée, Plutarque, Ammien, Procope, Agathias ainsi que chez les anciens scholiastes ; ce n'est pas ici le lieu de les examiner tous.

Et, chers auditeurs, je crains assurément de ne vous avoir importuné par l'énonciation de tant de mots perses, que cependant l'objectif de mon discours ne souffrait pas de passer sous silence.

§9. Peroration.

Mais vous accorderez quelque crédit à ces langues que j'enseignerai, ainsi qu'à mon zèle qui cherche à vous persuader que la connaissance du perse et des autres langues orientales est du plus haut intérêt pour presque toutes les disciplines et les sciences. Si seulement mes recommandations avaient un poids tel, si seulement mon autorité auprès de vous était si grande que, en ce début d'un nouveau siècle, les lettres orientales flétries pouvaient recommencer à fleurir et à reverdir, alors qu'elles semblent près de rendre leur dernier souffle dans notre pays ! Partout aujourd'hui règnent la négligence et le mépris de ces études, aussi intenses qu'étaient l'amour et de l'estime pour elles au début du siècle précédent.

Un homme au nom très célèbre, Isaac Casaubon³²², a pressenti cette inculture, comme s'il était un devin. Dans ses savantes observations sur Athénée³²³, il avouait craindre que ce don infini de Dieu tout-puissant, cet ornement particulier de son siècle ne soit abandonné par le mépris et la paresse. Il prédisait que ceci arriverait si par la faute des enseignants, les esprits des étudiants étaient dirigés vers des controverses inutiles et des discussions funestes. Qui ne voit là une description très précise de notre temps ?

³²² Isaac Casaubon (1559-1614), un humaniste suisse, fut nommé professeur de grec à Genève en 1582. Il publia en 1600 des commentaires à son édition d'Athénée de Naucratis de 1597, *Animadversiones in Athenaei dipnosophistas*. (Cf. « Casaubon, Isaac » dans *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol. 4, p.92.)

³²³ Isaac CASAUBONUS, *Animadversionum in Athenaei dipnosophistas libri XV*, Lyon, de Harsy, 1600. (2^e éd. 1621).

Ergone frustra proavi nostri et majores, duce primum Adelardo Bathoniensi, incredibili labore et industria, has literas Europae intulerunt, quum nos, degeneres nimium nepotes, divitias, studio parentum et vigiliis partas, tueri recusemus ? Excutite istum veterum, juvenes, et conferte operam ut vester fiat ultimus Oriens : ut in adyta Persarum et Arabum penetretis, et retrusos in iis eruatis thesauros. Dicant alii, oleum et operam perdi in hoc studio, et bonas horas melius posse collocari. Fruantur isti suo genio. Vos cogitate, quod vetus verbum est, arti non esse inimicos, nisi ignorantes. Multi enim mortalium sibi adeo blandiuntur et adulantur, ut, quod ipsi callent, praedicent et extollant in coelum, quod sibi abesse vident, vituperent, nec dignum censeant aliqua existimatione.

Ego ita necessarium esse hoc studium non dico, ut negligi debeant aliae disciplinae, cum contemptu aliarum. Habet suos usus Theologia, et quidem maximos, habet intelligentia juris, habet Medicina, habet etiam suos Philosophia, et notitia antiquitatum. Verum id ab omni ratione alienum judico, uni harum scientiarum adhaerere, et alias contemnere, quum omnes artes et disciplinae inter se conspirent amice et communi quodam vinculo contineantur.

Est-ce donc en vain que nos aïeuls et nos ancêtres, sous la conduite d'abord d'Adélard de Bath³²⁴, au prix d'un travail et d'un effort incroyables, ont fait connaître ces lettres à l'Europe, alors que nous, descendants par trop dégénérés, nous refusons de protéger ces richesses nées de l'application et du labeur de nos parents ?

Arrachez cette torpeur, jeunes gens, et mettez-vous au travail afin que les recoins de l'Orient deviennent vôtres, afin que vous pénétriez dans les sanctuaires des Perses et des Arabes et que vous mettiez au jour les trésors qui s'y trouvent cachés. Libre à certains de prétendre que l'huile des lampes et l'effort sont gaspillés dans cette étude, et qu'on pourrait mieux utiliser les bonnes heures. Que ces gens profitent bien de leur talent. Mais vous, songez à cette vieille expression : l'art ne connaît pas d'ennemis, si ce n'est les ignares. En effet, beaucoup de mortels se flattent et se félicitent eux-mêmes : ils en viennent à vanter et d'exalter l'objet de leur compétence, mais blâment ce qui leur fait défaut et ne l'estiment pas digne de quelque considération.

Quant à moi, je ne dis pas que cette étude est nécessaire dans le sens où il faudrait négliger les autres disciplines ; et je ne veux pas louer la science que j'enseigne en méprisant les autres. La théologie a sa pertinence, et elle est même considérable ; la jurisprudence a son intérêt, la médecine également et aussi la philosophie, de même que les sciences de l'antiquité. Mais j'estime qu'il est tout à fait déraisonnable de s'attacher à une de ces sciences tout en méprisant les autres, alors que toutes les disciplines et toutes les matières s'entendent amicalement et demeurent unies comme par un lien commun.

³²⁴ Adélard de Bath était un moine bénédictin et savant anglais du XII^e siècle. Sa vie nous est assez inconnue : il fit ses études à Tours, puis il se rendit en Italie du Sud pour s'imprégner de la culture grecque. Il aurait voyagé jusqu'à Tarse pour étudier les sciences arabes. Il fut passionné de ce savoir arabe et il établit de nombreuses traductions latines à son retour à Bath. Il traduisit par exemple les *Elements* d'Euclide d'après le texte arabe dans sa *Geometrica*, il publia un traité de physique d'après la science arabe, *de l'abaque* (cf. « Adélard de Bath » in *Encyclopedia Universalis*).

Scilicet, ut dicamus quod res est, studia hodie non nisi quaestui faciendo inserviunt, et praecipiti celeritate ad finem deducuntur. Bene secum agi juvenes plerique existimant, si munus aliquod, qualecunque, non dicam ornare, sed, obire, possint. Nulla est, vel exigua admodum, aestimatio illarum literarum, quae ad divitias et honores lata via non ducunt. Satis est Theologo, si tantum literarum Hebraicarum calleat, ut vocum radices, quas appellant Judaei, investigare in Lexicis, et Criticorum quorundam in sacrum Codicem observationibus uti possit, ad explicandam pro concione particulam sacrarum paginarum. Rari sunt, qui ulterius pergere velint et thesauros Arabum Persarumque scrutari. Isti autem, qui sine scientia Linguarum Orientalium ad altiores disciplinas properant, nae, dum compendium se facere studiorum existimant, maximum faciunt dispendium. Parum foret, si isti suam fateri vellent et agnoscere ignorantiam aliosque, qui haec studia, exemplo maximorum virorum, in deliciis habent, non perturbare. Sed, ut mos est hominum invidorum et ignorantium, prae se illos contemnunt, injustis criminationibus has literas differunt, et aliorum conatus retardant.

Bien entendu, pour dire la vérité, les études aujourd'hui ne servent plus à rien d'autre qu'à faire du profit et on les conduit à leur terme avec une vitesse précipitée. Beaucoup de jeunes pensent qu'ils ont de la chance s'ils peuvent, je ne dirais pas rehausser, mais simplement exercer une charge quelconque. Ils n'ont aucune estime pour les lettres, ou si peu, lorsqu'elles n'ouvrent pas la voie aux richesses et aux honneurs. C'est déjà bien pour le théologien, s'il s'entend juste assez en hébreu pour pouvoir chercher dans les lexiques et dans les observations sur la Bible de quelques critiques les « racines » des mots, comme disent les Juifs, pour expliquer devant la congrégation une petite parcelle des livres sacrés. Rares sont ceux qui veulent aller plus loin et examiner de près les trésors des Arabes et des Perses. Quant à ceux qui, sans connaître les langues orientales, se hâtent vers des disciplines plus élevées, hélas ! pensant faire une économie de travail, ils réalisent en fait une énorme perte. Cela ne serait pas grave, s'ils voulaient avouer et reconnaître leur ignorance, s'ils voulaient ne pas troubler les autres qui trouvent leur plaisir dans ces études, suivant l'exemple des grands esprits. Mais comme c'est l'habitude des hommes jaloux et ignorants, ils se croient supérieurs à eux, ils calomnient leurs études par des accusations injustes, et freinent les efforts des autres.

Quos ergo homines sibi relinquo, quum satis poenarum perferant, qui talem amant et defendere volunt barbariem. Vestra ista gloria est, Amplissimi Patres, Nobilissimi Inclutae hujus Academiae Curatores, vestra ista gloria est, et summa prudentia, quod auctoritate vestra doceri, in hac tam raros habent in his terris patronos.

At quis ego sum, Viri Maximi, et quantula est mea doctrina aut eruditio, ut mihi haec persona imponatur, et humeri mei fulcire debeant ruinas literarum labantum ? Sed confirmat me vestra auctoritas, cui reluctari mihi religio est, qui probare vobis decrevi diligentiam et industriam meam, ut aliquo modo opinionem de me conceptam sustinere possim. Sentio enim, quae sit vestra de me existimatio, qui me, in vicina Gelrorum Academia Philosophicas artes et scientias docentem, id aetatis, dignum judicatis, ut, in alium quasi delatus studiorum orbem, Literarum Orientalium tantaque hominum luce, vestram imbuerem juventutem. Meretur singularis illa vestra erga me benevolentia grati animi testimonium singulare, quod cultu, quod observantia erga vos, quod studio commodis vestris et Academicis ferviendi, praebere conabor.

Moi je laisse à eux-mêmes ces hommes qui aiment et veulent défendre une telle inculture, parce qu'ils sont assez punis. C'est votre gloire, éminents Sénateurs, nobles Curateurs de cette célèbre Université, c'est votre gloire et le signe de votre immense sagesse d'avoir prévu l'enseignement, sous votre autorité, des lettres orientales dans cette Université ; et d'avoir ainsi accordé votre faveur à une discipline qui a si peu de protecteurs dans notre pays.

Mais qui suis-je, illustres Seigneurs, et quelle est ma pauvre science, ma pauvre érudition, pour que ce rôle me soit assigné et pour que mes épaules aient à soutenir les lettres orientales qui s'écroulent et tombent en ruine ? Mais je suis conforté par votre autorité, à laquelle je n'oserais pas m'opposer, moi qui suis résolu à vous prouver ma diligence et mon zèle, afin que je puisse confirmer de quelque façon l'opinion que vous avez conçue à mon sujet. En effet je me rends bien compte de la considération que vous avez pour moi : en effet, alors que j'enseignais les sciences philosophiques dans l'Université tout proche de Gueldre³²⁵, vous m'avez jugé digne de me faire entrer, à l'âge qui est le mien, comme dans un autre monde d'études, pour que j'inculque à votre jeunesse la connaissance des lettres orientales, dans ce si célèbre atelier de la sagesse et bénéficiant de la lumière de si grands hommes. La sympathie de chacun d'entre vous envers moi mérite un témoignage particulier de ma reconnaissance, que je tenterai de fournir par le respect et la considération à votre égard et par le zèle de servir vos intérêts ainsi que ceux de l'Université.

³²⁵ L'université de Harderwijk (en Gueldre) est le nom d'une ancienne université des Provinces-Unies. Elle fut fondée en 1648 et fermée en 1811.

Vobis autem, Celeberrimi Viri, Collegae venerandi, quorum merita in rem literariam hanc Academiam adeo illustrarunt, ut paucis annis eam celebritatem famae consecuta sit, ad quam adspirare multis saeculis aliae non potuerunt, me totum trado et commendo. Agnosco sane, quam mihi honestum sit vestro ordini inseri, et vobiscum in finfenda erudiendaque juventute conjunctis operis laborare. Quo honore licet me indignum, cui oneri licet me vix parem, censeam, si ad teneram meam aetatem, et curtam supellectilem, literarumque, ad quas docendas accitus sum, varietatem, attendam, erigit me tamen et animum addit spes vestrae benevolentiae, qua si me complecti dignemini, monitisque vestris et consiliis regere hominem hunc adolescentem, totus vestrae utilitati serviam, et officiis meis testabor, quanto vos omnes et singulos honore prosequar et existimatione.

Éminents Seigneurs, honorables Collègues, vos mérites dans le domaine littéraire ont tellement fait briller cette Université qu'en peu d'années celle-ci a atteint une célébrité à laquelle d'autres n'ont pas pu prétendre en beaucoup de siècles. C'est à vous que je me livre et me recommande entièrement. Je mesure très bien l'honneur pour moi d'être intégré dans votre ordre et de travailler avec vous, en joignant nos efforts pour modeler et instruire la jeunesse. Bien que je pense être indigne de cet honneur, bien que je pense être à peine à la hauteur de cette charge, si je considère mon jeune âge, mon bagage réduit et la variété de lettres que l'on m'a demandé d'enseigner, néanmoins l'espoir de votre bienveillance me redresse et me donne du courage. Si vous daignez m'entourer de votre bonté et diriger avec vos avis et vos conseils l'homme encore jeune que je suis, je me mettrai tout entier au service de vos besoins, et je montrerai par mes travaux l'honneur et l'estime que je porte à chacun d'entre vous.

C. COMMENTAIRE HISTORIOGRAPHIQUE

Bien qu'Adrien Reland aborde dans son *Oratio* de nombreux domaines qui peuvent tirer profit de la connaissance de la langue perse, nous limiterons ce commentaire à ce que notre auteur affirme sur l'apport du perse à la connaissance (*peritia*) des autres langues en général, et spécialement à leur étude comparative (*collatio*).

Reland relève d'abord une présence claire et massive de vocables perses dans d'autres langues, soit qu'ils ont été empruntés aux habitants de la Perse (*e Persia prognata*), soit qu'ils proviennent d'une source commune (*communi aliqua cum Persis origine prognata*) ; pour cette source, il pense explicitement à la langue des « Scythes », mentionnée pour justifier, dans le sillage de Johannes Elichmann et de Claude Saumaise, la correspondance lexicale abondamment attestée entre le perse et l'allemand. Dans les paragraphes précédents, il avait aligné également un certain nombre de mots perses qui lui paraissaient avoir un équivalent en grec, en latin, en français, en slave et dans sa langue natale, le néerlandais³²⁶. Etant donné la masse documentaire disponible, il qualifie de *maxima* cette *convenientia*, et qui doit être attribuée non pas au hasard mais à une origine commune (*nec casui, sed communi origini adscribendam*).

Dans ce commentaire, nous traiterons avant tout de la question de la parenté germano-perse, qui occupe une place importante dans l'historiographie linguistique des XVI^e et XVII^e siècles. Après avoir contextualisé la naissance et l'évolution de cette question, nous examinerons les catalogues lexicaux constitués par les savants de l'époque pour déterminer les liens de parenté entre le perse et les langues germaniques (en particulier l'allemand et le néerlandais) et nous chercherons à situer Adrien Reland dans ce courant de recherches.

Pour finir, nous examinerons l'apport de Reland à l'identification et à l'explication des mots d'origine perse dans le vocabulaire des langues grecque, latine et hébraïque.

1. La parenté linguistique germano-perse

a. Émergence d'une théorie

L'idée d'une parenté germano-perse trouve son origine dans le dernier quart du XVI^e siècle. Elle prend sa source dans le premier livre d'Hérodote, qui parle d'une tribu perse appelée

³²⁶ Comme il parle devant un public de compatriotes, Reland n'a pas indiqué les équivalents néerlandais, qu'il devait croire suffisamment évidents sur la seule base de l'énoncé oral des mots perses.

les *Germanioi*³²⁷. À cause de la similitude de ce nom avec les *Germani*, beaucoup d'érudits assimilèrent les Perses aux Germains, bien qu'il soit probable qu'Hérodote parle en réalité des habitants de la satrapie de *Karmania*³²⁸. Aux XVI^e et XVII^e siècles, peu nombreux sont ceux qui ont mis en garde contre cette similarité entre les deux ethnonymes³²⁹.

Pour Goropius Becanus, que nous avons déjà étudié plus haut dans notre travail, ce témoignage suffit à prouver que les Néerlandais et les Perses parlaient à l'origine la même langue. Il n'avait aucune connaissance du persan, mais son hypothèse était que toutes les langues descendaient du néerlandais ou cimbrique. Malgré son manque de rigueur, son mérite reste toutefois d'avoir initié les premières recherches comparatives.

Le premier savant à signaler des parallèles lexicaux entre le persan et le germanique est Joseph-Juste Scaliger (1540-1609)³³⁰, qui indique dans une note à son édition du poète Manilius en 1579 que les mots *fader*, *muder*, *brader*, *tuchther*, *band* reviennent à la fois en néerlandais et en persan³³¹. Mais c'est à Franciscus Raphelengius (1539-1597)³³² que l'on attribue la naissance de l'hypothèse germano-pers. C'est du moins lui qui donne les premiers arguments en faveur de cette théorie. Il travaillait avec Plantin et l'Espagnol Benoît Arias Montanus à l'élaboration de la Bible polyglotte d'Anvers et parcourait une traduction perse du Pentateuque, quand il remarqua des similitudes avec le néerlandais. Il consigna ses observations dans une lettre envoyée en 1584 au célèbre philologue Juste Lipse, alors professeur à Leyde. Il y établit non seulement des parallèles entre le persan et le néerlandais, mais précise qu'il est possible de rapprocher également cette langue orientale du latin, du grec, de l'arabe ou du chaldéen. Il est aussi intéressé par la théorie de Becanus et considère l'hypothèse des anciens Cimmériens comme une référence pour sa propre réflexion, ainsi qu'il le précise dans sa lettre³³³. Il

³²⁷ Hdt. I, 125 : Ἄλλοι δὲ Πέρσαι εἰσὶ οἷδε· Πανθηλαῖοι, Δηρουσιαῖοι, Γερμάνιοι, « en fait d'autres Perses, il y a : les Panthialéens, les Dérousiéens, les Germaniens » (trad. Ph.-E. Legrand).

³²⁸ Cf. T. VAN HAL, « The Earliest Stages of Persian German Language Comparaison », in G. HASSLER (éd.), *History of Linguistics 2008. Selected papers from the eleventh International Conference on the History of the Language Sciences (ICHoLS XI), 28 August - 2 September 2008, Potsdam 2011*, Berlin/Boston, de Gruyter, pp. 147-165.

³²⁹ Par exemple P. CLUVERIUS, *Germaniae antiquae libri tres*, Lugduni Batavorum, ex officina Elzevieriana, 1631, p. 30.

³³⁰ Joseph Juste Scaliger était un grand érudit et linguiste du XVI^e siècle (voir n. 66). Cf. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders*, op.cit., 2010, pp. 141-192).

³³¹ Cf. T. VAN HAL, « The Alleged Persian-Germanic Connection : A Remarkable Chapter in the Study of Persian from the Sixteenth through the Nineteenth Centuries », in Alireza KORANGY & Corey MILLER (éd.), *Trends in Iranian and Persian Linguistics*, Berlin - Boston, De Gruyter, 2018, p. 4-5.

³³² Franciscus Raphelengius était un orientaliste flamand qui fut nommé professeur d'hébreu à l'Université de Leide en 1586. Il était versé dans un certain nombre de langues orientales comme le chaldéen, le syrien, le perse et l'arabe. Son dictionnaire d'arabe fut publié à titre posthume (cf. Van Hal, *Moedertalen en taalmoeders*, op.cit., 2010, pp.129-131).

³³³ Cf. T. VAN HAL, op. cit., 2011, p. 150 et VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders*, op.cit., 2010, p.130.

communiqué également ses découvertes à J.-J. Scaliger et à Bonaventura de Smet, dit Vulcanius (1538-1614)³³⁴.

J.-J. Scaliger et Juste Lipse ont tous deux examiné la question de l'affinité germano-perse. Bien qu'ayant participé à sa diffusion³³⁵, ils restèrent très sceptiques et prirent du recul par rapport à la théorie. Scaliger termina le dictionnaire de persan que Raphelengius avait commencé ; on y trouve seulement des parallèles avec l'hébreu, l'arabe et l'araméen. Par ailleurs, c'est Scaliger qui établit une liste de correspondances entre persan et néerlandais dans un des manuscrits du dictionnaire ; en outre, il envoya en 1606 à Johannes Isaac Pontanus (1571-1639) une lettre dans laquelle il affirmait : « Nihil tam dissimile alii rei, quam Teutonismus linguae Persae »³³⁶. Il est donc difficile de dégager l'opinion exacte de Scaliger sur la question, mais il est néanmoins certain qu'il faisait preuve de grande prudence. Juste Lipse ne remit pas en question les similitudes entre le persan et le néerlandais, mais il était d'avis que le latin est souvent plus proche du persan. En 1598, il envoya une lettre à Hendrik Schotti dans laquelle il critiqua la théorie de Becanus et donna une liste de comparaisons de mots néerlandais et perses, à la suite de laquelle il évoque la similarité avec le latin. Mais Juste Lipse trouvait les langues trop fluctuantes et instables pour qu'on puisse leur reconnaître une grande valeur historique (elles étaient donc trop peu fiables pour révéler les origines de certains peuples). De plus, l'idée d'une ancienne parenté entre le germanique et le perse s'inscrivait dans une époque où le nationalisme allait grandissant : l'antiquité de la langue néerlandaise était défendue par certains savants comme Becanus et la théorie germano-perse favorisait la réflexion dans ce sens. Juste Lipse et Scaliger avaient tendance à critiquer le manque de discernement causé par l'idéologie nationaliste, ce qui explique également pourquoi ils étaient tous deux assez distants avec cette nouvelle théorie³³⁷.

³³⁴ Vulcanius édita par ailleurs un cahier de vocabulaire perse en 1597 dans son traité *De literis et lingua Getorum sive Gothorum* (cf. P. SWIGGERS, « Intuition, Exploration, and Assertion of the Indo-European Language Relationship », in Jared KLEIN, Brian JOSEPH & Matthias FRITZ (éd.), *Handbook of Comparative and Historical Indo-European Linguistics*, Berlin - Boston, De Gruyter, 2017, p. 150).

³³⁵ Professeurs reconnus, ils jouissaient d'une grande autorité dans le monde intellectuel, confirmée par leur investigation de la théorie germano-perse.

³³⁶ « Rien n'est aussi différent que l'allemand et le perse » : dans l'introduction de J. PONTANUS, *Itinerarium Galliae Narbonensis*, Lugduni Batavorum, ex officina Thomae Basson, 1606 (cf. T. VAN HAL, *op. cit.*, 2011, p. 151).

³³⁷ Au sujet de Juste Lipse et de la théorie de Becanus, voir T. DENEIRE & T. VAN HAL, *Lipsius tegen Becanus. Over het Nederlands als oertaal. Editie, vertaling en interpretatie van zijn brief aan Hendrik Schotti (19 december 1598)*, Amersfoort, Florivallis, 2006.

Les savants postérieurs illustrent trois manières d'envisager l'hypothèse de la parenté germano-perse : ils l'ignoraient, l'attaquaient ou l'acceptaient³³⁸.

L'orientaliste anglais Edmund Castell ou Edmundus Castellus (1606-1685)³³⁹ faisait partie du premier groupe : quand il sortit en 1669 son *Lexicon heptaglotton*³⁴⁰, il ne mentionna pas la théorie et classa le persan dans les langues-filles de l'hébreu.

D'autre part, la théorie germano-perse avait aussi plusieurs détracteurs. Dans sa *Restitution of Decayed Intelligence in Antiquities Concerning the Most Noble and Renovvmed English Nation* (1605)³⁴¹, l'Anglais Richard Verstegan (1550-1640)³⁴² reprit la liste de vocabulaire établie par Vulcanius et nia toutes les similarités relevées en les justifiant par l'emprunt. On peut citer encore d'autres noms d'opposants, parmi lesquels Ruprecht ou Reinesius³⁴³.

Les partisans de la théorie généalogique étaient nombreux, mais ne formaient pas de groupe solidaire. Il y a deux remarques importantes à faire : beaucoup savants ne faisaient qu'observer les similitudes, et les langues germaniques n'étaient pas les seules à fournir une base de comparaison au persan. Deux exemples de savants qui se limitèrent à l'observation sont Vulcanius, déjà mentionné, et l'Anglais John Greaves ou Gravius (1602-1652)³⁴⁴. Le premier parle de « quelque affinité » : « aliquam enim esse cum Teutonica affinitatem [...] constat »³⁴⁵. Le second, dans sa grammaire perse (1649), fait remarquer que beaucoup de mots perses sont

³³⁸ Cf. T. VAN HAL, *op. cit.*, 2011, p. 155-158.

³³⁹ En 1666, Edmund Castell devient professeur d'arabe à Cambridge. Il participa à la publication d'une Bible polyglotte avec Brian Walton en 1657. Son œuvre principale est le *Lexicon heptaglotton* qu'il commença en 1651 et qui fut publié dix-huit ans plus tard. Pour sa réalisation, il dépensa presque toute sa fortune, ce qui lui valut d'être emprisonné pour dettes en 1667 (cf. *The Dictionary of National Biography*, vol. 3, p. 1180-1181).

³⁴⁰ Le titre complet était *Lexicon heptaglotton, Hebraicum, Chaldaicum, Syriacum, Samaritanum, Aethiopicum, Arabicum conjunctim, et Persicum separatim*. Cet intitulé indique que le perse était traité séparément des autres langues, mais Castell ne précise pas pourquoi (cf. T. VAN HAL, *op. cit.*, 2011, p. 155).

³⁴¹ Cf. T. VAN HAL, *op. cit.*, 2011, p.155.

³⁴² Richard Verstegan est un savant anglais originaire de Londres. Il vécut en Angleterre sous le nom de Richard Rowlands. Il étudia les langues anglo-saxonne et gotique à Oxford et devint un fervent catholique. Il publia des pamphlets pour honorer plusieurs prêtres exécutés par le régime anglican, aussi dut-il quitter l'Angleterre. Il séjourna en France où il poursuivit ses écrits dénonçant la persécution des catholiques par la reine Elisabeth. Il s'exila en 1586 aux Pays-Bas, à Anvers, où il travaillait comme éditeur et graveur et où il poursuivit son œuvre polémique. Sa connaissance de l'anglo-saxon et son mépris pour l'Angleterre contemporaine le poussèrent en 1605 à publier sa *Restitution of Decayed Intelligence in Antiquities*. Il était également poète et publia des recueils d'emblèmes et d'épigrammes (cf. « Rowlands alias Verstegen Richard », *Dictionary of National Biography*, vol. 17, p.352).

³⁴³ Cf. T. VAN HAL, *ibid.*

³⁴⁴ John Greaves (Gravius) était un mathématicien et orientaliste anglais. Il exerçait comme professeur d'astronomie à Oxford et publia une grammaire perse intitulée *Elementa linguae Persicae* en 1649 (cf. D. DROIXHE, *op. cit.*, 1978, p. 82).

³⁴⁵ « Il est certain qu'il existe quelque affinité avec l'allemand » : B. VULCANIUS, *De literis et lingua Getarum sive Gothorum*, Lugduni Batavorum, ex officina Plantiniana, 1597, p. 87.

proches de l'anglais, sans avancer une quelconque explication pour ces correspondances³⁴⁶. Quant au fait que la comparaison se faisait avec un nombre de langues variable, le premier exemple est donné par Raphelengius et Juste Lipse, qui prennent en compte le grec et le latin également.

Ceux qui, non contents de la simple observation, essayaient d'expliquer les convergences avaient recours à l'emprunt et aux contacts culturels entre les peuples, ou bien considéraient les deux langues comme descendantes d'une langue primordiale. Ainsi le savant néerlandais Abraham Mylius (1558-1637)³⁴⁷ dans son traité *De lingua Belgica* (1612) justifiait les convergences par une ancienne colonisation germanique en Orient, nourrissant ainsi le patriotisme néerlandais qui imprégnait le pays après son indépendance et son expansion commerciale. Il est intéressant de noter que Bernard Furmer (1542-1616) au contraire fit remonter les peuples germaniques aux Perses³⁴⁸.

Des parallèles imputés à une origine commune, une « lingua Adamica », furent relevés entre autres par Ph. Cluverius (1580-1623)³⁴⁹ dans ses *Germaniae antiquae libri tres* (publiés en 1631, rédigés en 1616). Il y expliquait que le langage originel fut corrompu après la destruction de la tour de Babel, mais qu'il survécut partiellement dans plusieurs langues. Ainsi pour lui le persan était apparenté non seulement à l'hébreu, mais encore au grec, au latin, aux langues germaniques, etc.

b. Vers l'hypothèse scythique

C'est cependant grâce à Johannes Elichmann (1601-1639)³⁵⁰ que le terrain fut préparé pour une grande avancée dans l'investigation de liens spécifiques germano-perses. Convaincu de la parenté entre le persan et le germanique, Elichmann dressa une liste de plus de deux mille

³⁴⁶ Cf. T. VAN HAL, *op. cit.*, 2011, p. 156 et D. DROIXHE, *op. cit.*, 2018, p. 170-172.

³⁴⁷ Abraham Mylius était un pasteur néerlandais qui publia en 1612 le *De lingua Belgica*, dans lequel il défendait la primauté du néerlandais et son antiquité (voir ci-dessus n. 62).

³⁴⁸ B. FURMERIUS, *Annalium Phrisicorum libri tres*, Franecaræ [Franeker], excudebat Aegidius Radaeus, 1609, p.12.

³⁴⁹ Philippe Cluverius ou Cluwer (1580-1623) était un savant allemand originaire de Danzig. Il étudia à Leyde et s'y établit jusqu'à sa mort en 1623. Il maîtrisait énormément de langues, mais il s'intéressa aussi à la géographie et à l'histoire. Cf. T. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders*, *op.cit.*, 2010, pp.281-298 et G. METCALF, *op.cit.*, 2013, pp.105-122.

³⁵⁰ Ce médecin et orientaliste était très actif à Leyde, théâtre de grands développements des études iraniennes aux XVI^e et XVII^e siècles. Comme il n'a rien publié, nous connaissons sa vie et ses théories linguistiques par l'intermédiaire de correspondances ou d'*alba amicorum*. En effet, il était très bien intégré à la société intellectuelle de Leyde, par des contacts avec Saumaise, de Laet ou Golius (cf. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders*, *op.cit.*, 2010, pp.335-348 ; T. VAN HAL, « On 'the Scythian Theory' : Reconstructing the Outlines of Johannes Elichmann's (1601/1602-1639) Planned *Archeologia Harmonica* », in *Language and History*, 53/2, 2010, pp.70-80).

correspondances. Sa théorie était que ces deux langues étaient liées par un ancêtre commun, le scythe. Il ne publia rien au sujet de sa théorie, une mort précoce l'empêchant de rédiger son *Archeologia Harmonica*, annoncé chez Johann van Beverwijk (1594- 1647)³⁵¹ en 1639. On trouve notamment un aperçu de ses idées chez Claude Saumaise (1588-1653)³⁵², qui écrit dans une lettre datée du 2 septembre 1614 à Nicolas-Claude de Peiresc : « [...] dans laquelle persienne il a trouvé une si grande convenance avec sa germanique et thudesque, qu'il ne doute point que la langue scythique ne soit la matrice de tous les dialectes qui ont esté en Europe, et dans une grande partie de l'Asie et de l'Orient.³⁵³ » Cette hypothèse eut un heureux destin après lui, propagée et élaborée par deux professeurs de Leyde, Claude Saumaise et Marcus Zuerius van Boxhorn (1612-1653)³⁵⁴.

Claude Saumaise expliquait encore dans ses premiers ouvrages les parallèles avec le persan comme le résultat d'emprunts aux Grecs³⁵⁵. Mais dans son livre *De Hellenistica commentarius* (1643)³⁵⁶, c'est lui qui exposa les idées d'Elichmann sur la théorie scythique ; Comme Elichmann n'a lui-même rien publié à ce sujet, c'est souvent à Saumaise que l'on attribue l'introduction de l'hypothèse. Boxhorn suivit également la théorie d'Elichmann, mais il poussa la réflexion plus loin en supposant l'existence d'une origine commune aux langues européennes (qui n'était alors plus l'hébreu) : à partir de 1647, celui-ci rédigea plusieurs ouvrages dans lesquels il posa le scythe comme langue-mère du perse, du grec et du latin, des

³⁵¹ Johan van Beverwijk ou en latin Beverovicus était un médecin et écrivain néerlandais. Il rédigea des ouvrages médicaux comme le *Verhandeling over de Pest*, le *Lof der Chirurgie*, ou encore le traité *Idea Medicinae veterum*.. Il publia une *Epistolica quaestio de Vitae termino fatali, an mobili ? cum doctorum responsis* en 1634, avec réimpression en 1636, 1639 et 1651. Ces éditions furent augmentées et Johann Elichmann prit par à la troisième (cf. « Beverwijk, Jan van » in VAN DER AA *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, vol. 2, pp.500-503).

³⁵² Saumaise (1588-1653) était un philologue français. Il se convertit au protestantisme après avoir rencontré Isaac Casaubon lors de ses études à Paris. Il compléta sa formation à Heidelberg puis enseigna à Leyde. Il maîtrisait de nombreuses langues et se fit une réputation de grand commentateur de textes antiques (cf. ci-dessus n. 193 ; « Claude de Saumaise », in *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol.17, p.296 et VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders*, op.cit., 2010, pp.349-364).

³⁵³ Cf. T. VAN HAL, « On 'the Scythian Theory' », op.cit., 2010, p.74.

³⁵⁴ Marcus Zuerius van Boxhorn (1612-1653) était un linguiste néerlandais. Il succéda à Heinsius à la chaire d'éloquence de Leyde. Il publia des commentaires à Suétone, une édition de l'*Histoire Auguste*, travaux qui furent critiqués. On lui reprochait notamment d'être trop hâtif. Il fut pris dans des querelles avec son collègue Claude Saumaise sur des sujets sans rapport avec la linguistique (divergences sur les questions du prêt et de l'usure). Il fut principalement connu pour avoir été le premier à émettre l'hypothèse d'une origine commune aux langues européennes dans une langue qu'il nomme le scythique (cf. « Marc-Zuérius Boxhornius », in *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol. 3, pp.94-95, VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders*, op.cit., 2010, pp.365-401).

³⁵⁵ Ainsi par ex. Claudius SALMASIUS, *Plinianae exercitationes in Caii Julii Solini Polyhistora. Item Caii Julii Solini Polyhistor ex veteribus libris emendatus*, Parisiis, apud Hieronymum Drouart, 1629.

³⁵⁶ Claudius SALMASIUS, *De Hellenistica commentarius, controversiam de lingua Hellenistica decidens, & plenissimè pertractans originem & dialectos Graecae linguae*, Lugduni Batavorum, ex Officina Elseviriorum (cf. T. VAN HAL, op. cit., 2011, p. 158 et op. cit., 2018, p. 9).

langues germaniques, mais aussi du russe, du gallois ou du lituanien³⁵⁷. Il compila également une liste de correspondances perses-allemandes ; pour les mots ainsi collectés, il précisa : « Vocum istiusmodi originem nec a Persis, nec a Germanis, sed ab iis a quibus tam Persae quam Germani a accepere – a Scythis sive Tartaris »³⁵⁸. Une autre particularité de Boxhorn était de prendre en considération les mots perses cités chez les auteurs et glossateurs grecs et latins, contrairement à ses contemporains qui étudiaient le farsi moderne.

Brian Walton (1600-1661)³⁵⁹, éditeur de la Bible polyglotte de Londres entre 1657-1669, se montra assez prudent, voire réticent sur cette question (« de hâc quaestione difficile est aliquid pro certo affirmare »). Le premier volume de la Bible polyglotte contient les *Prolegomena* de Walton, dont le seizième chapitre porte sur la langue perse : *Dissertatio de lingua Persa et sanctae scripturae versionibus Persicis*. L’auteur signale que beaucoup de mots perses ont des équivalents précis en allemand et en anglais, ce qui est remarquable étant donné l’extrême distance géographique (*locorum intercapedo*) des peuples concernés³⁶⁰ ; mais il rejette l’idée d’une parenté acquise, par des contacts commerciaux ou une colonisation, étant donné qu’aucune preuve historique de tels faits ne nous est transmise : « cum nulla exstent historiarum monumenta de aliquo inter gentes commercio, nec de coloniis ab unâ in alteram missis ». Walton ne voit dès lors d’autre solution que de se rallier, *in fine*, à l’explication généalogique de Boxhorn³⁶¹. Cette conclusion de Walton est d’autant plus remarquable que son collaborateur proche, Thomas Hyde (1636-1703)³⁶² considère ces correspondances lexicales comme secondaires, c’est-à-dire dues à des contacts. En 1700, il publie une étude célèbre intitulée *Historia religionis veterum Persarum eorumque magorum*³⁶³, dans laquelle il reprend la liste de comparaisons faite en 1649 par Gravius, en y ajoutant quelques données personnelles. Il considère la langue « mède » (dialecte de l’Antiquité) comme une langue ayant intégré

³⁵⁷ Cf. T. VAN HAL, *op. cit.*, 2011, p. 159.

³⁵⁸ « Quant à l’origine des mots de ce genre, je crois qu’il ne faut point la chercher chez les Perses ni chez les Allemands, mais chez ceux qui les ont transmis aux Perses aussi bien qu’aux Allemands, à savoir les Scythes ou les Tartares ».

³⁵⁹ Brian Walton (1600/1601-1661) était évêque de Chester, le premier après la Restauration anglaise. Orientaliste polyvalent, il dirigea la Bible polyglotte de Londres (1657), rédigée en hébreu, samaritain, chaldéen, grec, latin, arabe et persan. Reconnue pour son intérêt philologique, cette Bible fut placée dans l’*Index librorum prohibitorum* de Rome (cf. « Walton Brian or Bryan » in *Dictionary of National Biography*, vol.20, pp.725-728).

³⁶⁰ Cf. D. DROIXHE, « The Failure of the Germano-Persian Kinship Around the *Polyglot Bible* », in Bernard Colombat (éd.) *Histoire des langues et histoire des représentations linguistiques*, Paris, Honoré Champion 2018, p. 174.

³⁶¹ Cf. T. VAN HAL, *op. cit.*, 2018, p. 13.

³⁶² Sur cette figure scientifique, cf. A.V. Williams, « Hyde, Thomas », *Encyclopedia Iranica*, t. XII, fasc. 6, 2004, p. 590-592.

³⁶³ Oxonii, e Theatro Sheldoniano, 1700. – Il faut se reporter plus particulièrement au chap. XXXV, intitulé : « De Persiae et Persarum Nominibus ; et de modernâ atque veteri linguâ Persicâ ejusque dialectis : sc. de Persiâ, Parthiâ, Mediâ, et de harum regionum linguis et dialectis ».

beaucoup d'éléments étrangers, provenant notamment du germanique (« Teutonicâ seu Gothicâ »), ceci à l'occasion des guerres : non seulement la guerre opposant Perses et Goths (décrite par Procope de Césarée), mais aussi les guerres plus anciennes menées sur le sol perse par les Goths (ou Gètes) et les Massagètes, établis sur les rives des fleuves Koura et Araxe (sur la foi d'Hérodote) : « circa Cyrum et Araxin habitantes »³⁶⁴.

Ainsi, l'hypothèse d'une parenté germano-perse évolua en une théorie beaucoup plus générale qui expliquait cette affinité – que la distance géographique entre les territoires permettait mal de concevoir – par un ancêtre commun. Cet ancêtre fut identifié comme la langue parlée par les Scythes, peuple d'Eurasie évoqué chez Hérodote³⁶⁵.

De nombreux auteurs des XVII^e et XVIII^e siècles furent satisfaits par cette théorie qui ouvrait d'intéressantes perspectives pour la conceptualisation de la parenté linguistique. Notons qu'Hugo Grotius (1583-1645) expliquait les similarités des langues par le contact et la colonisation, mais vers la fin de sa vie il se tourna vers l'hypothèse scythique³⁶⁶. Le succès de l'hypothèse scythique est expliqué par Daniel Droixhe comme une occasion de rupture avec la tradition de l'hébreu langue-mère dans les pays réformés³⁶⁷.

L'hypothèse scythique ne quittera pas complètement les esprits du XVIII^e siècle. Le grand philosophe G. W. Leibniz (1646-1716) considérait lui aussi l'ancêtre scythe comme un facteur d'explication plausible des similitudes entre le germanique et le perse³⁶⁸. Et l'érudit néerlandais Albert Schultens (1686-1750), un spécialiste des langues sémitiques, maintenait que le persan ne pouvait pas appartenir au groupe « oriental » des langues, c'est-à-dire aux langues sémitiques : avant d'emprunter une foule de mots à l'arabe, il devait avoir des origines scythes³⁶⁹. La deuxième moitié du XVIII^e siècle verra de nombreuses publications sur les langues d'Iran ; mais le persan sera finalement quelque peu éclipsé par l'intérêt porté au sanskrit à partir des années 1780.

³⁶⁴ D. DROIXHE, « The Failure of the Germano-Persan Kinship », *op. cit.*, 2018, p. 175.

³⁶⁵ Hérodote parle des Scythes et de leur pays dans le livre IV de ses *Histoires*.

³⁶⁶ Dans son *Historia Gotthorum Vandalorum et Langobardorum*, Amstelodami, apud Ludovicum Elzevirium, 1655.

³⁶⁷ Cf. D. DROIXHE, « The Failure of the Germano-Persan Kinship », *op. cit.*, 2018, p. 168.

³⁶⁸ Cf. T. VAN HAL, *op. cit.*, 2018, p. 14.

³⁶⁹ SCHULTENS traite le sujet dans son ouvrage *Origines Hebraeae sive Hebraeae linguae antiquissima natura et indoles ex Arabiae penetralibus revocata*, 2^e éd., Lugduni Batavorum, apud Samuelem et Joannem Luchtmans et Joannem le Mair, 1761 (cf. T. VAN HAL, *ibid.*).

2. Les catalogues des correspondances germano-perses

Parmi les auteurs que Reland cite tout au long de son plaidoyer pour la langue perse, certains se sont intéressés à cette langue dans leurs ouvrages : ainsi Joseph-Juste Scaliger (voir plus haut), Louis de Dieu (*Animadversiones in Veteris Testamento libros omnes*, 1648), Johann Heinrich Hottinger (*Historia orientalis ex variis monumentis collecta*, 1651) et Edmund Castell (*Lexicon Heptaglotton Hebraicum, Chaldaicum, Syriacum, Samaritanum, Aethiopicum, Arabicum, et Persicum*, 1669).

En terminant son *Oratio*, Reland donne un certain nombre d'exemples de mots perses présents de façon plus ou moins perceptible dans les langues européennes : il commence par une liste de mots grecs, ensuite latins, français, anglais, slaves, puis il aligne des mots perses censés évoquer immédiatement des équivalents néerlandais, qu'il ne cite pourtant pas. En ce qui concerne les correspondances précises avec l'allemand, il se contente d'un renvoi à Johann Elichmann et Claude de Salmaise (*De hellenistica commentarius*, 1643) ainsi que Gravius (*Elementa linguae Persicae*, 1649).

Voici le corpus constitué par Reland, d'abord pour deux mots anglais (parmi d'autres) cités d'après Gravius :

<i>a brow</i> « sourcil »	<i>abrū</i>
<i>thunder</i> « tonnerre »	<i>tundar</i>

puis pour douze termes néerlandais (évoqués implicitement, d'où pour certains une incertitude dans la restitution) :

<echter> (?) « plus vrai »	<i>azdar</i> « digne, convenable »
<zeggen> « dire »	<i>soxan</i> « parole, discours »
<recht(s)> « droit(e) »	<i>rāst</i> « droit »
< ? >	<i>koriftan</i> (?) « fuir » ³⁷⁰
<god> « dieu »	<i>xodā</i> « dieu »
<beter> « meilleur »	<i>behtar</i> « meilleur »
<dochter> « fille »	<i>doxtar</i> « fille »
<broeder> « frère »	<i>barādar</i> « frère »
<nagel> « ongle »	<i>nāhan</i> « ongle »

³⁷⁰ Peut-être une erreur typographique pour *gereftan*, « saisir », que l'on pourrait alors mettre en regard du néerlandais *grijpen*.

<band> « lien »

band « lien »

<zaad> « semence »

dāt « être, personne , sans doute confondu
avec zāt « naissance, âge », « né », « fils ».

Dans ce qui suit, nous allons examiner les catalogues de correspondances établis par les prédécesseurs de Reland, qu'ils soient nommés explicitement ou non, en indiquant les mots perses et germaniques cités par ce dernier dans son propre inventaire à l'aide d'un astérisque.

a. Franciscus Raphelengius

François Raphelengius consigna ses observations sur les correspondances germano-perses dans une lettre envoyée à Juste-Lipse en 1584. Notons que la liste qu'il dresse comprend également le latin, du grec et d'autres langues orientales :

« Visum fuit quasdam voces tibi mittere adiungendas iis, quas tibi dedi, Persicas dico, ut videas, quantum habeant affinitatis Persae cum Cimmericis Becanicis. Qui enim scirem *Bustan* significare 'Hortum' (ea voce utuntur Turcae et Chaldaei) nisi legissem in *Genesi* Persice sic vocari. *Kast* apud eosdem est 'Arca, cista'. *Band** ponitur pro 'prohiberi', 'coerceri', quasi 'vinculo constringi'. Invenio etiam *dare* pro 'ostio' (pro 'deure') [...]. *Man*, 'ego', 'meus, a, um'. *Nah*, id est 'non' (vox Germanis usitata). *St*, substantivum verbum, pro 'est' in compositis, ut *Zan tost*, 'uxor tua est' (nam *Tu* idem quod 'Tu', 'tuus, a, um'), *Menast*, 'mea est'. *Du*, 'duo', a Latinis vel a Graecis, ut *Hapht*, 'septem'. Quid dices, de *Lapz*, 'labium' denotante ? Et sic de aliis, quae affinitatem habent vel cum Arab[icis] vel Graecis aut Chaldaeis » (*Justi Lipsii Epistulae* II [84 05 18 R], p.122-123)³⁷¹.

Raphelengius signale des affinités entre la langue des Perses et celle des Cimmériens de Becanus, c'est-à-dire entre la langue perse et le germanique (puisque l'hypothèse de Becanus est que les langues descendent du néerlandais ou cimbrique). Il ne cite toutefois pas de mots néerlandais, à part *deure* pour la 'porte' (la correspondance paraissait peut-être moins évidente). Les mots rassemblés sont simples, monosyllabiques : l'auteur reste assez prudent en parlant

³⁷¹ « J'ai jugé bon de vous transmettre certains mots pour les ajouter à ceux que je vous avais déjà donnés, je veux dire des mots perses, afin que vous puissiez reconnaître la grande affinité qu'ont les Perses avec les Cimmériens de Becanus. Comment aurais-je pu savoir que *bustan* signifie 'jardin' (les Turcs et les Chaldéens utilisent ce mot), si je n'avais pas lu dans la *Genèse* qu'il était nommé ainsi chez les Perses ; *kast* chez ces mêmes Perses désigne une 'caisse', une 'corbeille'. Le mot *band* se dit pour 'entraver' et 'maintenir', comme pour 'attacher avec des liens'. Je trouve aussi le mot *dare* pour la 'porte' (ou 'deure') [...]. *Man* signifie 'moi', 'mien, mienne', *nah* 'non' (mot courant chez les Allemands). *St*, *verbum substantivum*, s'utilise pour 'est' dans des expressions composées, comme *zan tost* signifie 'c'est ta femme' (car *tu* désigne comme *man* 'toi', 'tien, tienne') et *menast* 'elle est mienne'. *Du*, 'deux', est familier aux Latins et aux Grecs, comme aussi *hapht*, 'sept'. Que pensez-vous de *lapz*, désignation de la 'lèvre' ? Et il en va de même d'autres mots qui ont une affinité avec les mots arabes, grecs ou chaldéens. »

d'*affinitas* et non de *convenientia*. Ce sont les premières observations faites par un linguiste curieux, qui seront approfondies et augmentées par Bonaventura Vulcanius (voir plus loin).

b. Joseph Juste Scaliger

Scaliger signala un certain nombre de correspondances entre le perse et le néerlandais en note à son édition du poète romain Manilius publié en 1579³⁷² :

« Quod si febriculosus ille scriptor [sc. Becanus] linguam Persicam didicisset, cuius nos aliquando brevissimas institutiones edemus, profecto Cimbros suos quos nescio unde deducit, a Persis haud dubie derivasset. Nam in ea lingua, *Fader*, *Muder*, *Brader**, *Tuchther**, *band**, et similia reperisset » (p. 244)³⁷³.

C'est plein d'ironie que Scaliger critique le manque d'attention et de connaissance de Becanus, qui aurait dû remarquer des correspondances aussi simples qu'offrent le perse et le germanique. On sait que Scaliger était en contact avec Raphelengius puisqu'à la mort de ce dernier, c'est lui qui se chargea de terminer son dictionnaire de perse. Il se focalisa plus sur les correspondances germano-perses, comme la citation ci-dessus le montre, alors que Raphelengius avait constaté des ressemblances entre le perse et d'autres langues comme le latin. Malgré l'intérêt porté par Scaliger à l'étude de la comparaison germano-perse, il ne sera pas convaincu d'un quelconque lien entre les deux et niera cette ressemblance vers la fin de sa vie.

c. Bonaventura Vulcanius

Dans son œuvre majeure sur les Goths publiée en 1597³⁷⁴, Vulcanius relève beaucoup de spécimens et exprime sans ambages sa dette à l'égard de Raphelengius :

« Dabo etiam Persicae linguae duas pagellas. Aliquam enim eius esse cum Teutonica affinitatem vel ex eo constat, quod multa vocabula utrique linguae inter se sunt communia. E quibus depromam nonnulla quae Cl. V. Franciscus Raphelengius Hebraicae linguae Professor, et multarum aliarum exoticarum linguarum peritissimus, ex R. Sandiae Pentateucho quadrilingui, in quo etiam est Persica interpretatio, collegit, mihi communicavit : *Band**, 'vinculum' ; *Berader**, 'frater' ; *Begryst*, 'fleurit' ; *Casti*, 'cista' ; *Choda**, 'deus' ; *Dandan*, 'dens' ; *Dochtar**, 'filia' ; *Drog*, 'mendacium' ; *Gryft*, 'tenuit' ; *Lab*, 'labium' ; *Madar*,

³⁷² J. J. SCALIGER, *In Manilii libros astronomicon commentarius et castigationes*, Lutetiae, apud Mamertum Patissonium, 1579 (cf. T. VAN HAL, *op. cit.*, 2011, p.151-152).

³⁷³ « Si cet écrivain fiévreux avait appris le perse, langue dont nous allons un jour publier quelques brèves leçons, ses Cimbres qu'il fait venir de je ne sais où, il les aurait certainement dérivés des Perses. Car dans cette langue il aurait trouvé des mots comme *fader*, *muder*, *brader*, *tuchther*, *band* et d'autres semblables. »

³⁷⁴ B. VULCANIUS, *De literis et lingua Getarum, sive Gothorum*, 1597.

‘mater’ ; *Mus**, ‘mus’ ; *Must*, ‘mustum’ ; *Murd*, ‘mortuus est’ ; *Nau*, ‘nouus’ ; *Nam*, ‘nomen’ ; *Phedar*, ‘pater’ ; *Quepha*, ‘ceruix’ ; *Ses*, ‘cex’ ; *Star*, ‘stella’ ; *Ta*, ‘usque ad’ ; *Tu*, ‘tu’ » (p. 87)³⁷⁵.

Il n’y a pas grand-chose à signaler au sujet de cette liste lexicale : la plupart des termes se retrouvent dans la liste de Scaliger et ils sont tous présents chez Juste-Lipse (voir ci-après). La raison de la correspondance entre les listes de ce dernier et de Vulcanius est leur origine commune : les deux savants ont reçu les notes de Raphelengius au sujet des correspondances entre le perse, le latin et le germanique. Les mots relevés ici par l’auteur ne se trouvent pas tous dans la liste de Raphelengius (dans sa lettre à Juste-Lipse que l’on a vue ci-dessus) : ce dernier a donc fait d’autres observations entre-temps. Vulcanius, bien qu’il signale la ressemblance avec le néerlandais (*lingua Teutonica*), n’indique que les équivalents latins dans son catalogue.

d. Juste-Lipse

Dans sa lettre à Henri Schotti du 19 décembre 1598, Juste-Lipse donne une liste de correspondances lexicales entre le néerlandais et le perse³⁷⁶, inspirée des données que François Raphelengius lui avait communiquées en 1584. Ci-dessous, nous reproduisons entièrement le catalogue assez long (près de quarante équivalences, avec la traduction latine) :

<i>Auar</i> , <i>Over</i> : ‘Super’	<i>Cāl</i> , <i>Cael</i> : ‘Calvus’
<i>Aual</i> , <i>Aenval</i> : ‘Initium’	<i>Casti</i> , <i>Casse</i> : ‘Cista’
<i>Achterraatz</i> , <i>Achterraedt</i> : ‘Cautio’	<i>Cebar</i> , <i>Gebaer</i> : ‘Rumor’
<i>Band*</i> , <i>Bandt</i> : ‘Vinculum’	<i>Coda</i> , <i>Godt*</i> : ‘Deus’
<i>Beradar*</i> , <i>Broeder</i> : ‘Frater’	<i>Dandan</i> , <i>Tand</i> : ‘Dens’
<i>Batsa</i> (a Latratu) : ‘Catulus’	<i>Däre</i> , <i>Duere</i> : ‘Ianua’
<i>Begrijst</i> : ‘Flevit’	<i>Dochtar</i> , <i>Dochter*</i> : ‘Filia’
<i>Beuast</i> : ‘Clausit’	<i>Drog</i> , <i>Bedroch</i> : ‘Mendacium’
<i>Beuastand</i> : ‘Clauserunt’	<i>Fadar</i> , <i>Vaeder</i> : ‘Pater’
<i>Cab</i> , <i>Caf</i> : ‘Palea’	<i>Grift</i> , <i>Begrijpt</i> : ‘Tenuit’

³⁷⁵ « Je vais consacrer aussi deux pages à la langue perse. En effet il est établi qu’il y a une certaine affinité avec la langue teutonique, ne fût-ce que parce que beaucoup de mots sont communs à l’une et l’autre langue. Je vais en choisir quelques-uns que l’illustre seigneur François Raphelengius, professeur d’hébreu et très versé dans beaucoup d’autres langues exotiques, a rassemblés à partir du Pentateuque quadrilingue du rabbin Sandia (dans lequel se trouve aussi une traduction perse) et qu’il m’a communiqués : *Band*, ‘lien’ ; *Berader*, ‘frère’ ; *Begryst*, ‘il a pleuré’ ; *Casti*, ‘corbeille’ ; *Choda*, ‘dieu’ ; *Dandan*, ‘dent’ ; *Dochtar*, ‘fille’ ; *Drog*, ‘mensonge’ ; *Gryft*, ‘il a tenu’ ; *Lab*, ‘lèvre’ ; *Madar*, ‘mère’ ; *Mus*, ‘souris’ ; *Must*, ‘moût’ ; *Murd*, ‘il est mort’ ; *Nau*, ‘nouveau’ ; *Nam*, ‘nom’ ; *Phedar*, ‘père’ ; *Quepha*, ‘oreiller’ ; *Ses*, ‘six’ ; *Star*, ‘étoile’ ; *Ta*, ‘jusqu’à’ ; *Tu*, ‘tu’.

³⁷⁶ T. DENEIRE & T. VAN HAL, *op. cit.*, p. 84-87.

Garm, Gram : ‘Ira’

Garph, Graph : ‘Profundum’ (transpositione litterae, ut saepe)

Iock, Iock : ‘Iugum’

Madar, Moeder : ‘Mater’

Madach, Maechde : ‘Familia’

Mach, Maen : ‘Luna’

Na, Nee : ‘Non’

Nam, Naem : ‘Nomen’

Nambar, Naembaer : ‘Nominatus’

Nau, neu : ‘Novus’

Neber, Neve : ‘Nepos’

Nazdich, Nastich : ‘Propinquus’

Nuh, Nun Germ[anum] : ‘Novem’

Phristar, Vrijster : ‘Ancilla’

Stär, Sterre : ‘Stella’

Signalons que la plupart des correspondances établies dans cette lettre seront reprises dans les catalogues ultérieurs (cf. par exemple chez Gravius ci-dessous). La liste de Juste-Lipse contient des mots assez courants et simples, correspondant pour la plupart à des catégories élémentaires : noms de parenté (ex. *Madar, Fadar, Dochtar, Beradar, Neber*), désignations de parties du corps (ex. *Dandan*), noms de nombre (ex. *Nuh*), noms de corps célestes (ex. *Mach*), etc. Les termes *Fadar, Madar, Beradar, Dochtar* et *Band* sont également présents dans les catalogues de Scaliger (1579) et de Vulcanius (1597) et ils constituent en effet le noyau central de toutes les listes de correspondances germano-perses des XVI^e et XVII^e siècles. Nous avons indiqué plus haut que le vocabulaire de Vulcanius comprenait des mots trouvés aussi chez Juste-Lipse (bien que ce dernier en présente plus), car les deux hommes avaient comme source les observations de Raphelengius³⁷⁷.

Retenons également le fait que Juste-Lipse note des correspondances au niveau de la morphologie : ainsi la finale de la 3^e personne du singulier *beuast* ressemble au latin *clausit* et parallèlement *bevastand* évoque *clauserunt*. L’affinité flexionnelle est explicitement revendiquée (comme déjà chez Raphelengius avant lui) : « Atqui voces multae sunt in Hebraeis, Graecis, Latinis, quae adsonant vel consonant. [...] Sed in quibusdam maior convenientia aut crebrior. Ut in Persica, quod miremur. Nam ii et voces plures nostras habent et flexus coniugationum haud nimis diversos »³⁷⁸.

³⁷⁷ De la liste de Raphelengius, Juste-Lipse reprend *kast, band, dare, nah, tu, du, lapz*, mais orthographiés différemment (cf. T. DENEIRE & T. VAN HAL, *op. cit.*, p. 142).

³⁷⁸ T. DENEIRE & T. VAN HAL, *op. cit.*, p. 84-85. – « Et cependant, il y a beaucoup de mots en hébreu, grec et latin dont la prononciation est proche ou identique [par rapport au néerlandais]. [...] Mais dans le cas de certaines langues, les correspondances sont plus importantes ou fréquentes. Comme commedans le cas du perse, ce qui est étonnant. Car les Perses possèdent un grand nombre de nos mots et la flexion de leurs conjugaisons n’est pas tellement différente. »

Juste-Lipse est surtout intéressé par la correspondenciae du perse et du latin, qu'il trouve presque plus pertinente, aussi ajoute-t-il à la suite de sa liste de correspondances germano-perses: « Nisi quis litem moveat in *Madar, Cäl, Casti, Jock*, quae et Latini possint vindicare. At iidem magis certo ex eadem Persica : *Chus*, 'sus' ; *Du*, 'duo' ; *Deleri*, 'deletio' ; *Lab*, 'labium' ; *Mast*, 'mustum' ; *Musz**, 'mus' ; *Nectar*, 'optima pars' ; *Sag*, 'canis', quasi 'sagax' ; *Tu*, 'tu' et 'tuus'. *Biva* possit addi, 'Vidua' » (p. 86-87)³⁷⁹.

e. Abraham Mylius

Dans son traité *De lingua Belgica*, publié en 1612, Abraham Mylius (1558-1637)³⁸⁰ dresse à son tour un « Catalogus vocum Belgis et Persis communium » (p. 50-52), constitué à partir du travail de Raphelengius sur le Pentateuque perse, mais en se basant plus particulièrement sur une liste établie par Marnix de Sainte-Aldegonde³⁸¹, que sa veuve avait communiquée à Mylius.

Voici la première série de « vocabula communia » qui correspond sans doute à la liste de Marnix de Sainte-Aldegonde, puisqu'elle est suivie par un corpus complémentaire provenant de Juste Lipse.

« Lingua Belgo-Germanica »	« lingua Persica »
Vader (<i>pater</i>)	Phader
Moeder (<i>mater</i>)	Mader
Dochter* (<i>filia</i>)	Dochtar*
Fryster ³⁸² (<i>puella</i>)	Fristar
Iock (<i>iugum</i>)	Iock
Droch (<i>dolus, mendacium</i>)	Droch
Myn (<i>meus</i>)	Men
Bandt* (<i>vinculum</i>)	Bandt*
Kael (<i>calvus</i>)	Kael

³⁷⁹ « Sauf si on voulait contester *Madar, Cäl, Casti* et *Jock*, que les Latins peuvent revendiquer également. Et les mêmes Latins tirent certainement encore plus de mots de la Perse, comme *Chus, sus* [cochon] ; *Du, duo* [deux] ; *Deleri, deletio* [destruction] ; *Lab, labium* [lèvre] ; *Mast, mustum* [moût] ; *Musz, mus* [souris] ; *Nectar, optima pars* [la meilleure part] ; *Sag, canis* [chien], comme *sagax* [qui a du flair] ; *Tu, tu* [toi] et *tuus* [tien]. On peut ajouter également *Biva, vidua* [veuve] ».

³⁸⁰ Cf. G. METCALF, *op.cit.*, 2013, pp. 85-104.

³⁸¹ Philippe de Marnix, baron de Sainte-Aldegonde (1538-1598), savant humaniste et homme d'État. Il fut bourgmestre d'Anvers de 1583 à 1585. « Philippe de Marnix » in *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol.12, p.236.

³⁸² Avec l'annotation : « Holl. & Fris. ».

God* (<i>deus</i>)	God*
Deur (<i>ianua</i>)	Dær
Over (<i>ultra, supra</i>)	Avar
Sterre (<i>stella</i>)	Sthar
Hy (pron. <i>ipse</i>)	Hy
Vast (<i>clausum</i>)	Vast, Bast
Muis (<i>mus</i>)	Mus*

A la fin de son exposé, Mylius reproche à Juste Lipse d'avoir admis, pour certains mots, une parenté spéciale entre le perse et le latin, plutôt qu'entre le perse et le néerlandais (voir plus haut). Ainsi par ex., il revendique pour le perse « Chus » (truie) une affinité remarquable avec le germanique « Such », à condition d'inverser les consonnes (« praesertim si invertas Persicum *Chus*).

f. Claude Saumaise

Saumaise, dans son *De Hellenistica commentarius* (1643), suggère une origine commune au grec, au perse et au germanique qu'il faut chercher dans une langue ancestrale, le « scythique ». Il ne donne pas véritablement de liste de vocabulaire ni de méthode, mais les quelques correspondances qu'il donne sont courantes dans les comparaisons germano-perses de l'époque :

« In cognationum appellationibus, principalia nomina in tribus his linguis congruunt, ut Πατήρ Teutonice *Vater*, Persicum پدر *Badar* ; Μητήρ, Germanice *Mutter*, Persice مادر *Madar* ; Φρατήρ Graecum antiquum, Germanicum *Bruder*, Persicum برادر *Brader** [...]; Θυγατήρ Graecum est, Aeolicum θυγατήρ, Germanicum *Dochter*, Persicum دختر *Dochter** ; Παῖς Graecum [...] Persicum پسر *Poser* » (p. 395-396)³⁸³.

« لب *Lab, Labium*, Graece λέπας [...] *Lipam* vulgo vocamus ex Germanico vel Belgico. Ὀδούς, دندان *Dandam*, cui respondet casus tertius Graecorum ὀδόντα, Belgice vocant *Tand* » (p. 396)³⁸⁴.

³⁸³ « Dans les termes de parenté, les principaux noms dans ces trois langues s'accordent, comme πατήρ, en allemand *Vater*, en perse *badar* ; μητήρ, en allemand *Mutter*, en perse *madar* ; φρατήρ (grec archaïque), en allemand *Bruder*, en perse *Brader* [...]; θυγατήρ en grec, θυγατήρ en éolien correspond à l'allemand *Dochter*, au perse *Dochter* ; le grec παῖς [...] le perse *poser* ».

³⁸⁴ « [en regard du perse] *lab*, [du latin] *labium*, du grec λέπας, nous disons dans notre langue vernaculaire [le français] *lippe*, mot qui provient de l'allemand ou du néerlandais. Pour Ὀδούς, [perse] *dandam*, à quoi répond l'accusatif ὀδόντα chez les Grecs, on dit *tand* en néerlandais ».

Ces deux séries d'exemples montrent que Saumaise, pour prouver qu'il y a un lien de parenté entre le grec, le perse et le néerlandais (*lingua Teutonica*), utilise des termes issus du vocabulaire commun, appartenant au domaine de la famille (père, frère, mère, sœur, enfant) ou à celui du corps humain (lèvres, dent). Notons que, comme les autres auteurs que nous avons vus, il ne se contente pas d'une comparaison germano-perse, mais fait également entrer le grec dans sa réflexion.

g. John Gravius

Les mots anglais *a brow* (précédé de l'article indéfini, pour mieux correspondre à l'initiale du perse *abrū*) et *thunder* qu'on retrouve dans les exemples donnés par Reland furent rassemblés par John Gravius en 1649 dans ses *Elementa linguae Persicae*³⁸⁵. Après avoir traité la morphologie et la syntaxe, l'auteur termine son ouvrage par un court tableau présentant les mots latins à côté de l'anglais et du persan, qu'il assortit du commentaire suivant : « Plurima vocabula reperio, exacte cum Anglicis, eodem sensu, et numero fere literarum, congruentia »³⁸⁶. Nous reproduisons ci-dessous le tableau synoptique établi par D. Droixhe³⁸⁷ :

Latin	Anglais	Persan
Tonitru	Thunder	ṭundar* « tonnerre »
Malus	Bad	bād « mauvais, corrompu »
Melior	Better	beḥt* « mieux »
Lemures	Fairies	paryān « fées »
Frater	Brother	beradar* « frère »
Filia	Daughter	dochtar* « fille »
Foemina	Maid	madach* « femme »
Tonsor	Barber	barbar « barbier »
Ostium	Doore	dare* « porte »
Labium	Lip	lab « lèvre »
Cervical	Boulstar	biṣṭar « matelas, appui, etc. »
Supercilium	A brow	abrū* « sourcil »
Umbilicus	Navel	nāf « nombril »
Vinculum	Bond	band* « lien »

³⁸⁵ Aux pages 90 et suiv.

³⁸⁶ « Je trouve énormément de mots qui correspondent exactement à l'anglais, avec le même sens et presque le même nombre de lettres ».

³⁸⁷ D. DROIXHE, « The Failure of the Germano-Persan Kinship », *op. cit.*, 2018, p. 5.

En examinant le choix du vocabulaire de Gravius, plusieurs remarques peuvent être faites. Sur les quatorze mots, trois concernent les parties du corps (*lip, a brow, navel*) et (comme chez Juste Lipse avant lui) deux relèvent de la parenté (*brother, daughter*), ce qui correspond à un critère d'éligibilité pour l'étymologie rigoureuse admis par un certain nombre de savants de l'époque. Il est toutefois étrange de ne pas retrouver les noms du 'père' et de la 'mère', qui font partie de tous les catalogues de correspondances depuis Scaliger. Par contre, on y retrouve les concepts quasi-universels de 'bien' et de 'mal'.

L'auteur insiste fortement sur l'« accord » considérable entre le perse et les langues de l'Europe : « ... neque ullam esse puto linguam inter Orientales, quae paucioribus indigeat regulis, aut cum Europaeis magis consentiat »³⁸⁸. Toutefois, l'auteur n'avance pas d'explication pour cette parenté ; d'après Droixhe, il est plutôt question ici d'emprunts que de parenté proprement dite³⁸⁹. Pour autant, Reland considère les exemples donnés par Gravius comme probants pour établir un lien avec le persan.

Notons pour finir que Gravius établit également des correspondances entre le perse et le latin : « Alia sunt quae a Latinis vocibus videntur originem suam deducere ; ut : پدر *pater*, مادر *mater*, سينه *sinus**, هنر *honor, virtus**, ارك *arx*, موش *mus**, دند *deus*, خرد *curtus**, جگر *jecur*, ستاره *astrum*, نه *ne*, نام *nomen*, كل *calvus*, يوغ *jugum*, نو *novus*, پاره *pars* » (*Elementa linguae Persicae*, p. 91). Gravius écrit ces quelques lignes à la suite de son tableau de correspondances avec l'anglais. L'emploi de *alia* semble indiquer que les mots anglais qui précèdent sont à l'origine des mots perses et non l'inverse.

h. Johann Heinrich Hottinger

Dans son discours, Reland cite le nom de Johann Heinrich Hottinger, auteur de l'*Historia orientalis ex variis monumentis collecta* (1651). Celui-ci ne s'intéresse qu'indirectement à la parenté germano-perses, puisque ce n'est pas le thème de son ouvrage. Cependant, alors qu'il parle de la déesse Mylitta chez les Assyriens, il note ceci : « Vocant Assyrii Venerem Mylittam, Arabes Alita, Persae Mitram, id est, 'matrem'. Est enim Persis مادر 'mater', sicut پدر 'pater' et برادر 'frater' » (p. 153)³⁹⁰.

³⁸⁸ « Je pense qu'il n'y a aucune langue orientale qui a besoin de moins de règles ou qui s'accorde autant avec les langues européennes » (*Elementa linguae Persicae*, 1649, p. 89).

³⁸⁹ D. DROIXHE, « The Failure of the Germano-Persan Kinship », *op. cit.*, 2018, p. 6.

³⁹⁰ « Les Assyriens appellent Vénus Mylita, les Arabes Alita et les Perses Mitra, c'est-à-dire, 'mère'. En effet chez les Perses مادر signifie 'mère', comme پدر 'père' et برادر 'frère' ».

Hottinger ne se prononce pas sur la nature du lien entre le perse et le latin. Toutefois, le fait qu'il ajoute le nom du 'père' et du 'frère' comme exemples après avoir expliqué que l'origine de la déesse Mitra est le mot perse pour 'mère' suggère qu'il a des parallèles lexicaux en tête, probablement issus des catalogues antérieurs. Il s'agit en effet de mots classiques des listes de vocabulaire perse, ce qui peut indiquer que la théorie germano-perse était largement répandue, même si les références qui y sont faites sont parfois indirectes et tacites.

i. Thomas Hyde

Dans le chapitre XXXV de son *Historia religionis veterum Persarum* (1700), intitulé *De Persiae et Persarum nominibus et de moderna atque veteri lingua Persica ejusque dialectis*, qui porte notamment sur le « mède », la langue de l'époque ancienne, Hyde consacre un petit paragraphe à des correspondances européennes. Celles-ci sont vues comme des emprunts à force de contacts entre peuples :

« Praeterea lingua Medica ex aliis mixta est, sc. ex Hebraea, Graeca et Teutonica seu Gothica. Ex Hebraea, quando Judaei deportarentur in urbes Medorum. Ex Graeca (ut et ex Gothica) in bellis quae cum illis [gesserunt] eaque bene nota. (...) Non est itaque mirum, si voces et phrases suas in linguam Medicam intruserunt, et Medi eas (quamvis illubenter et coacte) acceperint. Et haud mirum est si ex Parthorum bello cum Romanis, aliquae voces Latinae etiam in lingua Partho-Medica reperiantur, cum etiam Phraortes quattuor filios suos Romae educandos misit. Aliquot exempla sint haec : میشته Myshte, μύστης ; قلندر Kalander, καλὸς ἀνὴρ [sic], *Caloierus* ; بربر Barber, *Tonsor* ; ابرو a brow*, *Supercilium* ; شنوشه Schnushe, *Sternutatorium* ; وال whale, *Balaena* ; خدا Choda, Goda, *Deus** ; دیو Dîv, Dîvel ; پدر Pader, Fader, πατήρ [sic] ; مادر Mâder, Mloder, μήτηρ ; برادر Broder, φράδωρ [sic] ; دختر Dochter, θυγάτηρ » (p. 428)³⁹¹.

Dans ce petit catalogue, Hyde aligne les exemples classiques qu'on trouve chez Juste Lipse et Gravius : *barber, a brow, Goda, father, mother, brother, daughter*. Il allonge quelque

³⁹¹ « En outre, la langue médique est [de nature] mixte, faite à partir d'autres langues, à savoir l'hébreu, le grec et le teutonique ou le gotique. [Des éléments furent pris à] l'hébreu, au moment où les Juifs furent déportés dans des villes mèdes ; au grec (comme aussi au gotique), lors des guerres qu'ils ont menées contre eux et qui sont bien connues. (...) Et il n'est donc pas étonnant que leurs mots et leurs expressions soient entrés dans la langue mède et que les Mèdes les aient accueillis, même contraints et forcés. Et il n'est pas non plus étonnant qu'à cause de la guerre des Parthes contre les Romains, quelques mots latins se retrouvent aussi dans la langue partho-mède, d'autant plus que Phraorte a envoyé ses quatre fils à Rome pour y être instruits. Voici quelques exemples : میشته Myshte, μύστης, 'initié aux mystères' ; قلندر Kalander, καλὸς ἀνὴρ 'bel homme', *Caloierus* ; بربر Barber, 'barbier' ; ابرو a brow, 'sourcil' ; شنوشه Schnushe, 'éternuement' ; وال whale, 'baleine' ; خدا Choda, Goda, 'dieu' ; دیو Dîv, Dîvel 'démon' ; پدر Pader, Fader, πατήρ, 'père' ; مادر Mâder, Mloder, μήτηρ, 'mère' ; برادر Broder, φράδωρ, 'frère' ; دختر Dochter, θυγάτηρ, 'sœur' ».

peu la liste avec analogies grecque : μύστης, καλὸς ἀνὴρ. Rappelons que Hyde ne défend pas la théorie d'une parenté, mais voit sa liste de correspondances comme autant de preuves de rencontres historiques des Perses et des Grecs ainsi que des Germains, invoquant principalement le cas des guerres³⁹².

3. La place de Reland dans l'histoire des correspondances lexicales entre le perse et le germanique (et d'autres langues européennes)

A partir des listes parcourues ci-dessus, nous pouvons déduire qu'Adrien Reland est redevable des catalogues qui circulaient à son époque : ainsi nous retrouvons les mots anglais *thunder* et *a brow*, *beter*, *broeder*, *dochter*, *band*, *god*, « honneur », « court », « vertu », *sinus*, le slave *misch* (« souris ») chez divers auteurs antérieurs (principalement Gravius). Les correspondances relevées par Raphelengius puis augmentées et répandues principalement par Scaliger et Juste-Lipse servaient de base à toutes les listes établies après eux, Reland ne faisant pas exception. Il diffère cependant des autres dans les langues étudiées, puisque le latin *honor* et *virtus* se trouvent en français chez notre auteur. Il ne se devait pas d'être exhaustif puisqu'il prononçait un discours et que ce n'était pas le lieu pour développer une théorie linguistique. En outre, il s'adressait à un auditoire de savants dont la plupart devaient connaître l'hypothèse de la parenté germano-perse. Il préféra se distinguer en complétant les listes préexistantes par des trouvailles plus personnelles et dans des langues plus variées : la plus grande partie des termes latins et grecs sont inédits dans les correspondances que nous avons vues ci-dessus.

Il semble original en tout cas pour la liste de mots slaves : *babr* [cf. russe *bobr*, « castor »] = perse *babar* « castor » ; *bars* [cf. russe *bars*, « léopard, panthère »] = perse *pārs* « léopard » ; *misch* [cf. russe *myš'*, « souris »] = perse *mūš* « souris » ; *biriusa* [cf. russe *birjuzá*, « turquoise »] = perse *pīrūze* / *fīrūze* « turquoise » et *tsima* [cf. russe *zima*, « hiver »] = perse *zemistān* « hiver ». Toutefois, nous n'avons aucun indice démontrant que Reland maîtrisait le slave, aussi a-t-il très sans doute trouvé ces exemples chez un autre auteur qu'il a omis de renseigner³⁹³.

Pour le latin, il cite une douzaine de mots, parmi lesquels on peut relever ces correspondances remarquables : *inter* = perse *andar* « à l'intérieur », *manere* = perse *māndan*

³⁹² Il renvoie à Procope et Hérodote à ce sujet (HYDE, *Historia*, 1700, p. 428). — Comme parallèle, il cite le cas des guerres entre Rome et les Parthes.

³⁹³ Edward BERNARD a notamment publié en 1689 un *Etymologicon Britannicum. Vocabulorum Anglicorum et Britannicorum origines Russicae, Slavonicae, Persicae et Armenicae*, mais nous n'y avons pas trouvé les exemples de Reland.

« rester, demeurer », *mori* = perse *murdan* « mourir »³⁹⁴. A cet égard, il est curieux de constater que Reland rapproche quelques mots perses du français, plutôt que du latin (avec lesquels d'autres savants les avaient comparés), ainsi par exemple *honneur* [latin *honor*]³⁹⁵ = perse *hunar* « valeur, qualité » et *court* [latin *curtus*] = perse *xord* « court » (cf. d'ailleurs, pour ce dernier, le néerlandais *kort* ou l'allemand *kurz*).

Pour le grec, il cite notamment βάρος « poids », rapproché de *bār* (mais nous savons aujourd'hui que ce dernier mot provient de la racine **bher-* « porter », comme dans φέρω).

En observant le vocabulaire utilisé par Reland pour qualifier les ressemblances, nous relevons les verbes *convenire* et *sonare*, ou encore *satis accurate convenire* lorsqu'il parle du slave. Alors que les autres désignations peuvent simplement désigner une ressemblance, l'expression *maxima cognatio* est beaucoup plus fort et implique une parenté à haut degré probant. Reland utilise le terme *cognatio* pour expliquer les ressemblances entre le perse et le français ainsi que l'anglais. Aucune des deux langues ne fait partie du domaine d'étude du linguiste : sa conviction quant à leur parenté avec le perse n'est basée sur aucune réflexion explicite. Ce sont également les deux langues pour lesquelles il cite le moins d'exemples.

Adrien Reland évoque donc la théorie germano-perse sans s'impliquer davantage. On constate simplement qu'il est partisan d'une réelle parenté entre le perse et les langues européennes, qu'il explique par un ancêtre commun, le scythe. N'oublions pas cependant que l'*Oratio pro lingua Persica* est un discours inaugural et, en tant qu'instrument de promotion scientifique d'une discipline nouvelle, ne se prête pas à de longs développements théoriques et méthodologiques sur une question particulière. Les listes de correspondances que Reland donne paraissent essentiellement obéir à une logique « publicitaire » : des mots de signification et de provenance très variées ont été prononcés comme autant d'arguments chocs pour impressionner l'auditoire et pour valoriser ainsi l'étude du perse par sa proximité avec les principales langues de l'Europe. De fait, dans l'exercice de sa charge professorale, Reland sera l'auteur de plusieurs publications en rapport avec le monde oriental en général et avec les langues et les cultures des terres nouvellement explorées ; ces sujets d'étude paraissent avoir éclipsé, dans l'esprit de l'auteur, d'autres thématiques comme la parenté germano-perse et la théorie scythique, qui ne feront pas partie de ses priorités scientifiques.

³⁹⁴ La liste comprend aussi le mot *sinus*, déjà cité sous ce rapport par GRAVIUS, *Elementa linguae Persicae*, p. 91.

³⁹⁵ Cf. GRAVIUS, *Elementa linguae Persicae*, p. 91.

Au cours du XVII^e siècle, l'idée d'une parenté spécifique germano-perse s'emmêle et se perd dans l'abondance de comparaisons plus ou moins heureuses, avant de disparaître du devant de la scène. D. Droixhe dit par ailleurs au sujet des *Dissertationes* de Reland : « Adriaan Reland [...] présente à son lecteur une telle diversité d'idiomes que les rapprochements justifiés eux-mêmes s'effacent dans cette exubérance et se trouvent presque affectés, par voisinage, d'un signe dubitatif »³⁹⁶. L'affaiblissement de la théorie germano-perse ne signe pas sa mort pour autant. Même après la découverte du sanskrit, nous trouvons quelques exemples encore de rémanence vers la fin du XVIII^e siècle : ainsi lord Monboddo (1714-1799)³⁹⁷ étend la parenté du persan avec le grec et le « teutonique » jusqu'à un apparentement avec le sanskrit³⁹⁸. L'essoufflement survient en parallèle d'une question plus large et plus englobante, impliquant une certaine unité européenne, la théorie scythique, qui donnera pour beaucoup de savants une explication plausible pour les correspondances trouvées dans les langues européennes.

4. L'apport du perse à la connaissance du vocabulaire grec, latin et hébreu

Une autre question linguistique abordée Reland dans son *Oratio* est la présence du perse dans le vocabulaire des langues anciennes. A cet égard, et contrairement à ce que nous constatons pour la théorie germano-perse, nous pouvons considérer l'*Oratio pro lingua Persica* (1701) comme un véritable « programme intellectuel »³⁹⁹, réalisé quelques années plus tard dans les *Dissertationes* (1706 et 1708) : de fait, plusieurs mots mentionnés dans son discours inaugural reviennent en détail dans les *Dissertationes*. Nous voyons ainsi que si Reland s'est montré, dans la poursuite de sa carrière, relativement indifférent à la question de l'apparentement linguistique du perse et des langues européennes, il a continué à étudier de près

³⁹⁶ D. DROIXHE, *op.cit.*, 1978, p. 85.

³⁹⁷ James Burnett, alias lord Monboddo, était un juriste et philosophe écossais. Il fit ses études classiques à l'université d'Aberdeen et des études de droit à l'université de Groningue aux Pays-Bas. A partir de 1767 et jusqu'à sa mort il fut juge à la Cour suprême d'Edinbourg. Il considère le langage non pas pour établir son origine mais plutôt comme outil pour comprendre les mœurs et l'état d'une société. Il publie entre 1773 et 1792 son *Of the Origin and Progress of Language* en 6 volumes, dans lequel il évoque l'apparentement des langues (Cf Encyclopédie Universalis)

³⁹⁸ Cf. D. DROIXHE, *op. cit.*, 1978, p. 85.

³⁹⁹ C'est ainsi que le discours est qualifié par BASTIAENSEN (1974). – D'autres thèmes annoncés dans l'*Oratio* sont développés dans les *Dissertationes* : Reland développera beaucoup de points abordés dans l'*Oratio* dans ses œuvres postérieures : les mots perses chez les Anciens et dans le Talmud sont traités dans les *Dissertationes* de 1706-1708 ; la question des Musulmans et des inepties racontées à leur sujet revient dans le *De religione Mohammedica* en 1705 ; la géographie est développée dans son *Palaestina ex monumentis veteribus illustrata* (1714)

la tradition indirecte du lexique perse en grec, en latin et en l'hébreu, s'insérant ainsi dans un courant de recherches qui n'a cessé de se développer jusqu'à nos jours⁴⁰⁰.

Si les savants passés en revue plus haut constituent les sources que Reland utilise pour former ses listes de correspondances lexicales, il se réfère à d'autres auteurs en ce qui concerne la recherche sur les témoignages des auteurs et lexicographes gréco-romains. Reland lui-même cite ses sources dans sa huitième dissertation, *de reliquiis veteris linguae Persicae* : « Damus tibi, Lector, reliquias Veteris Linguae Persicae, quas nobis Scriptores antiqui conservarunt. Magnam partem earum Gesnerus⁴⁰¹, in *Mithridate* suo, et Waserus⁴⁰², qui illum notis illustratum Tiguri, anno MDCX iterum edidit, uti et Brissonius⁴⁰³, in libro *de Regio Persarum principatu*, et singulari libello Guilielmus Burtonus⁴⁰⁴, tradiderant. »

Conrad Gessner dans son *Mithridates* évoque la langue turque, qu'il assimile au perse ou à l'arménien : « Turcarum linguam aliqui eandem cum Persica, alii ab Armenica et Tartarica nihil aut parum differre volunt » (p. 69) ; il s'agit ici en réalité d'une confusion entre deux langues indo-européennes et d'une langue du groupe turc⁴⁰⁵. Kasper Waserus publia une deuxième édition du *Mithridates* de Gesner en 1610.

Le cas de William Burton est particulièrement intéressant, car tous les mots grecs et latins d'origine perse cités dans l'*Oratio* de Reland se retrouvent chez ce dernier, dans ses

⁴⁰⁰ Voici quelques exemples contemporains de la recherche : R. SCHMITT, « Persian Loanwords and Names in Greek » in *Encyclopaedia Iranica* ; M. BRUST, *Die indischen und iranischen Lehwörter im Griechischen* ; Innsbruck, 2005 ; E. TUCKER, « Greek and Iranian » in A.-F. Christidis (éd.) *A History of Ancient Greek. From the Beginnings to Late Antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, pp.773-783.

⁴⁰¹ Conrad Gesner ou Gessner (1516-1565) était un savant humaniste suisse. Son œuvre comprend des ouvrages naturalistes comme les *Historiae animalium* (1551-1558) dans lesquelles Gessner cherche à décrire tous les animaux connus. Il s'intéressa également à la bibliographie, puisqu'il publia en 1545 une *Bibliotheca universalis*, un catalogue d'ouvrages grecs, latins et hébreux. En 1555, il publia un ouvrage philologique, le *Mithridates* en 21 volumes, qui présente toutes les langues qu'il connaît (cf. « Conrad Gesner », in *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol.8, pp.234-235 ; cf. G. METCALF, *op.cit.*, 2013, pp.65-84).

⁴⁰² Kasper Waserus (1565-1625) est un théologien suisse. Il devient précepteur d'un des frères de Johann Heinzel, sénateur d'Augsbourg. Avec son élève, il parcourt certaines universités d'Europe, comme celle de Bâle ou encore Leyde. Ils se rendent également en Angleterre et en Ecosse. Waser termine ses études de théologie à Zurich en 1593. Il devient pasteur mais enseigne également l'hébreu à Zurich à partir de 1607. Il publia notamment une *Institutio linguae Syrae* en 1594, un *Elementale chaldaicum* en 1611 et son *de antiquis nummis hebraeorum, chaldaeorum et syrorum* en 1605 (cf. « Waser Kaspar » in *Allgemeine deutsche Biographie*, vol. 41, pp.227-228).

⁴⁰³ Barnabé Brisson (1531-1591) était un juriste français auteur du *De regio Persarum principatu* (cf. ci-dessus n.206).

⁴⁰⁴ William Burton (1609-1657) était un antiquaire et enseignant anglais. Il fit des études à Oxford en 1625 qu'il termina en 1630, mais ses moyens modestes l'empêchèrent alors de rester à l'Université. Il devint assistant d'un maître d'école, puis lui-même fut nommé à Kingston-upon-Thames. Il rédigea notamment un *Commentary on Antoninus his Itinerary, or Journies of the Roman Empire* (publié à Londres en 1658) et une *Historia Graecae Linguae* (ou *Veteris Persicae λείψανα*) publié en 1657 (« Guillaume Burton » in *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol. 3, p.281).

⁴⁰⁵ Voir B. COLOMBAT, « L'accès aux langues pérégrines dans le *Mithridate* de Conrad Gessner (1555) », in *Histoire Épistémologie Langage*, t. 30, fascicule 2, 2008, p. 87.

*Αείψανα veteris linguae Persicae*⁴⁰⁶. Si nous devions faire une liste des mots perses en grec repris dans la *Dissertatio de veteris linguae Persicae*, nous relèverions : *Abobas, Alectoris, Arimanes, Artaba, Artaxerxès, Cyrus, Gangamela, Oromasdes, Paradisos, Parasanga, Sacae, Tapete, Tiara, Tigris, Xerxès, Zaretis, Zoroastre*. Les seuls exemples donnés par Reland dans son *Oratio* (ainsi que dans sa *Dissertatio de veteris linguae Persicae*) à ne pas être repris à Burton sont *Abobas, Alectoris* et *Tapete*. L'*Oratio* n'est pas l'occasion pour Reland d'approfondir les étymologies perses de mots trouvés chez les auteurs anciens : il le fera dans ses *Dissertationes*, en reprenant généralement l'avis de Burton, mais en collectant d'autres exemples. Ainsi par exemple, Reland approfondit l'étude d'Artaxerxès, à qui Burton accorde seulement ces quelques lignes : « Artaxerxes : μέγας ἀρῆιος, *magnus bellator*. Ita enim reddit Herodotus Lib. VI. Atque igitur apud Aelium Lampridium in Alexandro Seuero legimus, *Artaxerxem potentissimum Regem tam re, quam nomine*. Ammianus L. XIX *Bellorum victor interpretatur* »⁴⁰⁷.

Burton, comme Reland, étudie les opinions et les étymologies d'auteurs anciens (ici Hérodote et Ammien Marcellin et Aelius Lampridius⁴⁰⁸, mais il ne donne jamais le mot perse d'origine, ni ne cite d'auteurs contemporains. Reland au contraire ajoute le nom perse : « Scilicet hoc nomen Persicis literis ita ibitur etiam hodie ارشیر شاه *Ardexir Xa*, id est, juxta opinionem meam, Magnus Leo, Rex » (*De vet. ling. Pers.*, p. 139). Il discute ensuite sur plus d'une page les différentes origines que l'on attribue à ce nom, notamment chez les Perses mêmes : « Sunt inter ipsos Persas [...], qui Ardeshir explicant per *farinam* et *lac* »⁴⁰⁹). La connaissance de Reland dans des manuscrits et de la langue perse lui permet de discuter les étymologies sur base des mots perses, en les comparant aux réflexions faites par les Anciens (qui sont parfois erronées, comme il l'explique dans le cas de *farina* et *lac*).

On peut mentionner ici une autre figure scientifique citée par Reland, à savoir Lodewijk (ou Louis) de Dieu⁴¹⁰, auteur d'un ouvrage intitulé *Animadversiones in Veteris Testamento libros omnes* (1648). Reland recommande ce livre, qui comprend quelques explications de mots

⁴⁰⁶ Voir l'édition de von SEELEN, 1720.

⁴⁰⁷ BURTON, 1720, p. 17.

⁴⁰⁸ Un des pseudo-auteurs de l'*Historia Augusta*, voir R. SYME, *Emperors and Biography : Studies in the Historia Augusta*, Oxford, Clarendon, 1971.

⁴⁰⁹ Nous retrouvons là l'étymologie donnée par de Dieu (voir plus haut).

⁴¹⁰ Louis de Dieu (1590-1642) était un orientaliste néerlandais. Il étudia la théologie et les langues orientales à Leyde avec Thomas van Erpe et Jacob Golius. Il exerça comme pasteur à Leyde à partir de 1619. Il publia des grammaires de plusieurs langues sémitiques et travailla sur des commentaires bibliques. Une grammaire perse, des *Rudimenta linguae Persicae* sortit en 1639 (cf. J. T. P. de BRUIJN, « Dieu, Louis (Ludovicus) de », in *Encyclopaedia Iranica*, t. VII, fasc. 4, 1995, p. 397-398).

hébreux à partir du perse, ainsi justement pour le nom d'Ardeshir, en hébreu ארתשיר et en grec Ἀρταξέρξης (commentaire à Esra, IV, 7) : « ארתשיר Propius autem Graecum Ἀρταξέρξης اردشير *Ard-shir*, quod Persice *farinam* et *lac* significat » (p. 228). Faire remonter l'étymologie d'Artaxerxès à de la farine et du lait est bien sûr une erreur⁴¹¹ : Reland d'ailleurs, dans sa *Dissertatio de reliquiis veteris linguae Persicae*, rejette cette explication (p. 260).

Adrien Reland est donc tributaire d'auteurs antérieurs en ce qui concerne les mots perses dans les textes anciens. Il fait des recherches très complètes sur les occurrences lexicales dans les sources antiques et représente donc un certain intérêt dans la recherche. Il se montre également plus précis que Burton, sa principale source d'inspiration, car ses étymologies et ses explications sémantiques sont plus prudentes et plus approfondies.

⁴¹¹ Nous savons maintenant qu'Ardashir signifie littéralement « celui dont le règne est basé sur l'honnêteté et la justice » (cf. R. SCHMITT, « Artaxerxes, Ardašīr und Verwandtes », in *Incontri Linguistici* 5, 1979, p. 61-72).

Conclusion

Nous pouvons conclure au terme de ce travail qu'Adrien Reland est une figure emblématique de toute une génération de linguistes dont les réflexions et les travaux préfigurent la linguistique comparative, qui se développera dans les siècles suivants (notamment avec la découverte du sanskrit au XVIII^e siècle). Nous distinguons deux apports à cette linguistique nouvelle : l'établissement d'une méthode éprouvée et l'importance des études perses (en particulier la théorie germano-perses).

Savant polyvalent doté d'une grande curiosité, Reland était au courant des grandes querelles philologiques de son époque, dont la discussion de Grotius et de Laet concernant l'origine des peuples américains. Ses *Dissertationes miscellaneae* sont l'occasion pour lui de participer au débat : sans discuter l'origine hébraïque qui fait figure d'autorité encore au début du XVIII^e siècle, il situe la provenance des Amérindiens en Asie. Ceux-ci seraient passés en Amérique par le détroit de Béring. Mais c'est la philologie qui l'intéresse ici particulièrement. En effet, afin de déterminer l'origine des Amérindiens, il affirme qu'il convient d'identifier leurs langues et tenter de retracer leur généalogie. Ainsi, il est possible d'éliminer ou d'admettre des origines suggérées par la *convenientia* ou non des idiomes des peuples respectifs.

C'est dans la démarche que Reland se distingue de ses prédécesseurs : en proposant une méthodologie pour pratiquer l'étymologie, il cherche à éliminer des rapprochements trop hâtifs et subjectifs, liés le plus souvent à des visions nationalistes et des tentatives de légitimer les entreprises coloniales des pays européens. Ainsi Grotius, ambassadeur de Suède, avait-il attribué une origine scandinave aux Américains (1642). De Laet (1643) s'était alors déjà insurgé contre la méthode peu scrupuleuse de son collègue, en choisissant de ne privilégier la primauté d'aucune langue sur une autre par une réflexion systématique qui annonce déjà celle de Reland. Si l'on peut reprocher toutefois à de Laet une approche prudente étant donné sa position de directeur de la Compagnie des Indes⁴¹², tel n'est pas le cas de Reland. C'est parce qu'il sentait qu'il fallait ordonner les réflexions linguistiques qu'il développa une méthodologie plus sûre. Il se montra assez réservé sur certaines étymologies parce que la voie suivie par les auteurs n'était pas fiable et qu'il avait pu observer les débordements qu'une démarche hasardeuse avait pu donner chez des savants comme Becanus et Schrieckius.

⁴¹² Rappelons qu'en tant que commerçant, il évitait de privilégier une origine linguistique plutôt qu'une autre afin de ne pas prendre le risque de perdre des partenaires commerciaux par une prise de position qui était, au final, plus politique que philologique.

Sa méthode telle qu'elle est expliquée dans la *Dissertatio de linguis Americanis* consiste à définir l'objet de l'étymologie en éliminant les mots rares ou trop spécifiques (choisir un vocabulaire commun), privilégier l'explication par les mécanismes internes de la langue plutôt que par des ressemblances phonétiques avec d'autres et prêter attention aux constantes et aux changements phonétiques. L'objet de l'étude étymologique chez Reland est proche de ce que l'on pouvait déjà lire chez de Laet en 1643 : il conseille de prendre en compte les *nomina earum rerum quae domesticae et maxime communes illi genti sunt*, le vocabulaire « commun ». Reland met surtout en garde contre deux dangers de l'étymologie, à savoir le rôle du hasard et celui de l'onomatopée dans les correspondances lexicales. Ces deux aspects se retrouvent chez un autre savant antérieur à Reland, son compatriote Abraham Mylius, qui distingue le hasard, mais aussi l'emprunt, l'origine commune et les onomatopées comme causes possibles de ressemblances linguistiques⁴¹³. En ce qui concerne les constantes et les évolutions phonétiques en latin et en grec, Reland est tributaire des observations faites avant lui.

Malgré une volonté d'ordonner la réflexion linguistique, Reland n'échappe pas à une certaine imprécision. C'est en observant le vocabulaire utilisé par Reland que l'on mesure le degré d'exactitude de sa réflexion. En effet, la terminologie du linguiste qui qualifie les rapports entre les langues est elle-même parfois difficile à définir. L'exemple le plus important est la *convenientia*, qui peut aussi bien désigner une ressemblance fortuite qu'un véritable lien généalogique. C'est à partir du contexte que le lecteur doit tenter de déterminer quelle acception a été choisie par l'auteur.

Ainsi, le premier apport d'Adrien Reland à la philologie est un embryon de méthode, qui malgré tout manque encore de rigueur dans les termes employés. Elle a cependant l'avantage de fixer des éléments fondamentaux à la démarche étymologique, qui deviendront systématiques et naturels dans le comparatisme linguistique du siècle suivant.

Il est difficile de savoir si la méthodologie comparative développée par Reland dans son traité de 1708 était déjà en germe dans son esprit en 1701, lors de son *Oratio pro lingua Persica*. Nous avons vu dans la première partie de ce travail que d'autres linguistes néerlandais avant lui ont mis au point un début de méthode, les principaux étant de Laet et Mylius. Reland ne cite pas nommément Mylius, mais nous pouvons supposer de façon plausible qu'il connaît ses travaux. Il a certainement consulté les écrits de de Laet au moment où il écrit sa *Dissertatio de*

⁴¹³ G. J. METCALF, *op.cit.*, 2013, pp.92-104.

*linguis Americanis*⁴¹⁴. Nous pouvons affirmer en tout cas que Reland n'avait pas beaucoup d'intérêt pour les langues modernes occidentales ; s'il avait déjà réfléchi à une méthode comparative, il ne prend en tout cas pas la peine de l'évoquer. Nous retrouvons dans son *Oratio* certes des mots correspondant à ses critères d'éligibilité pour une étymologie⁴¹⁵, comme les noms de parenté (il n'en cite que deux comme Gravius : *dochter* et *broeder*, alors que les auteurs antérieurs ajoutaient la mère et le père à la liste) et des noms assez simples et courants (comme *band*, *thunder*, *mori*, ...) et un mot désignant une partie du corps (καρδία). Ces quelques mots constituent une preuve trop maigre de sa méthode. Le mot grec ἀρραβών « arrhes, gage » est un choix étrange puisqu'il n'entre pas dans la catégorie des mots communs et simples. Il s'agit par ailleurs d'un mot d'origine sémitique⁴¹⁶. La prudence que nous avons attribuée au savant ne semble pas totalement s'appliquer dans son catalogue comparatif de mots perses.

Il semble en fait que l'évocation des correspondances dans le cadre de son discours inaugural serve à montrer l'actualité et l'utilité de la langue perse pour des jeunes savants contemporains qui préfèrent se consacrer à d'autres idiomes que les langues anciennes. Reland dit lui-même que les études orientales ont perdu leur intérêt pour des personnes désireuses de tirer des bénéfices concrets et immédiats de leur formation. Ainsi, le catalogue de Reland serait plus une publicité qu'un programme d'étude, ce qui semble être appuyé par le fait que Reland donne des comparaisons avec des langues qui ne relèvent pas de son domaine de recherche et qu'il n'approfondira pas, comme le français et le slave. La théorie germano-perse est inévitable dans les discussions d'orientalistes sur le perse, aussi Reland ne pouvait-il pas faire l'impasse dessus dans un discours portant précisément sur les études perses. Sans étayer son opinion personnelle, il annonce être partisan de la théorie de l'origine scythique. Il ne semble pas vouloir se lancer dans le débat ni vouloir approfondir le sujet : jamais il n'appliquera la méthode préconisée dans sa *Dissertatio de linguis Americanis* à la comparaison lexicale du persan avec d'autres langues européennes.

Adrien Reland a le mérite de défendre l'étude du perse et de promouvoir l'examen de sources nouvelles : les voyages en Perse mettront au jour de nombreux manuscrits et des inscriptions sur les sites archéologiques qui apporteront leur lot de nouvelles questions. L'écriture cunéiforme utilisée pour les inscriptions perses achéménides alimentera le mystère

⁴¹⁴ N'oublions pas que Grotius et Laetius étaient les deux auteurs qui ont véritablement lancé le débat sur l'origine des Amérindiens (voir plus haut, première partie).

⁴¹⁵ Nous pensons ici à des mots communs, quotidiens, simples, en prenant soin d'éviter de prendre le hasard et l'onomatopée pour des correspondances ; ces convenances doivent toucher à la fois le son et le sens du mot.

⁴¹⁶ D'après le LIDDELL-SCOTT-JONES *Greek-English Lexicon*, 9^e éd., 1925, disponible en ligne sur <https://lsj.gr/wiki/%E1%BC%80%CF%81%CF%81%CE%B1%CE%B2%CF%8E%CE%BD>.

et l'attractivité de cette langue qui présente de nombreuses ressemblances avec les idiomes européens. Les Perses ont déjà côtoyé les Grecs et les Romains, sources et modèles de l'Europe humanistes, et les langues de ces peuples sont étrangement proches : l'intérêt qu'ont porté les savants des XVI^e et XVII^e à ce peuple du Proche-Orient n'a donc rien d'étonnant.

L'évocation de l'hypothèse scythique appuyée par les ressemblances des langues européennes avec le persan annonce déjà le développement de la thèse de l'origine indo-européenne des langues vers la fin du XIX^e siècle. Mais les Scythes ne servent pas qu'à unifier un groupe de langue sous une même parenté⁴¹⁷ : au XVIII^e siècle, ils représenteront certaines valeurs, comme la liberté, déjà évoquée chez Leibniz en 1707. C'était un peuple sage dont les Grecs et leur philosophie sont tributaires. Les Scythes réalisaient l'idéal des Lumières par leur état proche de la nature et libre d'une organisation politique. Reland, qui ne se limite qu'au rôle linguistique et historique de ce peuple, s'aligne donc sur une théorie promise à un heureux futur, jusqu'à sa finalisation dans l'hypothèse indo-européenne.

La bienveillance de Reland pour la religion musulmane est ce qui est le plus remarquable et souligné dans ses biographies⁴¹⁸. Dans son *Oratio*, il dénonce les inepties écrites au sujet des Musulmans par ignorance et mépris (*adscribuntur Mohammedanis plurima absurda capita*). Le *de religione Mohammedana* sorti en 1705 approfondira le sujet. Reland tentera de corriger la vision que les occidentaux ont de leurs éternels ennemis et de prôner la tolérance des orientaux, de faire des parallèles entre Orient et Occident⁴¹⁹. Comme pour l'hypothèse scythique, Reland fait figure de pont entre la Renaissance et le siècle des Lumières, présentant une ouverture d'esprit et une curiosité qui contraste remarquablement avec son refus de voyager. Cloîtré à Utrecht, il acquit toutes ses connaissances dans des manuscrits qu'il possède ou qu'on lui prête. Les qualités attribuées aux Orientaux par Reland trouveront un écho chez les philosophes comme Voltaire, qui écrit que « le sage Reland nous a donné des idées nettes de la croyance musulmane »⁴²⁰. Pour citer Bastiaensen, « il semble bien que le rôle de Reland a été celui d'un intermédiaire entre l'orientalisme savant et la philosophie des Lumières »⁴²¹.

Il serait utile d'étudier en détail les dissertations sur le perse écrites par Reland dans la deuxième partie de ses *Dissertationes miscellaneae* de 1707 : *De Persicis vocabulis Talmudis*, le *De vetere lingua Indica* et le *De reliquiis veteris linguae Persicae*. Cela permettrait à d'autres

⁴¹⁷ M. BASTIAENSEN, « Adrien Reland et la justification des études orientales », *op.cit.*, 1974, pp.18-19.

⁴¹⁸ Cf. n.14.

⁴¹⁹ M. BASTIAENSEN, *Ibid.*, p.26.

⁴²⁰ VOLTAIRE, *Œuvres. T. XVII, Dictionnaire philosophique*, Paris, Garnier, 1878, p. 382.

⁴²¹ M. BASTIAENSEN, *Ibid.*, p.26.

chercheurs d'approfondir ses sources (anciennes et contemporaines) et de déterminer si le linguiste appliquait effectivement sa méthode, établie au même moment dans la troisième partie des *Dissertationes*. Leur examen permettrait d'estimer avec plus de précision l'apport d'Adrien Reland aux études orientales et plus particulièrement perses. Car en ce qui concerne le perse, Reland était un des seuls orientalistes de son temps à étudier son vocabulaire dans les sources anciennes (textes littéraires, gloses) et non contemporaines (tout comme le faisait également Boxhorn⁴²²). Avoir accès à sa correspondance, dont les restes sont dispersés à travers les bibliothèques d'Europe, serait certainement un bon outil pour en apprendre plus sur les intérêts et les réseaux intellectuels de Reland⁴²³.

Quoi qu'il en soit, Adrien Reland, sans révolutionner la philologie, a vécu le début d'une importante évolution de la linguistique et des sciences en général : savant de la Renaissance par sa volonté de se reporter aux Anciens et tributaire encore d'un manque d'outils scientifiques et méthodologique, il annonce par quelques entreprises réussies et un grand instinct des thèmes importants du siècle des Lumières, comme une conception plus nuancée de l'Islam, et l'idée d'un ancêtre linguistique commun aux langues de l'Europe, le scythe.

⁴²² T. VAN HAL, « The earliest stages of Persian-German language comparison », *op.cit.*, 2011, p.159 : « Unlike his colleagues, all focusing on the modern Farsi language, Boxhorn concentrated on the Persian words referred to by classical authors. »

⁴²³ Cf. T. WINNERLING, « The Correspondence of Adriaan Reland », *op.cit.*

Bibliographie

A. AUTEURS ANTIQUES

Agathiae Myrinae Historiarum libri quinque, éd. R. KEYDELL, Berlin, de Gruyter, 1968.

ARISTOPHANE, *Œuvres*, tome II, éd. V. COULON et trad. H. van DAELE, Paris, Les Belles Lettres, 1924. (CUF)

Aristophanis comoediae accedunt perditarum fabularum fragmenta : Scholia graeca ex codibus aucta et emendata, ed. W. Dindorf, vol.4/2, Oxford, e Typographeo Academico, 1838.

CATULLE, *Poésies*, éd. et trad. G. LAFAYE, Paris, Les Belles Lettres, 1932. (CUF)

LUCIUS JUNIUS MODERATUS COLUMELLA, *On Agriculture*, éd. et trad. E.S. FORSTER & E. H. HEFFNER, tome II, Londres, Heinemann, 1954. (Loeb Classical Library)

CTÉSIAS DE CNIDE, *La Perse. L'Inde. Autres fragments*, éd. et trad. D. LENFANT, Paris, Les Belles Lettres, 2004. (CUF)

ÉLIEN, *Histoire variée*, trad. et comm. A. LUKINOVICH & A.-F. MORAND, Paris, Les Belles Lettres, 1991 (la roue à livres, 12).

Eustathii archiepiscopi Thessalonicensis Commentarii ad Homeri Iliadem, éd. M. DEVARIUS, 2 vol., Hildesheim, Olms, 1970. [reprint]

Eustathii archiepiscopi Thessalonicensis Commentarii ad Homeri Odysseam, éd. M. DEVARIUS,, Hildesheim, Olms, 1970. [reprint]

Index in Eustathii commentarios in Homeri Iliadem et Odysseam, éd. M. DEVARIUS, Hildesheim, Olms, 1970. [reprint]

SEXTUS POMPEIUS FESTUS, *De significatione verborum quae supersunt cum Pauli epitome*, éd. W. M. LINDSAY, Leipzig, Teubner, 1913. (Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana)

M. Verri Flacci quae extant et Sexti Pompeii Festi de Verborum significatione libri XX, éd. André DACIER, Londres, Valpy, 1826.

AULU-GELLE, *Les Nuits attiques*, t. 3, éd. et trad. R. MARACHE, Paris, Les Belles Lettres, 1989. (CUF)

HÉRODOTE, *Histoires. Livre I : Clio*, éd. et trad. Ph.-E. LEGRAND, Paris, Les Belles Lettres, 1964. (CUF)

HÉRODOTE, *Histoire. Livre VI : Erato*, éd. et trad. Ph.-E. LEGRAND, Paris, Les Belles Lettres, 1948. (CUF)

Hesychii Alexandrini Lexicon, éd. M. SCHMIDT, 4 vol., Amsterdam, Hakkert, 1965.

HOMÈRE, *Iliade*, tome III, éd. et trad. P. MAZON, Paris, Les Belles Lettres, 1967. (CUF)

HOMÈRE, *Iliade*, tome IV, éd. et trad. P. MAZON, Paris, Les Belles Lettres, 1963. (CUF)

Sancti Isidori Hispalensis Episcopi Opera Omnia, per Margarinum de la BIGNE, Paris, apud Michaëlem Sonnium, 1580.

LUCAIN, *La guerre civile (La Pharsale)*, tome I, éd. et trad. A. BOURGERY, Paris, Les Belles Lettres, 1947. (CUF)

LUCILIUS, *Satires*, éd. et trad. F. CHARPIN, tomes I et II, Paris, Les Belles Lettres, 1978/1979. (CUF)

LUCRÈCE, *De la nature*, éd. et trad. A. ERNOUT, Paris, Les Belles Lettres, 1924. (CUF)

NONIUS MARCELLUS, *De compendiosa doctrina*, éd. W.M. LINDSAY, 3 vol., Leipzig, Teubner, 1903. (Bibliotheca criptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana)

OVIDE, *Tristes*, éd. et trad. J. ANDRÉ, Paris, Les Belles Lettres, 1968. (CUF)

PERSE, *Satires*, éd. et trad. A. CARTAULT, Paris, Les Belles Lettres, 1966. (CUF)

AULUS PERSIUS FLACCUS, *Satiren*, éd. et trad. W. KISSEL, Heidelberg, Carl Winter, 1990.

PHOTIUS, *Bibliothèque*, t. 1, éd. et trad. R. Henry, Paris, Les Belles Lettres, 1959.

PLAUTE, *Trinummus. Truculentus. Vidularia fragmenta*, éd. et trad. A. ERNOUT, tome VII, Paris, Les Belles Lettres, 1940. (CUF)

PLINE, *Natural History*, éd. et trad. H. RACKHAM, vol. 2, London / Cambridge, Heinemann / Harvard University Press, 1942 (Loeb Classical Library).

PLUTARQUE, *Œuvres morales*, t. 1, éd. et trad. R. KLAERR, A. PHILIPPON & J. SIRINELLI, Paris, Les Belles Lettres, 1989. (CUF)

PLUTARQUE, *Œuvres morales. Isis et Osiris*, t. 5 (2^e partie), éd. et trad. Ch. FROIDEFOND, Paris, Les Belles Lettres, 1988. (CUF)

PLUTARQUE, *Vies. Artaxerxès – Aratos – Galba – Othon*, éd. et trad. R. FLACELIÈRE et E. CHAMBRY, Paris, Les Belles Lettres, 1979. (CUF)

Poetae comici graeci, éd. R. KASSEL & C. AUSTIN, vol. IV, Berlin, de Gruyter, 1983.

Pollucis Onomasticon. Libri VI-X, éd. E. BETHE, Stuttgart, Teubner, 1967.

QUINTILIEN, *Institution oratoire. Livres VI-VII*, éd. et trad. J. COUSIN, tome IV, Paris, Les Belles Lettres, 1977. (CUF)

SIDOINE APOLLINAIRE, *Poèmes*, tome I, éd. et trad. A. LOYEN, Paris, Les Belles Lettres, 1960. (CUF)

STRABON, *Géographie. Livre XI : l'Arménie*, tome VIII, éd. et trad F. LASSERRE, Paris, Les Belles Lettres, 1975. (CUF)

SUÉTONE, *Vies des douze Césars*, tome II, éd. et trad. H. AILLOUD, Paris, Les Belles Lettres, 1932. (CUF)

Suidae Lexicon, éd. A. ADLER, Leipzig, Teubner, 1926. (Lexicographi Graeci)

THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, livre II, éd. et trad. J. de ROMILLY, Paris, Les Belles Lettres, 1962. (CUF)

VARRON, *De Lingua Latina*, éd. et trad. R. KENT, 2 vol., Londres, Heinemann, 1967. (Loeb Classical Library)

AELIUS THEON ALEXANDRINUS, *Progymnasmata*, éd. et trad. M. PATILLON, Paris, Les Belles Lettres, 1997. (CUF)

B. AUTEURS DES XVI^E-XVII^E SIÈCLES

J. D'AUZOLE, *La sainte géographie, c'est à dire, exacte description de la terre et véritable démonstration du paradis terrestre*, Paris, par Antoine Estiene, 1629.

E. CASTELLUS, *Oratio in Scholis Theologicis : habita ab Edmundo Castello S.T.D. et Linguae Arabicæ in Academia Cantabrigiensi professore, cum prælectiones suas in secundum Canonis Avicennæ librum auspicaretur, quibus via præstruitur ex scriptoribus orientalibus ad clarius ac dilucidius enarrandam botonologicam S.S. Scripturæ partem,*

opus a nemine adhuc tentatum. Oratio ... in secundum canonis Avicennae librum, Londini, Typis Thomae Roycroft, & prostant apud Sam. Thomson, 1667.

Ph. CLUVERIUS, *Germaniae antiquae libri tres*, Lugduni Batavorum, ex officina Elzeveriana, 1631.

B. FURMERIUS, *Annalium Phrisicorum libri tres*, Franecarae, excudebat Aegidius Radaeus, 1609.

H. GROTIUS, *Historia Gotthorum Vandalorum et Langobardorum*, Amstelodami, apud Ludovicum Elzevirium, 1655.

Th. HAYNE, *Linguarum cognatio: seu de linguis in genere et de variarum linguarum harmonia dissertatio*, Londres, Norton, 1639.

G. HICKES, *Institutiones grammaticae Anglo-Saxonicae et Moeso-Gothicae*, Oxford, e Theatro Sheldoniano, 1689.

G. HORN, *De originibus Americanis libri quattuor*, Hardervici, 1652

J. DE LAET, *Notae ad disstertationem Hugonis Grotii de origine gentium Americanarum : et observationes aliquot ad meliorem indaginem difficillimae illius quaestionis*, Amsterdam, Elzevir, 1643.

Iusti Lipsi Epistolae. Pars II : 1584-1587, éd. M. A. Nauwelaerts, Bruxelles, Palais des Académies, 1983.

J. I. PONTANUS, *Itinerarium Galliae Narbonnensis*, Lugduni Batavorum, ex officina Thomae Basson, 1606.

Ch. DE ROCHEFORT, *Histoire naturelle et morale des Iles Antilles de l'Amérique... Avec un vocabulaire Caraïbe*, dernière édition, Rotterdam, Reinier Leers, 1681.

Cl. SALMASIUS, *De Hellenistica commentarius, controversiam de lingua Hellenistica decidens, & plenissimè pertractans originem & dialectos Graecae linguae*, Lugduni Batavorum, ex Officina Elseviriorum, 1643.

Cl. SALMASIUS, *Plinianae exercitationes in Caii Julii Solini Polyhistora. Item Caii Julii Solini Polyhistor ex veteribus libris emendatus*, Parisiis, apud Hieronymum Drouart, 1629.

Cl. SALMASIUS, *De manna et saccharo commentarius*, Parisiis, apud Carolum du Mesnil, 1663.

J. J. SCALIGER, *In Manilii libros Astronomicon commentarius et castigationes*, Lutetiae, apud Mamertum Patissonium, 1579

A. SCHRIECKIUS, *Monitorum secundum libri V*, Ypres, Belletti, 1614.

H. STEPHANUS (Estienne), *De Latinitate falso suspecta*, excudebat Henricus Stephanus, 1576.

L. THOMASSIN, *Méthode d'étudier et d'enseigner la grammaire ou les langues par l'Ecriture Sainte en les réduisant toutes à l'Hébreu*, Paris, 1693.

G. DE LA VEGA, *Obras completas del Inca Garcilaso de la Vega. Comentarios reales de los Incas*, éd. P. CARMELO SAENZ DE SANTA MARIA, tome II, Madrid, Atlas, 1960.

B. VULCANIUS, *De literis et lingua Getarum sive Gothorum*, Lugduni Batavorum, ex officina Plantiniana, 1597.

C. AUTEURS DES XVIII^E-XIX^E SIÈCLES

A.J. VAN DER AA, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, 21 vol., Harlem, Brederode, 1852-78.

Biographie universelle, ancienne et moderne : ou histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont distingués par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes. Nouvelle édition, revue, corrigée, et considérablement augmentée d'articles omis, nouveaux et de célébrités belges par une société de gens de Lettres et de Savants, 21 vol., Bruxelles, Ode, 1843-1847.

P. BOSSCHA, *Hadriani Relandi Galatea cum aliorum poëtarum locis comparata*, Amstelodami, apud P. den Hengst & filium, 1809.

M.-N. BOUILLET (éd.) *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, Paris, Hachette, 1874.

E. GIBBON, *Decline and Fall of the Roman Empire*, vol. 3, New York, 1781.

B. GLASIUS, *Biographisch Woordenboek van Nederlandsche Godgeleerden*, 3 vol., 's-Hertogenbosch, Muller, 1851-56.

H. M. ELLIOT, *The History of India, as Told by its Own Historians*, édité et continué par J. DOWSON, vol. 4, Londres, Trübner, 1872.

T. HYDE, *Historia religionis veterum Persarum eorumque Magorum*, Oxonii, e Theatro Sheldoniano, 1700.

J.-N. PAQUOT *Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire des Dix-Sept Provinces des Pays-Bas, &c. de la Principauté de Liege, et de quelques contrées voisines*, Tome premier, Louvain, 1765.

P.H. PEERLKAMP, « Relandus (Hadrianus) Ripensis », *Expositio quaestionis ab Academia Bruxellensi propositae, de vita ac doctrina omnium Belgarum qui Latina carmina composuerunt, servato temporis ordine, additoque de facultate sigulorum poetica judicio* Bruxelles, 1822, p. 432-436.

Aug. PFEIFFERUS, *Opera omnia quae extant Philologica*, Utrecht, 1704.

A. RELANDUS, *Oratio pro lingua Persica et cognatis literis orientalibus dicta in Acroaterio majore IX. Kal. Mart. CIO IOCCI*, Trajecti ad Rhenum, ex officina Guilielmi vande Water, 1701.

H. RELANDUS, *Dissertationum Miscellanearum Partes tres*, Trajecti ad Rhenum, apud Broedelet, 1706-1708.

A. SCHULTENS, *Origines Hebraeae sive Hebraeae linguae antiquissima natura et indoles ex Arabiae penetralibus revocata*, Lugduni Batavorum, apud Samuelem et Joannem Luchtmans et Joannem le Mair, 2^e éd., 1761.

J. SERRURIER, *Oratio funebris in obitum viri celeberrimi Hadriani Relandi Antiquitatum Sacrarum et Linguarum Orientalium Professoris Ordinarii recitata ipsis nonis Martiis CIO IO CCXVIII*, Trajecti ad Rhenum, apud Guilielmum vande Water, 1718.

VOLTAIRE, *Œuvres. T. XVII, Dictionnaire philosophique*, Paris, Garnier, 1878.

J. WALSH, *Sketches of Hebrew and Egyptian Antiquity, Intended as an Introduction to the Pentateuch*, Dublin, John Halpen, 1793.

D. AUTEURS DES XX^E-XXI^E SIÈCLES

J.N. ADAMS, *The Regional Diversification of Latin 200 BC-AD 600*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

M. BASTIAENSEN, « Adrien Reland et la justification des études orientales (1701) », dans Roland MORTIER & Hervé HASQUIN (éds.), *Groupe d'étude du XVIII^e siècle de l'Université*

Libre de Bruxelles : Etudes sur le XVIIIe siècle I, Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, 1974, p. 13-27.

M. BASTIAENSEN, « Adrien Reland à la recherche d'une méthode comparative », dans *Histoire, Épistémologie, Langage*, tome VI, fasc.2, 1984, p. 45-54.

E. BENVENISTE, « Une inscription perse achéménide du cabinet des médailles », dans *Journal Asiatique.*, n° 239, 1951, p. 263-273.

A. BEVILACQUA, *The Republic of Arabic Letters. Islam and the European Enlightenment*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 2018.

A. BORST, *Der Turmbau von Babel*, Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1995, p.1157.

E. BRANCAFORTE & S. BRENTJES, « From Rhubarb to Rubies : European Travels to Safavid Iran (1550-1700). The Lands of the Sophi : Iran in Early Modern European Maps (1550-1700) », dans W. STONEMAN (éd.), *Harvard Library Bulletin*, vol. 23, n° 1-2, Cambridge, Harvard University Press, 2012.

J.T.P DE BRUIJN, « Iranian Studies in the Netherlands », dans *Iranian Studies*, vol. 20, n° 2/4, 1987, p. 161-177 [en ligne : <https://www.jstor.org/stable/4310584>, consultée la dernière fois le 29.06.2019].

M. BRUST, *Die indischen und iranischen Lehnwörter im griechischen*, Innsbruck, Institut für Sprachen und Literaturen der Universität, 2005.

C. D. BUCK, *Elementarbuch der oskisch-umbrischen Dialekte*, trad. all. E PROKOSCH, Heidelberg, Carl Winter, 1905.

A. CHRISTENSEN, *Les types du premier homme et du premier roi dans l'histoire légendaire des Iraniens*, 1^{re} partie, Stockholm, Norstedt & Söner, 1917. (Archives d'études orientales, 14)

Cl. CIANCAGLINI, *Iranian Loanwords in Syriac*, Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 2008.

B. COLOMBAT, « L'accès aux langues pérégrines dans le *Mithridate* de Conrad Gessner (1555) », dans *Histoire Épistémologie Langage*, tome 30, fasc. 2, 2008, p. 71-92.

R. EL DIWANI, *Entre l'Orient et l'Occident*, Morrisville (NC), Lulu Press, 2006.

D. DROIXHE, *La Linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800)*, Genève, Droz, 1978.

D. DROIXHE, « Le voyage de *Schreiten* : Leibniz et les débuts du comparatisme finno-ougrien » dans Tullio DE MAURO & Lia FORMIGARI (éds.), *Leibniz, Humboldt, and the Origins of Comparativism*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 1990, p. 3-30.

D. DROIXHE, *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières*, Bruxelles, ARLLFB, 2007 [en ligne : <https://www.arllfb.be/ebibliotheque/livres/babel/babel.pdf>].

D. DROIXHE, « Séjours linguistiques au Nouveau Monde : les *Origines Américaines* de Georg Horn (1652) », dans Olivier POT (éd.), *Langues imaginaires et imaginaire de la langue*, Genève, Droz, 2018, p. 283-298. (Cahiers d'Humanisme et Renaissance, 148)

D. DROIXHE, « The Failure of the Germano-Persian Kinship. Around the Polyglot Bible », dans Bernard COLOMBAT (éd.), *Histoire des langues et histoire des représentations linguistiques*, Paris, Honoré Champion, 2018, p. 167-190. (« Bibliothèque de grammaire et de linguistique », N61). Disponible également en ligne sur <https://orbi.uliege.be/bitstream/2268/221636/1/Droixhe%20Failure.pdf>.

J. DUCHESNE-GUILLEMIN, *La religion de l'Iran ancien*, Paris, Presses Universitaires de France, 1962. (coll. « Mana »)

Fay GLINISTER e.a, *Verrius, Festus et Paul : Lexicography, Scholarship & Society*, Londres, Université de Londres, 2007. (Bulletin of the Institute of Classical Studies. Supplement 93)

A. HAMILTON, « Adrianus Reland (1676-1718). Outstanding Orientalist », dans H. JAMIN (éd.), *Zes keer zestig. 360 jaar universitaire geschiedenis in zes biografieën : Cornelis Booth (1605-1678), Adrianus Reland (1676-1718), Everard Jacob van Wachendorff (1703-1758), Jan Bleuland (1756-1838), Georg Willem Vreede (1809-1880), Johanna Westerdijk (1883-1962)*, Utrecht, 1996, p. 22-31.

A. HAMILTON, « From a 'Closet at Utrecht'. Adriaan Reland and Islam », dans *Nederlands Archief Voor Kerkgeschiedenis / Dutch Review of Church History*, 78 (2), 1998, p. 243-250 [en ligne : <http://www.jstor.org/stable/24011683>, consultée le 11.06.2019]

J. KLAIBER, « Acosta, José de », dans Gerald H. ANDERSON (éd.), *Biographical Dictionary of Christian Missions*, New York, Macmillan Reference USA, 1998 [en ligne : <http://www.bu.edu/missiology/missionary-biography-a-cacosta-jose-de-1540-1600/>, consultée pour la dernière fois le 15.05.2019]

G. J. METCALF, *On Language Diversity and Relationship from Bibliander to Adelung*, édité et introduit par T. VAN HAL & R. VAN ROOY, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 2013. (Studies in the History of the Language Sciences 120)

J.-C. MULLER, « Quelques repères pour l'histoire de la notion de vocabulaire de base dans le précomparatisme », dans *Histoire Épistémologie Langage*, vol. 6 / 2, 1984, p. 37-43 [en ligne : www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_1984_num_6_2_1186, consultée pour la dernière fois le 29.06.2019]

J. NOORDEGRAAF & K. VERSTEEGH, *The History of Linguistics in the Low Countries*, Amsterdam / Philadelphia, Benjamins, 1992.

Anna PYTLOWANY, « The Last Polymath ? Adriaan Reland Between Science and Scholarship », dans *Vossius Seminar*, Amsterdam, 19 juin 2017 (voir le site internet du séminaire disponible sur <https://vossius.uva.nl/content/events/symposia/2017/06/vossius-seminar-verburgt-and-pytlowany.html?1563444861542> [consultée le 14.07.2019]).

A. REID, « Indonesian Manuscripts in the Vatican Library », dans *Southeast Asia Library Group Newsletter* 46, 2014, p. 51-60.

Z. SHALEV, « Sacred Geography and Enlightenment » in *East & West in Medieval and Early Modern Art*, Beer-Sheva, 9 janvier 2014.

R. SCHMITT, « Herodotus as Practitioner of Iranian Anthroponomastics ? », dans *Glotta*, 91, 2015, p. 250-263.

R. SCHMITT, « Greece XII. Persian Loanwords and Names in Greek », dans *Encyclopaedia Iranica*, XI/4, 2002, p. 357-360,

R. D. SIDER, *The New Testament Scholarship of Erasmus. An Introduction with Erasmus' Prefaces and Ancillary Writings*, Toronto, Toronto University Press, 2019. (Collected Works of Erasmus)

K. A. STEENBRINK, *Dutch Colonialism and Indonesian Islam: Contacts and Conflicts (1596-1950)*, trad. J. STEENBRINK & H. JANSEN, Amsterdam/New York, Rodopi, 2006.

J. SWELLENGREBEL, « Verkorte weergave van Prof. Dr. A. A. Censes ontwerpbeschrijving van zes Maleise handschriften in de Bibliotheca Vaticana », dans *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde* 135, 1979, p. 359-367.

P. SWIGGERS, *Histoire de la pensée linguistique : analyse du langage et réflexion linguistique dans la culture occidentale, de l'Antiquité au XIX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1997. (« Linguistique nouvelle »)

P. SWIGGERS, « Intuition, Exploration, and Assertion of the Indo- European Language Relationship », dans J. KLEIN, B. JOSEPH & M. FRITZ (éds.), *Handbook of Comparative and Historical Indo-European Linguistics*, Berlin, Boston, De Gruyter, 2017, p. 138-170 [en ligne : <http://www.degruyter.com/view/books/9783110261288/9783110261288-015/9783110261288-015.xml>].

R. SYME, *Emperors and Biography : Studies in the Historia Augusta*, Oxford, Clarendon Press, 1971.

J. TAVERNIER, « Totius Orbis Splendor Fuit. The European Rediscovery of Persepolis (c. 1320-1765) », dans L. HIEPER & H. NEUMAN (éds.), *Aus der Vergangenheit lernen. Altorientalistische Forschungen in Münster im Kontext der internationalen Fachgeschichte*, Münster, Zaphon, à paraître. (Investigatio Orientis, 1)

E. TUCKER, « Greek and Iranian », dans A.-F. CHRISTIDIS (éd.), *A History of Ancient Greek : From the Beginnings to Late Antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 773-783.

J. UNTERMANN, *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, Heidelberg, Winter, 2000. (Handbuch der italischen Dialekte, 3)

J. VAN AMERSFOORT & W.J. VAN ASSELT, *Liever Turks dan paaps ? De visies van Johannes Coccejus, Gisbertus Voetius en Adrianus Reland op de Islam*, Zoetermeer, Boekencentrum, 1997.

J. VAN AMERSFOORT, « Adrianus Reland als filoloog en godsdiensthistoricus », dans A. DE GROOT & O. DE JONG (éds.) *Vier Eeuwen Theologie in Utrecht. Bijdragen tot de geschiedenis van de theologische faculteit aan de Universiteit Utrecht*, Zoetermeer, Boekencentrum, 2011, p. 131-140.

T. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders. Het vroegmoderne taalvergelijkend onderzoek in de Lage Landen*, Bruxelles, Palais des Académies, 2010. (Verhandelingen van de Koninklijke Vlaamse Academie van België voor Wetenschappen en Kunsten, 20)

T. VAN HAL, « On 'the Scythian Theory' : Reconstructing the Outlines of Johannes Elichmann's (1601/1602-1639) Planned *Archeologia Harmonica* », dans *Language and History*, vol. 53/2, novembre 2010, pp. 70-80 [en ligne : https://www.academia.edu/15633475/On_the_Scythian_Theory_Reconstructing_the_Outlines_of_Johannes_Elichmanns_1601_1602_1639_Planned_Archaeologia_Harmonica]

T. VAN HAL, « The Earliest stages of Persian-German language comparison », dans G. HASSLER (éd.) *Studies in the History of the Language Sciences*, vol. 115, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 2011, pp. 147-165 [en ligne : <https://benjamins.com/catalog/sihols.115.15van>].

T. VAN HAL, « The Alleged Persian-Germanic Connection : A Remarkable Chapter in the Study of Persian from the Sixteenth through the Nineteenth Centuries », dans A. KORANGY & C. MILLER (éds.) *Trends in Iranian and Persian Linguistics*, Boston, De Gruyter, 2018, pp. 1-20 [en ligne : <http://www.degruyter.com/view/books/9783110455793/9783110455793-002/9783110455793-002.xml>].

H. VAN RINSUM, « 1705 : Een nieuwe visie op de islam », dans Huygens Instituut (éd.) *Wereldgeschiedenis van Nederland*, Amsterdam, Ambo-Athos, 2018.

E. OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

Allgemeine Deutsche Biographie, 54 vol., 2^e éd., Berlin, Duncker & Humblot, 1967-1971.

Biografisch lexicon voor de geschiedenis van het Nederlands protestantisme, 6 vol., Kampen, Kok, 1978-2006.

Biographical Dictionary of Christian Missions, éd. Gerald H. ANDERSON, New York, Macmillan Reference USA, 1998.

Brill's New Pauly. Encyclopaedia of the Ancient World, t. 6, Leiden/Boston, Brill, 2005.

Brill's New Pauly. Encyclopaedia of the Ancient World, t. 13, Leiden/Boston, Brill, 2008.

The Dictionary of National Biography, éds. Leslie STEPHEN & Sidney LEE, 22 vol., Londres, Oxford University Press, 1949-.

The New Encyclopaedia Britannica, 15^e éd., Chicago, Encyclopaedia Britannica, 1984-2010.

Nieuw Nederlandsch Biografisch Woordenboek (NNBW), 10 vol., Leiden, Sijthoff, 1911-1937.

The Oxford Handbook of Neo-Latin, éd. St. TILG & S. KNIGHT, Oxford, Oxford University Press, 2015. (Oxford Handbooks)

F. SITES INTERNET

« Adriaan Reeland, hoogleraar Oosterse talen in Utrecht » in *Oud Utrecht*, disponible sur <https://www.oud-utrecht.nl/agenda/evenement/503-adriaan-reeland-hoogleraar-oosterse-talen-in-utrecht> [consultée le 15.07.2019]

« Prof. A.L.M., Phil. dr. A. Reland (1676–1718) », dans *Catalogus Professorum Academiae Rheno-Traiectinae*, Universiteit Utrecht, disponible sur <http://profs.library.uu.nl/index.php/profrec/getprofdata/1709/4/7/0> [consultée pour la dernière fois le 27.06.2019]

Bibliothèque Gottfried Wilhelm Leibniz, disponible sur http://www.gwlb.de/Leibniz/Leibnizarchiv/Leben_und_Werk/index.html [consultée pour la dernière fois le 15.05.2019].

Biografisch portaal van Nederland, disponible sur <http://www.biografischportaal.nl/> [consultée pour la dernière fois le 09.05.2019].

Colloquium on Professor Oriental Languages Adrianus Relandus (1676-1718), Université d'Utrecht, 5 février 2018, disponible sur <https://www.uu.nl/en/events/colloquium-on-professor-oriental-languages-adrianus-relandus-1676-1718> [consultée le 01.07.2019].

The Encyclopaedia Iranica, disponible sur <http://www.iranicaonline.org> [consultée pour la dernière fois le 15.05.2019].

The Jewish Encyclopedia, disponible sur <http://www.jewishencyclopedia.com/> [consultée pour la dernière fois le 13.05.2019].

« Joseph Kimhi », dans *Encyclopaedia Britannica*, disponible sur <https://www.britannica.com/biography/Joseph-Kimhi> [consultée le 04.06.2019].

Encyclopædia Universalis, disponible sur <https://www.universalis.fr/> [consultée pour la dernière fois le 23.05.2019].

LIDDELL-SCOTT-JONES, *Greek-English Lexicon*, 9^e éd., 1925, disponible sur https://lsj.gr/wiki/Main_Page [consultée pour la dernière fois le 05.07.2019].

The Post-Reformation Digital Library (PRDL), disponible sur <http://www.prdl.org/index.php> [consultée le 09.05.2019].

F.M RUDGE, « Benedictus Arias Montanus » dans *The Catholic Encyclopedia*, Vol. 1. New York, Robert Appleton Company, 1907 disponible sur <http://www.newadvent.org/cathen/01711c.htm> [consultée pour la dernière fois le 15.05.2019].

« Uthmān ibn ‘Affān », dans *The Oxford Encyclopedia of the Islamic World. Oxford Islamic Studies Online*, disponible sur <http://www.oxfordislamicstudies.com/article/opr/t236/> [consultée le 15.06.2019]

« Voetius, Gisbertus », dans *History of Missiology* (Boston University School of Theology), [en ligne : <http://www.bu.edu/missiology/missionary-biography/t-u-v/voetius-gisbertus-gijsbert-voet-1589-1676/>, consultée le 11.06.2019]

T. WINNERLING, « The Correspondence of Adriaan Reland », dans *Early Modern Letters Online*, disponible sur <http://emlo-portal.bodleian.ox.ac.uk/collections/?catalogue=adriaan-reland> [consultée pour la dernière 01.07.2019]

G. IMAGES

Adrian RELAND, *Imperii Persici delineatio ex scriptis potissimum geographicis Arabum et Persarum*, Amsterdam, 1705 (Part II, entry 19), Harvard Map Collection, 2275.1705, disponible en ligne sur https://www.researchgate.net/figure/Adrian-Reland-Imperii-Persici-delineatio-ex-scriptis-potissimum-geographicis-Arabum-et_fig8_292067359 [consultée le 23.05.2019]

Pieter SCHENK, *Portret van Adrian Reland*, Amsterdam, 1703, disponible en ligne sur <https://www.rijksmuseum.nl/collection/RP-P-1905-255> [consultée le 01.07.2019]

